REVUE CATHOLIQUE
POUR LA SUISSE ROMANDE

Vme ANNÉE - N° 2 - AVRIL-JUIN 1930
EDITEUR FRAGNIERE FRERES FRIBOURG

SOMMAIRE DU N° 2 :

HERVÉ DE WECK	*Poèmes :* Numéros, Chansons, Saint Nicolas . .	117
ELISABETH HENRI-HAYEM	*Le Silence de Racine* . . .	127
EUGÈNE DÉVAUD	*La solution chrétienne du problème de la pureté* .	132
JOSEPH JORDAN	*La Saint-Barthélemy, Le Saint-Siège, La Suisse*	151
TH.-MARION GOODHART	*De Cantorbéry à Rome, par Lisieux*	205
CHARLES JOURNET	*Chronique sur le temps présent*	213
GINO SEVERINI	Reproduction de la fresque de Semsales: *La Sainte Cène*	148
EMILIO BERETTA, ET ALBERT CHAVAZ	Décoration d'un intérieur à Muralto (Tessin): *Les œuvres de Miséricorde : Visiter les malades* . .	196
BIBLIOGRAPHIES	. . . . .	223

Conditions d'abonnement :

Abonnement annuel (Suisse et Etranger . . . . . Fr. 9.—

Prix du numéro . . . . . » 3.—

S'adresser aux éditeurs: Fragnière Frères, Fribourg

Compte de chèques: II a 20. Téléphone : 2.12

POÈMES

NUMÉROS

1

Le soleil a des sous plein ses poches. Il en donne ! il en gaspille ! — pour le plaisir.

Quand le soleil n'a plus le sou, le soleil va à la banque. Deux sous de tram, trois sous de timbre..... deux sous de tram et le revoilà...

— Ça durera ce que ça durera.

2

Le feu a des puces plein ses poils ; il se tourne et se retourne, il se gratte et ça le démange. Dzacrap dzacrap... le réveil aiguise un couteau. « Chuuut... » : la nuit sur la pointe des pieds. Le bouquet d'anémones a ouvert des yeux... rouge, bleu, blanc, lilas, violet...

3

La pendule a un gros œil, un gros œil sur le ventre.

Le gros œil voit toute la chambre, la pendule sait tout ce qu'on fait.

La pendule ne dit pas ce qu'elle pense, mais c'est comme si elle le disait.

4

Le pigeon pose. De face.

— La tête un peu à gauche... C'est ça.

Le soleil disparaît dans l'appareil. Le pigeon ne bouge plus.

— Une minute...

Le pigeon se détend.

— Attention. Fixez bien l'objectif.

Clic... (un... deux... trois...) clac!

5

Sa palette, son pinceau — et le soleil s'y est remis.

Du blanc sur le mur... un peu de vert dans les arbres... le toit un rien plus rouge...

Arrêt.

Une idée: la rigole au pied des maisons! Ça vit, ça flambe.

Un pas en arrière.

— Non, pas ça.

Le soleil a gratté l'eau.

6

La ville parle : le soleil hoche la tête ; l'eau sourit : il sourit — par politesse. Le soleil a beau faire, il n'est pas lui-même.

A réfléchi, hésité.

— Vous m'excuserez ? . . .

Le soleil s'est retiré.

7

Le vent dans les nuages découpe des patrons. Une fois l'épaule, une fois la taille — toujours quelque chose qui ne va pas.

La lune : la mer est un lamé. Un nuage : le lamé devient du satin.

Tant pis ! le canot taille en plein dans l'étoffe. . . Les deux morceaux se rejoignent.

8

Dimanche. Net, vernis, fringant — et parfois, de sa sirène, on cravache l'air.

Une enjambée, le pont est là.

Qu'est-ce qu'il a pris, le remorqueur !

Trois galons à la cheminée !

9

C'est trop vieux, on a beau frotter. De la pâte, de la poudre, le chiffon de laine. Le vent a tout essayé : le cuivre de la lune n'est pas revenu.

10

Pas une minute d'hésitation : la pluie paraît, la maison ferme sa porte.

La pluie ne s'en consolera pas. Elle tourne autour, elle guette, elle épie.

Partie ? — La revoilà.

Ce n'est pas que la maison lui en veuille, mais la maison est comme ça : une fois que c'est dit, c'est dit.

11

La pluie, pas difficile. On lui donne la terre, elle mange la terre — comme ça, sans autre ; du papier autour, elle mangerait le papier.

Le soleil ! la terre, il y met du beurre — une couche de beurre ; il y met du miel — une couche de miel. Le soleil, lui, sait ce qui est bon.

12

Le drapeau exagère ! Comme si la ville entière avait les yeux sur lui... Il gesticule, se tourne, se retourne, affirme, se contredit. Le vent risque un mot : le drapeau ne se possède plus. Silence du vent : froissé. Monsieur se replie sur lui-même.

13

Si le chat est heureux ! Pas de savon, pas d'éponge. Un coup de langue : déjà sec. Sommeil ?... au lit ! Réveillé ?... debout ! Rien à boutonner.

14

Il souffle, il bâille, il crache, il fait des bruits qu'on n'ose pas nommer. Un chien, on le sortirait ; un enfant, on le giflerait. Le violoncelle : tout lui est permis.

15

La pelouse offrait la boîte. Un choix de bonbons : des blancs, des bleus, des roses. « Madame ? » Madame parle. « Monsieur ? » Monsieur écoute. La pelouse attendra.

16

Bouououououou. Dans le jardin, le bourdon est arrivé. 40 HP. Toujours en route.

La rose l'attend.

— Respirez.

Bouou.

— Toussez.

Bouou... devant. Bouou... derrière. Bouou... devant.

— Vous ne crachez pas ?... Bon appétit ?

Bouououououou. Quel métier ! Un client de vu : cinquante à voir.

17

Le guéridon, le vase blanc sur le guéridon, et trois roses rouges qui font tout ce qu'elles peuvent pour ne pas bouger... Toute la chambre retient son souffle.

18

Sans faire de bruit, l'églantier s'est glissé derrière l'olivier, et lui a mis une fleur dans les cheveux :

— Chut ! pas le dire.

19

Un pied ici, un pied là, « et si quelqu'un n'est pas content . . . », ce n'est pas le glacier qui se gênera !

Les maisons s'en méfient. Elles restent ensemble, elles n'approchent pas.

Une a osé. Tout près de son pied.

Le glacier tousse : elle n'a pas peur ; elle le connaît.

20

Prudent, le village. Ni trop près, ni trop loin ; juste ce qu'il faut : ne pas se mettre sous sa patte. Ce n'est pas que le glacier soit mauvais, mais on ne sait jamais... Et s'il gronde, ne rien dire, pas bouger ; il finit toujours par se calmer.

21

« Unique au monde ! 20 sous les grandes personnes 10 sous les enfants ! », le soleil sonne du clairon.

Entre ses pattes, le glacier a laissé la moitié d'un village. Il n'a plus faim, il ne voit personne; il pense.

22

Où il y a du courant, un peu, pas trop. Le joueur d'orgue de Barbarie connaît les coins. Hardi la manivelle !... Une écaille dans sa casquette... deux écailles... quatre écailles. A midi, le poisson y est.

CHANSON DE ROUTE

Un, deux, un, deux.
La pendule ne dort jamais.
Gauche, droite, gauche, droite.
Elle en a vu des pays !
Un, deux, un, deux.
Elle en a fait des calculs !
Gauche, droite, gauche, droite.
Si ses jambes l'abandonnaient...
Si sa cervelle éclatait...

Ah mon Dieu ! qu'est-ce qu'on deviendrait ?

CHANSON

La terre toute seule
c'est du pain tout seul.

Le soleil dessus
c'est du beurre dessus.

Mais l'amour en plus
c'est du miel en plus.

SAINT NICOLAS

Un charcutier choisit trois garçons. Les coupe en morceaux. Les os de côté ; jette les cheveux ; coupe les morceaux. Son hachoir ; fait du hachis. (Un cheveu !) Du sel. Trois clous de girofle. (Un cheveu !) Du poivre. Du sel. Se frotte les doigts. Un tas... rond... carré... rond... Et le tout dans la bassine. « Ça fait plus que je n'aurais cru ».

Saint Nicolas n'avait rien vu. Sa crosse, sa mître. Passait : rien vu. Flaire les saucisses. Flaire la boutique. « Qu'est-ce qu'il veut celui-là ? » Entré. Regarde les saucisses. Regarde la bassine. Rien demandé, rien acheté. Un signe :

Trois garçons dans la bassine. Chacun son nez, chacun ses yeux. Un tas de sel, un tas de poivre. « Aïe !..... un clou de girofle. »

Saint Nicolas est un grand artiste. On le sculpte en pain d'épice. La barbe en ouate, la tête en sucre. On commence par les pieds pour manger le sucre en dernier. Saint Nicolas est un grand artiste.

HERVÉ DE WECK.

LE SILENCE DE RACINE

Mystère des lèvres scellées, silence qui, bien plus qu'une défense, est une pudeur à divulguer une présence enfouie encore dans la nuit du devenir : y a-t-il chose au monde capable d'exciter davantage la malignité en quête d'un emploi ? Derrière cette armure plus douce qu'une soie floche et résistante comme l'acier, elle flaire une cible de choix : de la vie neuve, s'éployant dans la douleur et trop faible encore pour s'affirmer ; et son instinct a tôt fait de trouver la fissure, par où son venin pénétrera jusqu'aux ultimes profondeurs. Un frémissement dit seul que le trait a touché. Puis une fermeté, conquise sur la douleur, joint plus fortement les lèvres en une ferveur, où, de la grâce des contours juvéniles, se dégagent les lignes austères d'une maturité en germe.

* * *

Qui, plus que Racine, connut cette meurtrissure ? L'auteur de Bérénice n'était pas seulement « le tendre Racine » au théâtre ! Et, dans la vie, une sensibilité aussi vibrante a sa rançon. Elle le rendait vulnérable aux moindres piqûres, comme aux fantômes que créait cette sensibilité même. Est-il dès lors inconcevable qu'il ait aimé le roi de cet amour absolu des enfants trop sensibles, à tel point qu'il ne pouvait plus vivre, une fois banni de sa présence ?

Quel scandale, cependant, pour les beaux esprits de tous les temps que ce retournement d'un des leurs, devenu un simple chef de famille, attaché à élever ses enfants loin des vanités du monde, et se contentant d'accomplir scrupuleusement son métier d'historiographe du roi, par quoi il gagnait le pain de sa maisonnée ! Quel dégonflement de l'amant de la Champmeslé, du père d'Hermione et de Phèdre : ne quitter le bonnet de coton que pour la perruque de cour, et passer à régler sa maison le temps où il n'égrène pas son chapelet !

Quoi, est-il donc si naturel que l'auteur de Phèdre soit aussi celui d'Athalie ? Et se peut-il vraiment qu'entre cette affirmation d'Œnone, ouvrière de mort: « On ne peut vaincre sa destinée ! » — et le fier alléluia de Joad: « Dieu protège Sion, elle a pour fondement sa parole éternelle ! » — se peut-il que dans l'intervalle compris entre ces deux extrêmes: de l'être se défaisant comme une étoupe pourrie, et de la mâle assurance au service de Dieu, il n'y ait que blême peur, amour-propre blessé et prosternement devant les puissances de chair ?

Misérables de nous et de nos esprits obtus, pour qui le silence est nécessairement peuplé de velléités médiocres, et qui sommes incapables d'identifier la grandeur, quand, dédaignant l'appui du crieur public, elle glisse, roulée dans ses voiles, et un doigt sur la bouche, à travers la pénombre feutrée !

...Cependant que sifflaient les langues perfides, dans le mystère auguste des lèvres scellées, un enfant du siècle recevait la redoutable initiation à la vie de l'Esprit.

* * *

Passe encore s'il s'était voué à quelque impossible aventure ! Le monde eût respecté son silence, s'il l'avait enfoui dans une Trappe ou le fourneau de Descartes. Mais qu'est-ce qu'une élection cheminant dans la vie sous des vêtements bourgeois ? Et qui donc distinguerait cette muraille de solitude dressée entre lui et la foule : la solitude de l'homme en marche vers son destin ? Solitude dans la cohue du monde, seule vraie solitude, et sous laquelle ploie le cœur aguerri ! Que parle-t-on de la solitude du cloître: lui seul est le terme de toute solitude ! Là se rejoignent tous les destins singuliers et se fondent dans un grand destin collectif, tels des fleuves mêlant leurs eaux dans l'Océan. Humbles forces, débiles en leur isolement, elles sont maintenant soulevées et portées par la grande force collective qui est tout entière au service de ses moindres composantes !

A Racine, le plus faible des hommes, le plus en proie à lui-même, cette transfusion d'influx vital fut refusée. Appelé au redoutable honneur d'être, dans les temps modernes, l'historiographe du saint d'Israël, il devait d'abord expérimenter, en sa propre chair, la terrible grandeur du Dieu qui le faisait mourir au bel-esprit et au faux-semblant. Accepter la médiocrité bourgeoise et son effacement: quelle Trappe eût exigé de ce raffiné un plus grand héroïsme ? quel désert eût été plus aride ?

Dans cette nuit sans voix, il vit seul au milieu des fantômes de son passé: amour des vanités et goût de la brigue, et les enfants de ses entrailles les plus profondes, qui s'appellent: lâcheté,

ingratitude et cruauté. Tout le déficit de sa vie se dresse contre lui: les tâches auxquelles il a failli, les réalisations dont sa débilité repoussa l'appel. Et ces ombres, chargées d'angoisse et de terreur, lui cachent le monde des vivants, auquel ne le rattachent plus que de banales contingences. Elles sont pour lui la seule réalité qui compte, et c'est avec elles qu'il doit se mesurer, avec elles se battre. Elles sont la mort vivante qui l'engloutira, s'il ne la terrasse ! Et c'est pourquoi il marche tout bardé de silence et de solitude.

Dure conquête, lent revêtement de la vie par l'homme qu'un jour, dans « le saint désert » de Port-Royal, blessa la flèche de la Grâce. Il aura beau fuir et s'ébattre, presque une vie durant, dans les champs du scepticisme et des passions, un jour viendra, où sa vie d'apparat s'écroulera. Le monde attribuera cet effondrement à la satiété ou à l'ambition déçue, et ne verra pas qu'il tombe vaincu par Celui qui, pendant les années de sa dispersion, resta agrippé à la chair de son âme.

* * *

En 1689, après onze ans de silence, Racine retrouve la voix. Quelques encouragements de l'épouse du roi y suffisent. L'homme qui, pour toujours, avait renoncé au théâtre, le voici donc repris ! Et dans quelles conditions: pour scène, une chambre à coucher, et, pour actrices, des petites filles ! Vraiment, il a manqué sa sortie, cet auteur dramatique qui en inventa de si belles pour les personnages de sa création ! Quelle fin pour l'idole des dames, le commensal des esprits forts ! A ce pauvre homme sur le retour, tombé dans la piété et jouant à la procession avec ses enfants, quelle scène conviendrait mieux, en effet, qu'un pensionnat de demoiselles !

Comme tout artiste véritable, Racine tenait à son œuvre plus qu'à sa propre vie. La réussite de cette œuvre, son cheminement dans le monde, les fibres les plus secrètes de son être y étaient attachées. Certes, renoncer à la parade mondaine, pour une âme un peu haute, ce n'est guère. Et de quels purs rayons s'auréole un artiste, si, estimant qu'il n'est œuvre d'art qui vaille l'embrasement d'un cœur par le Divin, il renonce à toute création autre que celle de la vie de Dieu en lui. Cependant, humilier son génie, le ployer, en plein épanouissement, aux besognes ancillaires, quel auteur ayant une réputation à soigner, y pourrait consentir ? En vérité, quand un homme se trouve réduit à pareille extrémité, l'excès même de son abaissement est la marque d'un grand destin.

Aujourd'hui, la preuve est faite, le pari est gagné, le génie a passé par là. De cette pièce pour jeunes filles, Sainte-Beuve dira: « Athalie, comme art, égale tout... L'Esprit de l'Eternel, c'est là proprement le génie d'Athalie, l'immuable et terrible grandeur de Dieu ». Pourtant, nous restons étonnés et interrogeons Racine, nerveux plus encore que sensible, dominé par les ambitions médiocres et aimant à s'asseoir à la table des grands ; Racine, l'homme de théâtre qui ne voyait aux complications humaines d'autres issues que le crime, la folie et la mort: quelle force plus haute que la pauvre force de ses années de dispersion, le pousse à s'engager dans cette incroyable aventure ? Et quel sort merveilleux le porte, alors qu'il semblait toucher le fond de l'abîme de réjection, à une hauteur où nul n'atteignit après lui ?

* * *

En ce silence d'une décade, que s'est-il donc passé ? Faire état avant tout de la conversion qui l'inaugure, c'est méconnaître que l'heure du plus grand déchirement n'est pas forcément celle du plus grand courage. Car, si la conversion est sacrifice, elle est aussi exaltation, et la violence même de la rupture masque à l'homme les conséquences de son acte. Au moment où la Grâce foudroie Racine, il n'est toujours que le père de Phèdre. Pour que naisse Athalie, il faudra cette longue patience de onze années, cette bonne volonté sans cesse renouvelée, à vivre une vie peineuse, qu'il est facile d'accepter en bloc, dans l'élan d'un cœur comblé, mais dont la vraie figure ne se découvre que peu à peu: si dépourvue d'éléments d'enthousiasme et exigeant, à chaque pas, la monotone répétition d'un acte de volonté ! Au feu lent de l'épreuve quotidienne se consument les chairs molles de sa concupiscence, et il s'achemine vers le dépouillement des vainqueurs de la vie.

Ainsi ramené à la simplicité essentielle, il n'est plus de commune mesure entre le monde et lui. Désormais, selon le mot de Pascal, les choses petites seront grandes à ses yeux, à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous, et les grandes seront petites, à cause de sa toute-puissance. Une pièce pour jeunes filles ? Et pourquoi pas ! Car de quoi s'agit-il ? De Jean Racine, poète de cour, de sa réputation qui périra avec la mémoire des hommes, dans la poussière des siècles, ou du Dieu qui appelle à l'être les choses qui ne sont pas ? La scène de l'Hôtel de Bourgogne, ou une chambre à coucher ? Qu'importe à celà? La gloire de de Dieu n'y éclatera-t-elle pas aussi bien, et même mieux que dans un cadre qui prétendrait y ajouter quelque chose ?

A ce niveau-là, l'homme redevient exactement l'enfant des Evangiles, dont le royaume des cieux est la propriété naturelle. Toutes choses ont pour lui même dimension: celle de la grandeur. Et, dans son univers, le vermisseau et le lion conversent avec les anges.

Apre et singulière majesté de la pédagogie divine ! Quand notre pédante sagesse cherche à conquérir une âme, par quels lents et précautionneux travaux d'approche ne prépare-t-elle pas son emprise chanceuse ! Mais quand la Grâce, terrible et salvatrice, enserre un homme dans son étau, elle frappe au cœur même du mal. La dure formation par privation, à laquelle elle l'assujettit, aux mains humaines broyerait l'âme, au lieu de l'accoucher. Seul le désert introduit à la vie supérieure, mais la science des hommes n'y produit qu'épuisement et mort, et seul un Dieu y dispense la nourriture qui fait surabonder la vie.

* * *

Cette grandeur, dit-on, où donc est-elle chez Racine autrement que dans son œuvre ? Après, comme avant sa longue retraite, il est sensible et chancelant. L'insuccès d'Athalie, la défaveur royale: autant de causes de sa mort prématurée ! Il est toujours l'être faible et divers ? Certes ! Mais, sur ce terreau médiocre, un jardinier a fait pousser des fleurs si belles, que les siècles en restent embaumés.

Foin de cette grandeur en un seul bloc uni et inentamable, dont s'émerveille notre morale logicienne ! Elle n'existe que dans les rêves d'hommes ignorant les conditions de l'élévation humaine. Car la grandeur véritable est une conquête lente, partielle et toujours à recommencer: « Je suis trop grand pour moi », tel est son aveu. Et c'est la signature même du Divin, quand dans un être, par ailleurs soumis aux lois de sa petitesse, une grandeur, que rien en lui n'annonçait, s'élabore dans le silence et la solitude, pour jaillir tout à coup, comme une eau que la science du foreur s'en fut chercher en de dures profondeurs.

ELISABETH HENRI-HAYEM.

LA SOLUTION CHRÉTIENNE DU PROBLÈME DE LA PURETÉ

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.
(Matth. V, 8)

CONTEMPLER le visage de Dieu, c'est la destinée réservée à l'homme. Or, celui-là seul qui est pur pourra le contempler, et d'une vision d'autant plus claire qu'il se sera mieux purifié. De tout péché, sans doute, de toute imperfection, car rien d'impur n'entrera dans le royaume des cieux, mais d'abord de l'impureté de la chair. Le péché de la chair est, de fait, pour le plus grand nombre, l'obstacle qui s'oppose à la montée de l'âme vers la face de Dieu, l'épaisse et nauséabonde boue qui, sur les yeux de beaucoup, empêche la vision des choses surnaturelles. Aussi bien, la pratique de l'Eglise et des saints est-elle de discipliner rudement la chair, afin qu'elle n'obscurcisse pas le regard de l'esprit.

Hier, le monde ne considérait en la luxure qu'une faiblesse trop naturelle pour être condamnée autrement que par un sourire. Il déclare aujourd'hui qu'elle est une source de puissance et de beauté. Qui mortifie ses appétits sexuels se mutile et se diminue. Qui suit les indications de la « nature » élargit sa personnalité, l'enrichit d'expériences qui ont seules un pouvoir de révulsion suffisant pour éveiller ses capacités sommeillantes, les épanouir et les féconder. C'est pourquoi le monde applique à la seule vie des sens l'un de ses axiomes favoris: il faut vivre sa vie.

Mais le Christ veut que ses disciples ne soient point du monde, d'un monde pour lequel il ne prie pas. « La vie éternelle, dit-il, — et quelle autre vaut la peine d'être vécue ? — c'est qu'ils vous connaissent, mon Père, vous seul, le vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » (Jean, XVII, 3). Ce que saint Jean explique: « Mes bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons un jour n'a pas encore été manifesté; mais nous savons qu'au temps de cette manifestation nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est » (I Jean, III, 2). Et saint Paul précise: « Maintenant, nous voyons Dieu comme dans un miroir, d'une manière obscure; alors, nous le verrons face à face » (I Cor. XIII, 12). Il « habite dans une lumière inaccessible » (I Tim. VI, 16) non seulement à nos yeux corporels, mais encore à l'œil de notre intelligence naturelle. Pour que nous le puissions contempler, il est absolument nécessaire que le Créateur ajoute à notre impuissante capacité de comprendre un pouvoir surnaturel. Ce pouvoir ne nous est accordé que si notre chair, notre cœur et notre esprit sont purs ou bien ont été purifiés.

L'Eglise et les saints se sont montrés intransigeants à l'égard des faiblesses luxurieuses que le monde absout si facilement, quand il ne les exalte pas; c'est qu'il y va pour les âmes de tout le ciel — et de tout l'enfer. Le ciel, c'est-à-dire contempler Dieu, jouir de Dieu dans une inénarrable vision, c'est notre unique destinée; il n'en est pas d'autre, l'enfer n'en étant pas une.

Nous sommes appelés à voir Dieu comme nous voyons avec nos yeux ceux que nous aimons, avec qui nous parlons, mieux même, puisqu'il n'y aura entre Dieu et l'âme ni créature ni idée; nous connaîtrons directement la Parole substantielle par laquelle Dieu s'exprime. Or, ce qu'exprime le Verbe est parfaitement adéquat à son objet; le Verbe est Vérité. Si donc le connaissant devient quelque chose du connu, le connu étant Dieu, l'âme sera déifiée dans la mesure où elle sera capable de voir et de saisir. C'est parce que nous le verrons tel qu'il est que nous deviendrons semblables à lui, et, conséquemment, aptes à jouir de lui. De cette vision naîtra un amour si fort, une joie si absolue, que notre

âme en éprouvera un bonheur qui la comblera toute et la précipitera de tout son désir, de toute son énergie, de toute sa spontanéité, dans l'abîme de l'amour divin et de la joie divine.

Nous ne jouirons qu'au ciel de la pleine vision de Dieu. Elle nous est partiellement accordée ici-bas, en ce sens que nous pouvons voir Dieu « comme dans un miroir, d'une manière indirecte et obscure », mais d'autant mieux que notre cœur est plus pur.

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu », cette parole explique et justifie tout l'ordre chrétien de l'amour et toute la pédagogie catholique de l'éducation de la pureté.

1. La vie est commandée par un amour agissant.

« L'âme ne peut vivre sans amour ; il lui faut toujours quelque chose à aimer. Car c'est d'amour qu'elle est faite et c'est par amour que je l'ai créée. Je veux aimer, dit-elle à l'intelligence, car ma nourriture à moi, c'est l'amour. — Tu veux aimer ? répond l'intelligence. Je vais te donner un bien que tu puisses aimer ». Ce sont les paroles que Dieu adressait à Catherine de Sienne.

Oui, c'est bien ainsi que nous sommes faits. Notre âme a été créée dans l'amour et par l'amour. Est-il étonnant qu'elle aime et désir l'amour, qu'elle ne puisse vivre sans amour ? Elle est faite d'amour.

La vie, c'est le mouvement, c'est l'action ; il n'y a pas de mouvement et d'action sans désir, donc sans amour.

Nos jeunes arrivent en face de la vie ; elle s'ouvre devant leurs yeux éblouis avec des perspectives illimitées, car ils ne voient les bornes ni de ce qu'elle peut offrir, ni de ce dont ils sont capables. Leur âme toute fraîche crie, elle aussi : « Je veux aimer, parce que je veux vivre ; je suis faite d'amour ; ma nourriture à moi, c'est l'amour ». L'éducateur doit pouvoir répondre, sans s'effaroucher ni paraître déconcerté : « Tu veux aimer ? Voici qui est digne de ton amour, susceptible de porter à l'infini ton élan vers la vie ». Hélas, le plus souvent ne reste-t-il pas muet,

ou grognon, ou décontenancé, devant cette fringale de vivre et d'aimer ? Alors, la jeunesse se porte avec son impétuosité tout instinctive vers ce qui se présente immédiatement devant son désir, la volupté des sens, dont la douceur, la force, l'immensité factices semblent devoir remplir d'une enivrante plénitude le vide douloureux de son cœur.

Saint Thomas se demande quelque part (I-II, q. 98, a. 6) si l'amour est cause de tout ce que fait celui qui aime. Il précise ce « tout » : non seulement ce qui regarde directement l'objet qu'il aime, mais bien tout ce qu'il fait. Il répond en substance : tous les êtres qui agissent n'agissent que par amour. Cette loi vaut pour l'homme plus que pour tous les autres êtres, car il en est le plus agissant. Il a donc besoin de plus d'amour que les autres pour agir et vivre, et, partant, il a besoin d'un objet aimé dont la poursuite déclenchera toutes ses énergies et soutiendra tout son effort. La raison qu'en donne l'Aquinate est haute et brève : Tout être qui agit, agit pour une fin. Nul ne se détermine à l'action sinon en vue d'un bien qu'il espère obtenir, qui sert de but et de motif à son agir.

Pour tout être créé qui se meut en vertu d'une poussée immanente, la fin qui rompt son indifférence et son immobilité est un bien qu'il désire comme un complément de son moi indigent et borné. Il est fait pour ce bien ; il n'existe que pour le chercher, l'acquérir, en jouir. Il n'existe donc que pour agir. Agir, c'est marcher vers ce qui lui manque pour être totalement lui-même ; c'est remplir sa destinée, conquérir son bonheur propre, en jouir dans un acte suprême et définitif de possession.

Nous n'agissons que sous l'empire d'un désir, donc par amour. Nous n'agissons qu'en vue de posséder l'objet de ce désir et de cet amour. Cet objet est aimé, parce qu'il y a entre lui et nous une convenance, une adaptation ; cet objet concourt à quelque accroissement, à quelque élargissement de notre moi en détresse ; il correspond à un manque, à une insuffisance, il complète ce que nous avons d'incomplet, il parfait ce que nous avons d'imparfait.

Plus l'objet vers lequel tend mon inclination est apte à la satisfaire, plus vif est mon désir, plus intense est mon effort, plus heureuse est mon émotion, si je parviens à le saisir.

Cet objet, quand il paraît capable de remplir mon cœur, me conquiert tout entier; c'est avec ma personnalité totale que je me porte vers lui. Il est dans mon intelligence par la représentation bienfaisante que je m'en fais. Il est dans mon cœur à la fois comme principe et comme terme de mon effort. Il est même dans mon corps entier: mes nerfs vibrent, mes muscles se tendent à sa seule image, parfois aussi peu précise que celle de cette *Princesse lointaine* que Joffroy Rudel n'avait jamais vue, vers laquelle cependant il cinglait, malgré les pirates, la tempête et la maladie.

La conclusion de saint Thomas nous fournit une loi précieuse, en un texte chargé de sens, essentiel pour notre pratique pédagogique: « Il s'ensuit manifestement que tout être qui agit, quel que soit cet être, accomplit toutes ses actions, quelles qu'elles soient, en vertu de quelque amour ».

2. *Cet amour actionne toutes nos énergies.*

Vivre, c'est agir. Mais agir, c'est choisir. La vie offre d'innombrables possibilités d'agir. Je puis vivre en écoutant mes passions; je puis vivre en les réprimant. Je choisis toujours. Choisir, c'est déclarer: ceci vaut mieux que cela; c'est-à-dire: ceci plutôt que cela complète ce qui me manque.

Je compare les divers objets qui m'entourent; je juge de leur valeur par rapport à l'idée que je me fais de la vie; j'opte pour ce qui me rapproche de la fin que j'attribue à mon existence.

La vie est une continuelle profession de foi. Qu'on le veuille ou non, on proclame à chaque minute: ceci, vers quoi je vais, vaut mieux que cela, dont je m'éloigne. Parmi les biens qui s'offrent à nous, nous préférons les uns aux autres. Ces préférences sont commandées par une hiérarchie de jugements que nous portons sur leur valeur respective. Mais tous ces jugements sont dominés par un jugement suprême: celui qui affirme que tel objet remplit la totalité de mes désirs, donne à mon activité son élan, à mon énergie sa puissance, à mes démarches leur moralité et leur allégresse.

Les biens inférieurs empruntent ce qui m'apparaît comme bon en eux à ce bien supérieur; ils ne sont désirés et voulus que pour

autant qu'ils me sont utiles à monter vers la perfection de la vie telle que je l'ai conçue: « Tout bien voulu, si mince soit-il, n'est voulu que parce qu'il réalise quelque chose du bien suprême du sujet qui veut; il est de soi ordonné à la fin dernière; et, en le voulant, c'est sa fin dernière que le sujet veut toujours » (I-II, q. 1, a. 6).

L'amour que suscite cet objet dernier joue le rôle de source suprême d'énergie; il donne à l'existence tout son prix.

3. Il existe un bien dont l'attirance domine notre vie.

L'objet capable de développer toutes nos puissances, de nous faire supporter toutes les épreuves, de nous imposer tous les renoncements, de nous procurer la joie parfaite, doit susciter un amour intense, durable, susceptible d'évincer tous les autres amours, ou, plus exactement, de les absorber tous.

Intense, car c'est à sa flamme que s'allument les désirs, moteurs des activités vitales; c'est à son ardeur que la volonté puise sa force pour aller de l'avant, vaincre les obstacles, endurer la souffrance, soutenir la fatigue, parvenir enfin, quoi qu'il en puisse coûter, à ce qui va combler son intolérable vide.

Cette intensité dépend d'une part du charme, de la « plaisance » que présente l'objet et d'autre part du consentement, de la « complaisance » que ressent le sujet. « On n'arrive à rien, si l'on n'a le diable au corps », prétendait Tocqueville. Mais on n'a le « diable au corps » que si l'on est possédé par un amour unique, précis, d'une intensité dominatrice, capable d'éclairer la vie et de nous faire accepter l'agonie et la mort. Un tel amour éveille l'enfance, embrase la jeunesse, soutient l'âge mûr, console la vieillesse. Il doit œuvrer du premier au dernier jour, s'amplifiant et s'approfondissant à mesure que se déroule l'existence. Et puisque notre âme est immortelle, cet amour, par delà le tombeau, doit constituer notre béatitude pour l'éternité.

Situé à l'origine de tout le mouvement vital, un tel amour doit englober tous nos intérêts, nous déterminer aux tâches les meilleures, nous faire accepter la douleur comme une amie, nous relever de la faute, nous diriger et nous soutenir dans nos devoirs sociaux. Sinon, il n'est pas ce qu'il doit être, le principe,

le soutien et le terme de toute l'activité, le fond et la raison de la vie. S'il en est ainsi, le devoir premier et l'aboutissement dernier de l'éducation consistent à susciter cet amour et à lui présenter l'objet suprême qui lui convienne.

Qu'ai-je à faire de la vie ? s'écrie l'enfant.

La réponse dernière ne peut être que celle-ci: aimer.

Je comprends maintenant le sens du langage que tenait Dieu à l'humble fille du teinturier de Fontebranda: « Il faut que l'âme ait toujours quelque chose à aimer, car c'est d'amour qu'elle est faite, ayant été créée par amour et pour aimer ». Aussi bien, notre cœur se tourne-t-il vers l'intelligence et lui demande: « Donne-moi quelque chose à aimer ». L'intelligence répond: « Tu veux aimer ? Voici donc un bien que tu puisses aimer totalement ».

C'est à l'intelligence qu'il appartient de chercher l'objet assez bon, assez beau pour susciter l'amour central et dominateur capable de remplir notre vie et l'au-delà. Ce bien, c'est Dieu.

4. Amour d'en haut? Amour d'en bas?

L'instinct sexuel est non pas le plus profond, mais le plus violent de nos instincts.

L'instinct le plus profond est celui de l'attachement à la vie. Il se confond tellement avec la vie même, avec la vie la plus organique, la plus inconsciente, du cœur qui bat, de l'estomac qui digère, des cellules jouant leur jeu d'assimilation et de désassimilation, que nous ne l'apercevons pas. Il n'apparaît que lorsque notre vie est en danger, mais alors avec quelle irrésistible impétuosité !

La concupiscence de la chair, par contre, se fait sentir en des ardeurs dont la véhémence l'emporte de beaucoup sur celle des autres appétits. Aussi, les autres biens comptent peu, quand la sexualité est déchaînée.

Pour contrebalancer l'amour d'en-bas, du moins ce que le monde appelle l'amour, il ne faut rien de moins, on a honte à le dire que l'amour d'en-haut, le souci de garder en son âme la présence de la Sainte Trinité, l'espoir de voir Dieu, de jouir éternellement de son amour et dans son amour.

« On voit à l'étalage des librairies religieuses maints ouvrages vertueux sur la Pureté, sur l'éducation de la Pureté, sur l'hygiène de la Pureté, que sais-je ? La lecture du traité *De Trinitate* serait assurément d'une lecture plus efficace. » Voilà ce que répondait à l'enquête d'Agathon sur les *Jeunes gens d'aujourd'hui*, M. Jacques Maritain, en 1912. Cette remarque est vraie toujours, et de nos jours spécialement, où le monde est tout infecté d'un morbide sexualisme. La religion seule est capable de retenir le très grand nombre des jeunes sur la pente de la luxure, et, dans la religion, la pensée de l'habitation de la Sainte Trinité dans les âmes, l'attente de sa vision face à face.

5. *Tous doivent être purs, parce que tous sont appelés à voir Dieu.*

Pareille vie en Dieu par le Christ n'est pas un idéal pour moines et pour saints. Ce n'est pas un conseil que l'on peut à son gré suivre ou laisser. C'est un commandement strict, le premier et le plus obligatoire des commandements. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit ». (Luc, x, 27). La formule est impérative ; elle s'adresse à tous ; elle est la condition absolue de la vie éternelle et du salut. On peut s'excuser de ne pouvoir jeûner, de ne pouvoir veiller les malades, de ne pouvoir être large dans ses aumônes. Nul ne peut déclarer : je ne puis croire, je ne puis aimer. Le redoublement des formules synonymes indique clairement que Dieu veut nous avoir sans partage et qu'il nous faut aller jusqu'au bout de notre capacité d'aimer.

L'état de grâce médiocre du chrétien tiède n'est pas ce que Dieu attend de nous ni ce à quoi tend le meilleur de notre moi. Le malade ne désire pas la guérison à demi ; il veut la guérison tout court. Notre âme exige le bonheur complet, non un demi-bonheur, la vie pleine, non une demi-vie. Tous, qui que nous soyons, de toutes les races, de toutes les nations, de toutes les conditions, nous sommes appelés à monter au sommet de l'amour. Nous avons à notre disposition tout ce qu'il faut pour y parvenir ; le Christ n'a pas lésiné dans notre rédemption : où

le péché abonda, la grâce l'emporte en surabondance: « Soyez parfaits comme votre Père est parfait ». La perspective est illimitée.

Nous ne sommes pas assez généreux pour arriver d'un coup à la perfection de l'amour comme firent, par exemple, le bon larron et Madeleine.

Mais si la perfection de la charité ne tombe pas sous le précepte divin comme *matière*, c'est-à-dire comme chose à réaliser immédiatement, elle tombe sous le précepte comme *fin* vers laquelle il faut tendre. En sorte que nous ne serons pas condamnés si nous avons eu *le désir profond* de l'amour parfait, alors même que nous n'aurions pas atteint *en fait* à cet amour parfait.

Nous pouvons et devons placer notre désir au sommet de la perfection, dans l'observance adéquate du commandement: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur ». Ne pas mettre Dieu au-dessus de tout dans son intention, c'est l'offenser gravement, c'est se placer en dehors du salut. Ce désir ne doit pas rester à l'état d'inefficace et théorique velléité; il faut l'aviver, l'échauffer, en faire une force qui nous active vers un amour effectif meilleur; il faut se rendre compte de sa médiocrité, en souffrir, s'en préoccuper, prier pour en sortir, comparer ce qu'on est à ce qu'on devrait être, s'humilier de son état, s'exciter à à rendre plus intime l'union de l'âme au Christ et par le Christ aux trois Personnes.

Si le jeune homme se laisse facilement entraîner par ses passions, n'est-ce point parce qu'il a situé trop bas son désir ? Il a conçu la vie chrétienne sur le plan routinier du chrétien médiocre; il n'a pas soupçonné les possibilités de sainteté encloses dans son cœur. C'est pourquoi les pratiques ordinaires de la vie catholique ont pu lui sembler des contraintes comparables aux prescriptions policières sur la circulation et sur le payement des impôts.

Est-il dès lors étonnant que son cœur avide d'aimer se jette sur ce qui lui semble le remplir, que la vie qu'il entend vivre soit le contraire de cette vie dans le Christ et dans la Trinité, à laquelle pourtant il est appelé ?

Si son désir se fixait sur la fin du divin commandement, avec quel empressement spontané ne s'emploierait-il pas à monter, par étapes, mais d'un mouvement continu, dans la réalisation de la perfection.

6. Le sens du renoncement.

Dieu vient en nous pour agir. Il ne reste pas inerte en nous. Qu'y opère-t-il ? Il travaille à nous rendre de plus en plus semblables à Jésus, mais à Jésus crucifié. Le chrétien ne parvient que par la croix, en suivant son maître, à la résurrection, à la glorification, à la vision de Dieu.

Il apparaît, à la simple lumière du raisonnement déjà, que mon Créateur est en moi, me conserve, me soutient constamment pour que je ne rentre pas dans le néant. Sans qu'il soit rien de moi, je ne suis, je ne veux et n'œuvre que par lui, qu'en lui. Il m'est plus présent à moi que moi-même ; je ne saurais donc trop me pénétrer de cette présence, qui m'est plus précieuse que mon propre moi ; je ne saurais trop faire régner en moi Dieu de préférence à mon caprice et à mes passions. C'est une consigne de bon sens, dès lors, de retrancher de mon moi tout ce qui est un obstacle à la pleine opération de Dieu dans mon âme et mon corps.

Mais combien la révélation me permet de dépasser ces vues humaines. L'habitation de Dieu en l'âme par la grâce est singulièrement plus riche et plus intime que la simple présence créatrice et conservatrice. « Nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure » (Jean, XIV, 23).

Dieu vient en l'homme pour s'unir à lui. La grâce, au baptême, entre dans l'âme, la pénètre et lui confère une telle divine beauté que les trois Personnes, y descendant, s'y installent avec complaisance ; elles y vivent de leur vie propre ; le Père s'écoule dans le Fils et l'engendre d'un acte éternel ; le Fils revient vers son Père en un impétueux élan d'amour, dont le terme éternel est l'Esprit-Saint. Elles désirent entraîner l'âme dans ce courant de vie. Dieu rencontre des obstacles à l'union qu'il souhaite et qu'il est le premier à désirer : nos inclinations égoïstes et sen-

suelles, nos péchés, nos vices. Aussi nous demande-t-il de consentir à les écarter, de collaborer à leur destruction. Car l'homme, créé libre, peut entraver en lui-même et même suspendre l'action de Dieu.

L'amour que Dieu nous accorde, celui qu'il nous inspire, est principe de vie et de mort ; de Vie en lui, parce que Dieu seul EST, que nous ne sommes qu'autant que nous participons à Celui qui seul est ; de Mort, parce que Dieu retranche, avec notre assentiment, ce qui, dans notre esprit, dans notre cœur, dans notre chair, s'oppose à l'extension en nous du don qu'il nous fait de lui-même. Oui, il y a de la mort, dans ce mot si chrétien, que notre siècle sensuel n'entend qu'avec horreur, de mortification. Mais cette mort est la condition d'une telle plénitude de vie que ce serait insensé de n'y point consentir.

Mort d'une fécondité divine, mais cruelle à la nature, difficultueuse à la volonté ; sa pratique demande une foi vive et un amour agissant. Cette discipline qu'il faut s'imposer, ces convoitises séduisantes auxquelles il faut s'opposer, ces railleries auxquelles il faut s'exposer, tout cela est un exercice douloureux, à l'adolescence surtout, tourmentée et faible.

Il est pénible de se faire violence ; il est bien plus dur de ne s'en faire aucune, de se laisser assujettir à la loi de la chair, et d'y croupir, et finalement d'y pourrir. Le joug du Christ est pesant ? Parce que vous le portez par crainte et non par amour. La crainte ne combat nos penchants charnels par aucune affection contraire ; elle laisse donc aux joies luxurieuses tout leur attrait. La volonté cède au commandement, mais n'y est pas inclinée ; elle sent donc tout le poids du fardeau que n'allège nul amour. Mais l'âme que l'amour meut et que la grâce soutient entreprend avec allégresse de discipliner ses passions ; la peine lui en semble douce, parce qu'elle accroît encore son amour. Si même les efforts semblent vains, s'il paraît que l'avance est nulle vers une vertu que les insuccès pourraient faire croire inaccessible, une telle âme continue pourtant de lutter, parfois jusqu'à la mort, tournant ses chutes en humilité, puis en confiance, se disant que son amour du moins augmente et s'affirme à chaque relèvement. Mais la plupart de ceux qui désirent réellement

la délivrance enregistrent d'incontestables progès, si bien que les fautes délibérées disparaissent pratiquement de leur conscience et que Dieu peut agir.

Le renoncement, pas plus que la souffrance, n'est commandé pour lui-même ; la mortification, pas plus que la mort, n'est sa fin à elle-même ; ce ne sont pas des biens en soi ; ils tirent leur valeur de l'amour et ne sont que des moyens de mieux aimer ; ce sont des moyens de substituer à une vie moindre une vie meilleure, à l'humaine la divine. Ce ne sont pas des restrictions négatives, mais des exercices très positifs de vertu, des actes de vie.

Chaque acte de renoncement est donc un élargissement de la vie et non pas sa diminution. Ce qui rétrécit, c'est l'égoïsme qui nous enferme dans les étroites limites de notre moi ; ce qui diminue, c'est le gaspillage de l'énergie au service des passions, c'est le ravalement de la personne raisonnable asservie aux appétits sensuels. La purification, au contraire, fait monter au plan divin, par la grâce transformante qu'elle appelle et commande. Les sacrifices et les épreuves écartent ou consument les éléments impurs. La similitude augmente d'autant entre l'âme et Dieu ; plus cette âme devient comme une réplique de celle du Fils de Dieu, plus elle est l'objet des complaisances du Père. Plus une âme comprend cela, plus elle se prête à l'action purificatrice, plus elle se renonce de bon gré, mieux elle collabore à cette mort où elle voit la condition d'une vie plus haute et plus féconde celle de la charité, la vie par excellence, la VIE.

7. *Le renoncement chez les enfants.*

Les plus petits comprennent cela, à leur façon enfantine, mais très bien, mieux que beaucoup d'adultes. Ils s'appliquent donc à se renoncer avec une générosité naïve, mais fort active, jusqu'à la souffrance et à la mort.

Et la grâce, dans ces cœurs parfaitement purs, où la chair n'a pas encore jeté sa hideuse floraison de désirs, opère des merveilles. Les petits n'ont pas encore de vices ; l'épanouissement des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit n'est entravé en eux par rien. Les fautes d'étourderie, de vivacité, voire de quel-

que paresse, n'empêchent nullement leur montée vers la lumière et dans l'amour. Que d'exemples ne donnent-ils pas de très sérieux sacrifices, offerts chaque jour, et plusieurs fois par jour, si bien que, comme Anne de Guigné, ils peuvent couvrir tout un arbre de ces fleurs d'amour.

Que ceux qui doutent et de cet amour et de cette capacité de renoncement, lisent la vie de cette petite Nellie, « Nellie du Dieu Saint », morte le 2 février 1908, à l'âge de quatre ans cinq mois. Infection de la bouche, qui n'était qu'un purulent abcès, carie de la machoire, dont les os tombaient par morceaux, effroyables maux de dents, cette petite souffre tout cela sans gémir, mais elle pleure sur les souffrances de Jésus en croix: « Pauvre Dieu saint ! pauvre Dieu saint ! ». Et comme on s'appitoye autour d'elle: « Qu'est-ce que cela, à côté de ce que le Dieu saint a souffert pour moi ! », mot qu'elle profère toutes les fois qu'on la plaint.

Qu'ils lisent la si gracieuse vie d'Anne de Guigné, morte le 14 janvier 1922, à l'âge de dix ans huit mois. Son continuel souci fut d'augmenter en elle la grâce qui fait les saints « en ne manquant jamais une occasion de renoncement » qui pourrait en accroître l'afflux. Elle aussi subit la morsure des plus horribles souffrances; des larmes peuvent couler le long de ses joues, mais elle se tait, alors les siens réclament la mort pour elle plutôt que ce martyre. Et quand le mal lui permet de parler: « Oh ! maman, comme je suis heureuse d'avoir pu consoler le cœur de Jésus; je veux bien souffrir encore ».

C'est Guy de Fontgalland, mort le 24 janvier 1925, à onze ans deux mois, dont la vie fut tissée de ces renoncements, quelques-uns fort durs. Mais aussi: « Jésus et moi, nous nous aimons tellement ». Son agonie dura trois ans dans son âme et six semaines dans son corps: « Oh, comme je souffre !... Cher petit Jésus, je vous offre de souffrir encore aussi longtemps que vous le voudrez..., je vous aime bien, allez ! »

Tristan Larroque enfin, mort le 27 février 1925, à onze ans neuf mois, écrivait sur la première page d'un cahier de tâches scolaires, qu'il colla pour la dérober aux regards du professeur: « Bonne Mère et bon Jésus..., faites que tous les devoirs que je ferai

sur ce cahier soient bons ; je vous offre ce travail ; que chaque lettre que j'y écrirai soit pour vous un acte d'amour ».

Pour les uns et pour les autres, le renoncement, la souffrance et la mort, rien de cela n'est son but à lui-même ; le but, c'est l'identification avec Jésus, et par lui une similitude de plus en plus poussée avec Dieu, dans l'amour qui grandit, qui hausse, qui divinise.

Aussi bien, lorsque viendront les tentations, ceux qui ont appris à aimer, conséquemment à se renoncer, à se dominer, pour mieux aimer, auront le courage d'y résister, si violentes et persistantes qu'elles soient, parce qu'ils ont soumis leur esprit, leur cœur et leur corps à l'ordre de l'amour.

8. L'éducation de la pureté n'est qu'une adaptation de l'esprit, du cœur et du corps à l'ordre de l'amour.

Mais l'éducation de la pureté ?

Elle est aux cinq septièmes faite ; le reste n'est plus qu'un jeu, — un jeu délicat, il est vrai, parfois douloureux.

L'intelligence spéculative de l'enfant est munie d'une doctrine, élémentaire sans doute, mais claire, complète, précise, donnant à la vie un sens et un but, capable d'inspirer l'action et de soutenir le vouloir.

L'intelligence pratique en a tiré une hiérarchie des valeurs d'après laquelle elle jugera ses pensées, ses désirs, ses initiatives et ses sentiments.

La conscience est éclairée ; elle peut donc exercer sa fonction de contrôle et de redressement.

La volonté a pris des décisions fermes touchant l'observation des commandements de Dieu, la lutte contre les inclinations mauvaises en général et la montée résolue dans la vertu, spécialement la charité.

Des actes de renoncement, de domination de soi, déjà nombreux, car ils ont été commencés très tôt, parfois singulièrement méritoires, ont constitué un sérieux fond d'habitudes, sur lequel la volonté peut déjà s'appuyer.

Que reste-t-il donc à faire ? Ceci: d'abord diriger l'enfant dans le passage malaisé de l'état d'ignorance à celui de la pureté avertie et consciente; l'aider ensuite à réprimer l'instinct dès son éveil et à tenir bon dans la lutte contre les tentations luxurieuses.

Et tout cela peut se résumer en un mot: soumettre les nouvelles inclinations à l'ordre de l'amour. Si l'ordre de l'amour fut réellement instauré au cœur des adolescents, l'éducation de la pureté s'opère normalement, comme l'arbre jette ses fleurs lorsque le temps en est venu. Si le fondement de la vie en Dieu n'est pas posé, les recettes des pédagogues risquent fort d'être inefficaces.

Il appartient à l'intelligence de déterminer ce qui est de l'ordre.

Il appartient à la volonté de faire régner l'ordre.

L'ordre, en Dieu, c'est sa nature; l'ordre, hors de Dieu, c'est sa volonté. L'ordre en la créature intelligente, c'est de se soumettre librement à cette volonté.

Or, la volonté de Dieu est que nous l'aimions de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit, ici-bas en observant ses commandements; là-haut dans la possession de Dieu par la vision béatifique.

Ceux-là seuls verront Dieu qui ont le cœur pur, — pur de toutes fautes quelles qu'elles soient, pur de celles si fréquentes qui sont défendues par le sixième et le neuvième de ses commandements.

Il suffirait de trois ou quatre pages pour exposer les conseils de la pédagogie catholique sur la manière d'initier l'adolescent à ce que Dieu lui commande touchant la capacité d'engendrer qu'il lui a donnée, si la pédagogie du monde n'avait singulièrement embrouillé toutes ces questions.

On appelle maintenant éducation *sexuelle* ce que la pédagogie chrétienne dénommait éducation de la pureté; on souligne ainsi le côté sous lequel on aborde le problème, qui n'est plus celui de l'âme qu'il faut maintenir pure, donc de l'inclination qu'il faut discipliner et du péché qu'il faut éviter, mais celui du sexe et de la sexualité, organe anatomique et fonction physio-

logique ; le problème est abordé par en bas et c'est en bas qu'on en cherche la solution.

9. Education de l'intelligence. Trois écoles : Libéraux, Radicaux, Catholiques.

La solution du problème de l'éducation de la connaissance d'abord. L'école libérale, dont la consigne est de « laisser faire », se réfugie dans le silence. L'initiation se fera comme elle pourra ; elle est confiée aux messagers du hasard, qui sont des domestiques, le plus souvent des camarades avertis — et pervertis. Le résultat en est généralement le vice solitaire d'abord et le libertinage ensuite. Si l'on en croit l'enquête du Dr Hoppeler en Suisse allemande, 80 % des adultes auxquels il s'est adressé lui ont répondu avoir été renseignés par des condisciples d'école et 75 % ont déclaré en avoir subi un grave préjudice moral.

Par réaction, l'école radicale exige l'initiation par l'école en des cours collectifs. Puisque les parents se réfugient dans l'abstention et se montrent au-dessous de leur tâche, il appartient à l'Etat de s'en charger, de se faire, comme disait le *Temps*, « professeur d'amour ». Comme l'Etat moderne se pique de demeurer neutre en morale comme en religion, c'est sur la base de l'hygiène que s'organisera cet enseignement.

Pris entre le silence du libéralisme que le Cardinal Verdier qualifie de « criminel » et la brutalité physiologique des radicaux, les catholiques se doivent de déclarer quelle est leur méthode. « L'initiation individuelle par le père pour les garçons, par la mère pour les filles », répondent beaucoup. La réponse est par trop simple ; elle demande des tempéraments et des adaptations. Combien de parents sont réellement aptes à dire avec délicatesse et précision ce qu'il faut dire, à deviner le jour et l'heure où il est opportun de parler, à trouver les formules qui apaisent au lieu de troubler, qui savent se faire entendre sans exciter une curiosité malsaine, qui satisfont si pleinement l'intelligence que leur enfant n'ira pas chercher ailleurs un complément d'information ni ne sera tenté de vérifier leur dire dans des livres, ou par l'expérience directe ? Et puis, nous comprenons la répugnance

de beaucoup. L'obligation de parler est réelle ; mais on ne doit pas méconnaître ce qu'elle a de difficile et de délicat.

A-t-on, par ailleurs, fini avec son devoir, lorsque l'on a exposé plus ou moins adroitement le processus de la génération ? Il reste bien des choses à dire. La conversation doit se continuer au travers de l'adolescence et jusque bien avant dans la jeunesse. Or, l'adolescent observe et réfléchit plus qu'il ne s'ouvre et parle.

Quoi qu'il en soit, le problème, au point de vue de l'éducation de l'intelligence, doit recevoir sa solution d'en haut et non d'en bas. L'homme doit être éduqué en tant qu'homme et non en tant qu'animal. Le meilleur de l'homme est son âme. Cette âme a été créée par Dieu pour le ciel et c'est pour le ciel que le Christ l'a rachetée au prix de son sang. On éduque la pureté en appliquant au cas spécial de la puissance d'engendrer le principe fondamental de l'éducation totale, qui est de tourner toutes les activités vitales de l'homme et du chrétien au plus parfait accomplissement de la volonté de Dieu. Or, la volonté de Dieu est qu'on l'aime par dessus tout et qu'on s'unisse à lui intimément dans et par la charité.

10. Education de la volonté : Libéraux, Radicaux, Catholiques.

L'éducation est loin d'être achevée, lorsque l'intelligence est éclairée. Les lumières de la connaissance sont de faible secours contre l'assaut de la plus violente des passions, si la volonté n'est pas entraînée à la résistance et à la lutte.

L'éducation libérale pratique ici la politique du « laisser passer ». La continence est impossible ; il faut « que jeunesse se passe ». Le plus sage est de fermer les yeux. Le moment viendra où, « pour faire une fin », le jeune homme se mariera ; l'amour alors « arrangera tout ».

L'éducation radicale exalte dans la poussée sexuelle l'énergie bienfaisante qui parfait l'homme, en amène toutes les puissances à leur maturité, et qui, loin d'être comprimée par le renoncement, doit être célébrée comme bonne et nettement favorisée. Aussi bien, elle oppose à la réserve chrétienne entre sexes

une coéducation qui devient une promiscuité, à la pudeur l'apologie du nu, à la continence et à la pureté le « franc » usage de son corps.

Quant aux éducateurs chrétiens, plusieurs n'auraient-ils pas mérité les reproches qu'un écrivain récent, Blaise Orlier, dans l'*Ame obscure*, place dans la bouche de son héros : « Pourquoi n'a-t-on pas su me donner des armes ? Tous mes maîtres m'ont-ils appris autre chose qu'à lutter contre cette obsession, la souillure, l'impureté ?... On n'a cessé de m'affirmer qu'un seul péché était grave, qu'une seule chose comptait dans la vie morale : la pureté. Je n'y pensais même pas avant. On m'en a exaspéré le désir. » De tout le reste, spécialement de la foi et de la charité, on ne s'est guère préoccupé. « Et quand ce seul élément de résistance, la pureté, m'a été enlevé, que m'est-il resté ? Rien, rien. » La pureté sans doute est une vertu d'importance à l'âge de l'adolescence. Mais elle s'ordonne, avec toutes les autres, à la foi et à la charité. Le jeune homme doit être éduqué pour la vie chrétienne totale. A la fragmenter, on risque de ne rien obtenir ou de n'obtenir qu'un succès momentané, suivi de promptes chutes.

Les petits livres dont parlait M. Maritain contiennent des conseils dont les siècles ont démontré l'incontestable valeur. On a trop l'impression cependant, à les lire, que la pureté dépend de l'unique bonne volonté du jeune homme, qui doit les appliquer, qu'on me pardonne la comparaison, à la façon des « trucs » de l'entraînement gymnastique et sportif, des procédés du système Pellman et de la méthode Coué. La pureté dépendrait avant tout du libre arbitre de l'homme qui se détermine à la pratiquer et qui s'astreint à des exercices progressifs et réguliers. Le secours de Dieu n'est pas écarté, évidemment, mais il n'intervient que pour rendre méritoire l'effort, tout au plus pour le soutenir, quand la tentation devient par trop forte. Nous prétendons à l'encontre de cette confiance empreinte d'un naturalisme à la Jules Payot, que la grâce de Dieu est nécessaire déjà pour rectifier notre volonté, pour purifier nos cœurs, pour mouvoir notre décision. Nul ne peut garder la seule pureté qui soit une vertu si le Saint-Esprit ne la lui donne. La pureté est le fruit,

non de recettes pédagogiques, mais de l'ensemble d'une vie chrétienne fondée sur la foi et sur la charité.

L'éducation « sexuelle », celle de l'intelligence et celle de la volonté, mérite donc une étude délicate et nuancée que nous nous efforcerons de mettre au point en deux prochains articles. Ce que nous en dirons devra toujours être rapporté à l'ordre de l'amour, dont nous avons longuement parlé plus haut, justement parce qu'on le néglige trop dans les traités petits ou gros des pédagogues, même catholiques.

Conclusion.

Le fruit de l'ordre, c'est la paix. La paix est la tranquillité de l'ordre. Pour jouir de la paix, il faut que l'ordre règne et qu'il soit stable. L'impureté, qui est un désordre, engendre le trouble dans l'esprit, le cœur, le corps, et souvent dans l'entourage de celui qui s'y laisse aller. La pureté apporte la paix comme sa première récompense, et non la moindre. Le soin que l'on prend à soumettre tout l'être et toutes les puissances à la volonté divine, à se tenir sous la dépendance de la grâce, à réprimer les tendances égoïstes et sensuelles, à s'élever dans un état habituel d'union à Dieu, stabilise dans l'ordre et procure le bienfait de la paix. Et ce don de la paix ici-bas est un engagement que prend Dieu d'accorder la paix éternelle dans la vision qu'il a promise à ceux qui ont le cœur pur.

EUGÈNE DÉVAUD
Directeur de l'Ecole normale d'Hauterive.

LA SAINT-BARTHÉLEMY, LE SAINT-SIÈGE, LA SUISSE

La Saint-Barthélemy ! Parlez-nous de la Saint-Barthélemy ! c'est ainsi qu'il y a quelques dizaines d'années encore, on aimait, en France surtout, à interpeler les catholiques dans des réunions politiques ou dans des conférences contradictoires, aux fins de les mettre en mauvaise posture. Et les orateurs anticléricaux de s'indigner de l'effroyable massacre de plusieurs milliers de protestants survenu à Paris, le 24 août 1572, en la fête de saint Barthélemy, apôtre. Guet-apens infâme, prémédité par la cour pontificale, sous Pie V déjà, disaient-ils, préparé par Catherine de Médicis, ordonné par le roi Charles IX, son fils, exécuté par le duc de Guise et les troupes catholiques, fêté par le peuple et le clergé de Paris dans une solennelle cérémonie d'actions de grâces (28 août), enfin approuvé solennellement par le Saint-Siège ! En effet, le 5 septembre, au su de la nouvelle, Grégoire XIII tint un Consistoire, puis suivi des cardinaux, se rendit à l'église de Sainte-Marie où il entonna un « Te Deum ». Trois jours après, Sa Sainteté vint avec la cour pontificale en procession à l'église de Saint-Marc et de là, au chant des litanies des saints, à Saint-Louis des Français, où elle assista à un office solennel d'actions de grâces. Le 12 septembre, le Pape ordonna la célébration d'un jubilé pour la conversion des hérétiques, la guerre contre les Turcs et la prochaine élection de roi de Pologne. Bientôt, Grégoire XIII fit frapper une médaille commémorative portant l'ange exterminateur armé de la croix et du glaive, et en exergue: « Hugonotorum strages 1572 ». Bien plus, il confia au célèbre peintre Vasari le soin d'orner la salle royale du Vatican de trois fresques représentant l'une, l'attentat contre Coligny, le chef des protestants; l'autre, la décision de Charles IX; la dernière, le massacre lui-même. Enfin, le Souverain Pontife, par l'intermédiaire du cardinal-légat Orsini, transmit ses félicitations à la cour de France.

Qu'en est-il en réalité, en toute impartialité ? S'il y a un sujet que l'on a étudié, discuté dans les livres et les revues d'histoire, c'est bien celui-là. Combien d'auteurs ont leur massacre de la Saint-Barthélemy tout fait, plus ou moins criblé d'erreurs, d'inexactitudes [1], ou le voient au travers de leurs préjugés religieux ou de l'esprit politique de leur temps ! Certains historiens mettent en parallèle les atrocités commises par l'un et l'autre parti confessionnel soit avant, soit après la Saint-Barthélemy, renvoient finalement dos à dos catholiques et protestants, mais ce n'est pas une solution de la question.

Essayons simplement à l'aide de quelques excellentes études et de documents contemporains, du reste les plus sûrs, et non des pamphlets postérieurs, de rétablir les faits, de nous replacer dans le milieu historique, de pénétrer un peu les mystères qui ont longtemps entouré cette effroyable journée. Les témoignages sont rares, vu qu'il s'agit d'un complot; ils se contredisent en partie, ce dont les historiens ne s'étonnent pas; quelques-uns sont suspects, car on doute, non de leur authenticité, mais de leur véracité.

I. LE PRÉLUDE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY

Début de la Réforme.

La Saint-Barthélemy est l'événement le plus sensationnel et le plus connu de la Réforme française. La France fut le dernier des pays sur lequel passa la tourmente religieuse du XVI^me^ siècle.

En 1517, comme on le sait, un moine saxon, Martin Luther, commença à propager le nouveau christianisme qu'il avait ébauché secrètement au fond de son âme orgueilleuse et de son cœur passionné [2]. L'homme est foncièrement corrompu, s'écria-t-il, il ne peut par lui-même faire que le mal, il lui est impossible de se sauver. Mais le Christ est venu, s'est chargé des péchés du monde entier et, par sa mort, a racheté l'humanité. Pour bénéficier de la Rédemption, il suffit à l'homme d'avoir la foi en Jésus-Christ. Prières, observation des commandements de Dieu, réception des sacrements, jeûnes, aumônes, indulgences sont inutiles. Rejetant la valeur de la Tradition, il n'admettait comme fondement de la foi que l'Ecriture-Sainte, encore laissait-il libre chaque fidèle de

[1] On trouve des inexactitudes au sujet de la Saint-Barthélemy même dans l'*Histoire générale du IV^me^ siècle à nos jours* publiée sous la direction de Lavisse et Rambaud (abréviation: LAVISSE et RAMBAUD), t. V, p. 143-145, Paris 1895). — [2] J. MARITAIN, *Luther ou l'avènement du moi*, dans la Revue universelle du 1^er^ janvier 1923, t. XII, n° 19. — Surtout : *Nova et Vetera*, 1928, pp. 373-427.

l'interpréter à son gré, à l'aide des lumières du Saint-Esprit, système que l'on a appelé le libre examen. Par suite, le réformateur révoqua complètement l'autorité des théologiens et des évêques, même celle du pape et du concile (auxquels il en avait tout d'abord appelé) pour ne dépendre directement que de Dieu [1]. Luther eut l'habileté de présenter sa nouvelle doctrine (laquelle sur la plupart des points différait du christianisme traditionnel) comme la véritable réforme des abus dont l'Eglise souffrait depuis plus d'un siècle. A ce mot prestigieux de réforme — que les socialistes et les communistes aujourd'hui encore savent si bien exploiter — l'Europe entière ressentit une violente commotion ; n'attendait-elle pas depuis longtemps une régénération religieuse, une lutte énergique contre la décadence morale qui atteignait le clergé et bien plus encore les fidèles ? Toutefois, la Réforme luthérienne attaqua non les abus, mais la doctrine nullement responsable des désordres survenus ; faute d'instruction religieuse, la plupart des catholiques et même beaucoup de prêtres ne s'en aperçurent guère.

Bientôt une révolution religieuse, politique et sociale se déchaîna dans l'Empire allemand. Effrayé, Luther abandonna les paysans et les anabaptistes, ses premiers partisans, et se tourna vers les princes, leur offrant les biens des couvents (puisque sa nouvelle religion supprimait les ordres religieux) et la suprématie religieuse. Ainsi, il gagna à sa cause le nord et presque tout le centre de l'Allemagne [2].

En Suisse, dès 1519, Zwingli, curé de Zurich, propagea les idées luthériennes, toutefois avec de notables divergences. Zurich, Bâle, Schaffhouse, Glaris, Appenzell et surtout Berne adoptèrent la Réforme (1525-1529). Ce dernier canton, avec une ténacité indomptable et une rigoureuse énergie, avec l'aide d'un réfugié français, Guillaume Farel, implanta la nouvelle doctrine dans toutes les contrées occidentales, excepté Fribourg, une partie du Valais et quelques contrées jurassiennes (1529-1536). A Genève, ville alliée de Berne, arrivait en 1536, un réformateur français, Jean Calvin, qui allait transformer l'ancienne cité épiscopale en un foyer de rayonnement et de propagande du protestantisme [3].

---

[1] H. GRISAR, *Luther*, 3 vol., Fribourg-en-Brisgau 1911-1913. On pourra aussi consulter H. DENIFLE, *Luther et le luthéranisme*, 4 vol., traduction française par J. Paquier. Paris 1913. — [2] HERGENRŒTHER-KIRSCH, *Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte*, 5me édition, t. III, p. 364-420. Fribourg-en-Brisgau 1915. On y trouve une très riche bibliographie ; J. PAQUIER, *Luther et l'Allemagne*. Paris 1918. — [3] J. DIERAUER, *Histoire de la Confédération suisse*, traduction française par Aug. Reymond, t. III. Lausanne-Paris 1910, p. 1-327 ; HERGENRŒTHER-KIRSCH, t. III, p. 420-458.

La Réforme en France.

Jusqu'alors la France, comme du reste les autres pays latins, n'avait guère subi les atteintes de la Réforme, bien que la décadence morale et religieuse y fût aussi profonde qu'ailleurs. Les souverains, malgré leurs défaillances morales, montraient un sincère attachement à l'Eglise catholique. Le Concordat de 1516 leur donnant le droit de nommer les évêques et les abbés des monastères, ils dominaient le clergé, au point que le pape Jules III pouvait dire à Henri II: « Vous êtes plus que le pape dans votre royaume »[1]. Ainsi, ils n'avaient pas besoin d'adhérer à la Réforme pour disposer en quelque sorte du pouvoir ecclésiastique.

De son côté, tout en s'attachant à des privilèges usurpés aux XIV^me^ et XV^me^ siècles, l'Eglise gallicane, malgré les abus dont elle souffrait, opposait une vigoureuse résistance aux idées protestantes[2]. La puissante forteresse intellectuelle qu'était la Sorbonne (Université de Paris) ouvrait les feux contre les novateurs[3]. Le cardinal de Tournon, qui en imposait à l'épiscopat par sa science et ses vertus, faisait preuve d'un dévouement admirable envers le Saint-Siège[4].

Par tradition, le peuple était attaché aux croyances et aux cérémonies catholiques, bien qu'il manquât, comme partout, d'une solide instruction religieuse. Il ne devait secouer son inertie et son indolence que le jour où une intense et habile propagande exciterait ses passions, attaquerait ou modifierait ses convictions[5].

Au début, donc, la Réforme avait peu de chances de succès en France. François I^er^ ne croyait pas au danger; aussi toléra-t-il la propagande luthérienne jusqu'en 1534, jusqu'au moment où elle devint outrageante et provocatrice et même, de 1535 à 1538, pratiqua une politique de conciliation[6].

Toutefois, depuis 1550, surtout depuis 1559, le nombre des protestants alla grandissant. C'était à la fin des longues, coûteuses et stériles guerres d'Italie, de nouveaux impôts accablaient paysans et citadins, au point qu'ils versaient au fisc des sommes cinq à six fois plus fortes qu'auparavant; le coût de la vie renchérissait et, à cause de l'or et de l'argent tirés d'Amérique, la puissance d'achat du numéraire baissait sans cesse; foule de nobles cou-

---

[1] Lucien ROMIER, *Le royaume de Catherine de Médicis*, 2 vol. Paris 1922 (abréviation: ROMIER), t. II, p. 228. — [2] ROMIER, t. II, p. 89-120. — [3] LAVISSE et RAMBAUD, t. IV, p. 482-483, 487, 490-492; Gabriel HANOTAUX, *Histoire de la nation française*, t. VI, p. 337-340. Paris 1922 (abréviation: HANOTAUX). Ce tome VI, consacré à l'histoire religieuse de la France est l'œuvre de G. Goyau. — [4] ROMIER, t. II, p. 128-129, 143-146. — [5] ROMIER, t. II, p. 70-74. — [6] LAVISSE et RAMBAUD, t. IV, p. 494-500.

raient à la ruine et, une fois la paix de Cateau-Cambrésis signée, ils se trouvèrent désœuvrés [1]. Comme on l'avait déjà vu en Allemagne et aux Pays-Bas, les gens aigris soutinrent avec ardeur les idées nouvelles [2]. Pour eux, la Réforme était plus une campagne énergique contre des abus que l'on signalait dans tous les domaines qu'une régénération religieuse. Aujourd'hui encore, foule d'hommes que la crise économique met dans une situation difficile, ne croient-ils pas volontiers aux promesses spécieuses des socialistes et des communistes ?

En même temps, de Genève, se mit à souffler sur ce feu à peine allumé un vent fort et constant. Calvin, doctrinaire enthousiaste, voulait gagner ses compatriotes. En 1536, n'avait-il pas dédié à François Ier son « *Institution chrétienne* » ? Au Collège et à l'Académie de Genève, où venaient étudier de jeunes Français, il excellait à faire passer dans leur âme un peu de son ardeur. Il ne cessait de donner des directives précises à ses adhérents et d'envoyer des livres de propagande. Alphabets, almanachs, pamphlets, livres de piété arrivaient dans le royaume par tonneaux, se vendaient en cachette dans les librairies et pénétraient jusque dans les campagnes, avec la complicité de nombreux colporteurs [3].

Aux masses populaires, les émissaires de Calvin, chaque année plus nombreux, présentaient la nouvelle doctrine sous un aspect fort séduisant. La justification par la foi, assuraient-ils, délivrait l'âme de tout remords et de tout scrupule, libérait les chrétiens des angoisses de la confession, de la crainte de la mort et de la terreur du purgatoire. La lecture de la Bible en langue vulgaire ou l'interprétation de l'Ecriture sainte donnée par le ministre devait mettre les fidèles en contact immédiat avec Dieu et sa parole et, par suite, les dégager des subtilités théologiques. Les pasteurs représentaient la messe comme une abomination ; Jésus-Christ, ayant par sa mort racheté le monde entier, n'avait pas besoin, disaient-ils, de renouveler tous les jours son sacrifice par l'intermédiaire de prêtres indignes. Par suite, la communion ne devait plus qu'assurer une présence spirituelle du Christ dans les âmes chrétiennes. De nombreux fidèles, peu instruits, se laissèrent séduire par cette nouvelle religion [4]. Comme la plupart des pasteurs savaient bien haranguer la foule, les gens accouraient à leurs prêches. Souvent,

[1] ROMIER, t. II, p. 3-14, 60-65. — [2] ROMIER, t. II, p. 180-181, 257-260. — [3] ROMIER, t. II, p. 183-185 ; MARIÉJOL, *Catherine de Médicis*. Paris 1920 (abréviation : MARIÉJOL), p. 62-64 ; A. DURENGUES, *Le protestantisme en Agenais*, dans la Revue des questions historiques du 1er octobre 1929, 57me année, n° 44 (abréviation : DURENGUES), p. 332. — [4] DURENGUES, p. 332 ; Lucien FEBVRE, *Une question mal posée, les origines de la Réforme française et le problème général de causes de la Réforme*, dans la Revue historique de mai-juin 1929, 54me année, p. 52-57.

les femmes, dont le faible comme le fort est de se laisser prendre par le sentiment, adhéraient les premières au protestantisme et se transformaient en de zélées propagandistes [1].

« La Réforme française, comme l'a si bien écrit M. Goyau, fit scintiller un idéal et elle alluma des convoitises. Elle séduisit des mystiques que les abus scandalisaient et qui aimaient se blottir directement aux pieds du Christ, au-delà et au-dessus de toutes les impuretés humaines. Mais elle exposa les biens d'Eglise aux appétits seigneuriaux ou municipaux, aux instincts « partageux » de la foule » [2]. De nombreux nobles ruinés, en effet, caressaient l'espoir de s'approprier les biens des couvents. Un contemporain, le chancelier du royaume, Michel de L'Hospital, magistrat aussi tolérant qu'impartial, disait à ce propos: « Plusieurs se jettent sous le manteau de la religion, combien qu'ils n'aient point de Dieu et sont plus athéistes que religieux: entre eux, il y a des gens perdus qui ont tout mangé et dépensé le leur, ne peuvent vivre que du trouble qui est parmi le royaume et du bien d'autrui. [3] » En 1560, plus de 2000 gentilshommes avaient déjà embrassé le calvinisme.

Ces seigneurs entraînèrent à leur suite des pauvres et des mécontents, mais non l'ensemble du peuple; ils mirent les armes aux mains de leurs partisans, occupèrent militairement certaines villes et poussèrent à la guerre. Dès lors, le mouvement devint politique et militaire; par suite, il échappa à la direction et au contrôle de Genève [4].

Des moines et des curés sans vocation, quelques évêques, un des cardinaux français, Odet de Châtillon, adhérèrent également à la Réforme, se flattant « que le Christ lui-même, retrouvé par Luther, relevait leur chair mortifiée » [5].

En ce siècle renommé pour son intransigeance confessionnelle, la France à peu près seule (la Pologne et la Hongrie adoptaient pourtant la même attitude) tenta de pratiquer la tolérance religieuse. Ce fut encore une chance de succès pour les protestants. Partout ailleurs, on appliquait le principe (d'ailleurs faux, si l'on se place au point de vue dogmatique): « Cujus regio, illius religio », c'est-à-dire on admettait la souveraineté de l'Etat en matière de foi. Si Philippe II, roi d'Espagne, sévissait avec rigueur contre les hérétiques dans ses vastes Etats, notamment aux Pays-Bas, Elisabeth, reine d'Angleterre, les princes luthériens et calvinistes, nos cantons protestants et la petite république de Genève proscrivaient le culte catholique sous les peines les plus sévères. Quand

---

[1] ROMIER, t. II, p. 233-235. — [2] HANOTAUX, t. VI, p. 336. — [3] ROMIER, t. II, p. 260-261. — [4] ROMIER, t. II, p. 257-268. — [5] ROMIER, t. II, p. 251-252; HANOTAUX, t. VI, p. 336.

ils étaient en minorité, les réformés exigeaient une bienveillante tolérance; mais, à peine arrivés au pouvoir, ils enlevaient tout droit et toute liberté à leurs adversaires [1]. En France, Henri II et son fils, François II, avaient essayé, comme François Ier, d'étouffer le nouveau mouvement, et fait même monter quelques calvinistes au bûcher. Mais, dès 1560, Catherine de Médicis exerça la régence, elle inaugura la politique de tolérance [2]. Les réformés s'enhardirent, recrutèrent des adhérents toujours plus nombreux, jusque sur les marches du trône. Un moment, ils espérèrent gagner la famille royale [3], mais lorsqu'ils virent leurs rêves évanouis, ils s'organisèrent en un parti politique et militaire dont la noblesse formait les cadres et dont le but était d'arriver au pouvoir par n'importe quel moyen. C'est à cette époque que l'on surnomma les calvinistes français les huguenots, probablement par analogie avec les « Eidguenots » de Genève [4]. Appuyés par l'Angleterre, l'Electeur du Palatinat et nos cantons protestants, les réformés français formèrent tout de suite un élément quelque peu inquiétant pour la sûreté de l'Etat.

Non seulement ils assistaient au prêche en armes, mais ils maltraitaient le clergé catholique dès qu'il leur opposait quelque résistance, en arrivaient même à massacrer des curés et des moines, ils attaquaient les églises et les couvents, saccageaient des cathédrales et faisaient disparaître d'incomparables trésors d'art religieux [5].

A leur tête, se trouvaient le turbulent prince de Condé, prince du sang, et surtout l'amiral Coligny [6].

Réaction catholique.

En face du parti calviniste se constitua en quelque sorte un parti catholique, embryon de la future Ligue. D'un côté, les succès incontestables des huguenots et leurs fureurs sacrilèges forcèrent les fidèles de l'ancienne religion à se défendre, à recourir

[1] L'exemple des Etats protestants d'Allemagne et de Suisse est tout à fait convaincant à ce sujet. En France, les visées des calvinistes étaient les mêmes, comme le montre l'article de Durengues, p. 333 et ss. — [2] MARIÉJOL, p. 88-123. — [3] ROMIER, t. II, p. 45-46, 254-255. — [4] A ce sujet, on peut consulter l'article *Huguenots*, du *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, ou D.H.B.S., t. IV. Neuchâtel 1928, p. 183, article qui donne encore la bibliographie de la question. — [5] HANOTAUX, t. VI, p. 354-365; GANDY, *La Saint-Barthélemy* (abréviation: GANDY), dans la *Revue des Questions historiques*, t. I, p. 30-34; DURENGUES, p. 333 et ss; L. PASTOR, *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*. Fribourg-en-Brisgau, 1920 (abréviation: PASTOR), t. VIII, p. 360-361. Comme la traduction française de ce volume n'est pas encore faite, il est nécessaire de recourir à l'édition originale. — [6] ROMIER, t. II, p. 241-255.

aux mêmes moyens que leurs adversaires. De l'autre, après que le concile de Trente eut précisé la doctrine et rétabli la discipline ecclésiastique, une véritable restauration religieuse commença. « Prêtres et moines maintenant instruisaient le peuple qui, selon l'expression de Mariéjol, n'avait le plus souvent couru au prêche que par manque de bons prônes ». Les Jésuites, qui avaient enfin obtenu l'autorisation de séjourner dans le royaume, faisaient preuve d'un zèle admirable, fondaient des collèges et s'attachaient à reconquérir les classes dirigeantes.

A la piété traditionnelle s'alliaient dans le peuple de solides convictions. De nombreux catholiques étaient prêts à mourir pour défendre leur foi; les uns parlaient « d'opposer confraternité catholique à confraternité protestante, intelligence à intelligence ». Par exemple, dans la province de Bourgogne, « on se groupait et on pouvait mettre d'un moment à l'autre 6000 hommes sur pied » [1].

Depuis 1561, les passions confessionnelles étaient déchaînées. On vivait dans une atmosphère de lutte.

Les catholiques avaient à leur tête les Guises, branche cadette de la Maison de Lorraine.

A la suite des retentissantes victoires remportées par François de Guise, ils jouissaient d'un prestige plus grand auprès des masses populaires qu'à la cour. Ils avaient, selon le beau mot de Goyau, « une âme de chevaliers féodaux, dévoués à l'Eglise sans condition et au roi sous condition », prêts à défendre le catholicisme « avec le roi s'il le voulait et contre le roi s'il le fallait » [2].

Catherine de Médicis tenta de dominer les partis, d'être l'arbitre de leurs destinées, de faire servir tour à tour leurs forces à ses fins personnelles. Sa politique de bascule échoua; elle se heurta à Coligny et de là sortirent les tragiques événements de la Saint-Barthélemy.

Gaspard de Coligny.

Gaspard de Coligny, le célèbre chef des Huguenots, naquit le 16 février 1516, au château de Châtillon sur Loing dont sa famille portait le nom. Après la mort de son père Gaspard, maréchal de France, survenue le 4 août 1522, sa mère, la sœur du tout-puissant connétable de Montmorency, l'éleva avec la même sollicitude que ses trois autres frères: Pierre, mort en bas âge, Odet, le futur cardinal, et d'Andelot, le cadet [3]. Caractère indépendant

---

[1] LAVISSE et RAMBAUD, t. V. p, 114-118, 124-128; HANOTAUX, t. VI, p. 353; MARIÉJOL, p. 165-167. — [2] HANOTAUX, t. VI, p. 353. — [3] La biographie de l'amiral Coligny est en grande partie empruntée à l'article Coligny, paru dans la *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, t. IV, p. 219-

et orgueilleux, intelligence vive, sentiments ardents, peut-être trop emportés par moment, voilà Coligny [1]. Lancé dans la carrière militaire, il participa tout d'abord aux guerres contre Charles-Quint, entre autres à la bataille de Cérisoles. En 1547, François Ier lui confiait une partie de l'infanterie française et, cinq ans plus tard, l'élevait à la dignité d'amiral. (Son oncle, le connétable de Montmorency, n'était probablement pas étranger à cette nomination). Toutefois, le jeune et bouillant chef ne s'occupa guère de la flotte et n'entreprit aucune guerre navale. A certains moments de loisirs, il est vrai, il ébaucha des projets de colonisation. C'est sur ses conseils que Villegagnon se rendit au Brésil en 1555 et que Jean Robaut, en 1562, Ribaudière, deux ans plus tard, explorèrent la Floride, tentatives que la puissance maritime des Portugais et des Espagnols fit échouer. Si l'amiral navigua, ce fut plutôt dans les eaux troubles et agitées de la politique de son temps que sur l'océan, où il ne commanda jamais d'escadre.

En 1557, il défendit la ville de St-Quentin contre les Espagnols, aussitôt après la célèbre bataille qui eut lieu non loin de cette cité. Une fois la place forte prise d'assaut, il capitula et fut emmené en captivité aux Pays-Bas. C'est à cette même époque qu'il évolua vers le protestantisme. Au mois d'août 1557 déjà, il laissait un prédicateur suspect haranguer les troupes. Du reste, son précepteur, l'humaniste Nicolas Berault, disciple d'Erasme, lui avait donné ainsi qu'à ses frères, cet esprit critique, cher à la Renaissance, qui préparait un terrain favorable aux idées protestantes. Sa femme, Charlotte de Laval (qu'il avait épousée en 1547) manifesta bien avant lui de vives sympathies pour la Réforme, de même son frère, le cardinal de Châtillon ; bien plus, d'Andelot, dès 1553, professa ouvertement la nouvelle religion. Au début de sa captivité, l'amiral, frappé d'une cruelle maladie, faillit mourir ; pendant sa convalescence, il lut une bible protestante et des ouvrages de Calvin qu'Andelot lui avait fait parvenir. En 1558, semble-t-il, il adhéra aux nouvelles idées, non sans quelque hésitation. (Le problème capital de la communion le tourmenta jusqu'en 1560.) A cette occasion, Calvin lui adressa une lettre de félicitations et d'encouragements [2].

L'année suivante, la paix de Cateau-Cambrésis lui rendit la liberté. A son retour à Paris, la situation avait bien changé.

228, 3me édition. Leipzig 1898 ; MARIÉJOL, p. 156 et ss ; SCHRŒDER, *L'amiral Gaspard de Coligny*. Lausanne 1922 ; *D.H.B.S.*, t. II, p. 542. Neuchâtel 1924 ; J. GUIRAUD, *Histoire partiale, Histoire vraie*, t. II. Paris 1912, p. 408-432.

[1] Ces traits de caractère sont ceux que l'on peut donner à l'amiral Coligny, après avoir étudié toute sa carrière. — [2] ROMIER, t. II, p. 246 ; *Realencyclopädie*, t. IV, p. 221.

François II venait de monter sur le trône, François de Guise, le vainqueur des Espagnols, l'oncle de la jeune reine, jouissait de la faveur de la cour. Coligny faisait figure de vaincu, de prisonnier et plus encore d'hérétique. Le roi le tint un peu à distance et ne lui laissa que le poste plutôt honorifique d'amiral.

Dès ce moment la question confessionnelle opposa les Guises aux Châtillons. L'amiral devint bientôt la vivante personnification du calvinisme français. Aux yeux du nonce, il était le seul des seigneurs huguenots qui professât sa religion sans y mêler des intentions politiques et encore le délégué du Saint-Siège se trompait-il, car Coligny sut faire une audacieuse politique protestante.

Au début, la plupart de ses coreligionnaires le jugèrent trop prudent, trop timide. Longtemps, il professa le plus pur loyalisme à l'égard du roi et hésita à faire prendre les armes aux huguenots s'apercevant peut-être de la diversité des éléments et de leur faiblesse numérique, voyant la nécessité d'appeler au secours de son parti les Anglais et les réformés allemands, reculant devant les responsabilités de la guerre. D'autre part, un certain zèle le poussait à revendiquer pour les calvinistes le libre exercice du culte et à l'obtenir coûte que coûte. Son rêve était de gagner la cour à ses vues par un moyen ou par un autre et de faire ainsi triompher la Réforme en France [1].

Dès le début des guerres de religion (1562), il fut l'homme le plus redoutable du royaume, le chef de parti qui déchaîne la lutte d'un moment à l'autre, le traître qui livre ports et places fortes à ses alliés étrangers. Genève et Rome suivaient de près sa politique; Elisabeth d'Angleterre et Philippe II d'Espagne avaient à son sujet des opinions bien différentes; la cour de France voyait tour à tour en lui un adversaire à abattre ou un diplomate à ménager. Diplomate, il l'était assez. Par ses interventions personnelles auprès de Catherine de Médicis, il obtenait sans cesse des adoucissements à la condition juridique des protestants et, durant plusieurs années, la reine-mère le crut « du tout vuide d'ambition politique ». En politique extérieure, il était fort habile. Ainsi, en 1563, il s'efforça de faire comprendre Genève dans l'alliance entre la France et la Confédération ; quatre ans plus tard, il tenta d'englober, dans une vaste coalition protestante, Genève, Berne, et l'Electeur du Palatinat, coalition qui serait venue au secours des huguenots. Son crédit auprès de nos cantons réformés était tel qu'en 1571 la cour de France le chargea de négocier auprès d'eux des emprunts fort importants et qu'il obtint de Berne un prêt

[1] ROMIER, t. II, p. 246; MARIÉJOL, p. 110.

de 50 000 couronnes. En 1572, il faillit entraîner Charles IX dans une guerre contre l'Espagne [1].

Catherine de Médicis.

Mais en face de Coligny se trouvait la reine-mère, Catherine de Médicis, descendante de ces illustres banquiers qui, à la fin du moyen âge parvinrent à dominer la République de Florence et, au XVI^me^ siècle eurent l'honneur de donner à l'Eglise Léon X et Clément VII. De bonne heure, elle avait perdu son père, Laurent de Médicis, et sa mère, une Française, Madeleine de la Tour d'Auvergne, comtesse de Boulogne, elle avait passé ses premières années à Florence et à Rome, dans la brillante atmosphère de la Renaissance. A l'âge de 14 ans, elle épousait le fils de François I^er^, roi de France, le futur Henri II. Combinaison politique et non mariage d'amour ! Toutefois, elle aima son mari de tout son cœur et lui conserva sa fidélité jusque dans la mort [2].

En 1547, elle était reine de France; mais, douze ans plus tard, dans un splendide tournoi, la lance de Montgomery blessait grièvement son mari. Elle assista pleurant et priant aux derniers moments du roi et prit alors pour armes parlantes une lance brisée, avec cette devise: « Hinc dolor, hinc lacrymae ». Son fils aîné, déjà majeur, François II, prit le pouvoir; il ne régna guère plus d'un an. Une santé des plus précaires l'empêcha de s'intéresser activement à l'administration du royaume; les ducs de Guise, parents de la jeune reine Marie Stuart, exercèrent une influence prépondérante.

En 1560, le second de ses fils montait sur le trône, Charles IX, âgé de dix ans. Elle devint la régente du royaume, et quelques années après, lorsque le roi fut majeur, ce fut encore elle qui gouverna la France [3].

Femme cultivée, Catherine de Médicis connaissait le latin et le grec, collectionnait manuscrits, imprimés et cartes géographiques; elle goûtait la compagnie des humanistes et des littérateurs qu'à l'exemple de son arrière grand-père, elle patronnait ou pensionnait. Vive et enjouée, avec un don de repartie prompte et fine, elle affichait un esprit très critique et même ce scepticisme cher aux hommes de la Renaissance.

---

[1] ROMIER, t. II, p. 248-250; *Realencyclopädie*, t. IV, p. 219-228; *D.H.B.S.*, t. II, p. 542; A. GOBAT, *La République de Berne et la France pendant les guerres de religion* (abréviation: GOBAT), Berne 1891, p. 61-62. — [2] MARIÉJOL, *Catherine de Médicis*, chapitres I, II, III. C'est la meilleure et la plus récente biographie que l'on ait de Catherine de Médicis; tout en restant très objectif, l'auteur laisse deviner ses sympathies à l'égard de la célèbre reine. — [3] MARIÉJOL, p. 88-124.

Comme ses ancêtres, elle aimait les beaux-arts. Les superbes châteaux de Montceaux et de Chenonceaux, le Louvre qu'elle fit agrandir et les Tuileries dont elle ordonna l'érection, évoquent encore son goût et son faste. Elle vivait dans le luxe et les fêtes, elle imprégnait la cour de France de l'esprit mondain de Florence; dames et demoiselles d'honneur devaient être parées comme des déesses. Elle-même jusqu'à la mort d'Henri II étala les plus somptueuses toilettes pour faire ressortir sa grâce et sa beauté. Les réjouissances se multipliaient. Des ballets de la cour allait sortir sous son règne l'opéra, que l'Italie connaissait déjà, et des drames à caractère médiéval, les premières tragi-comédies, prélude du théâtre classique [1].

Politique de Catherine de Médicis.

Toutefois, au milieu des distractions, Catherine de Médicis ne négligeait pas le gouvernement de l'Etat. Elle était pénétrée, peut-être inconsciemment, de l'esprit machiavélique, qui corrompait alors l'Europe. Machiavel, l'illustre secrétaire de la République de Florence, qui avait jadis mis tout son génie au service des Médicis, leur avait donné comme principe: « La fin justifie les moyens, le succès est la norme de la politique; s'il le faut, il n'y a pas à reculer devant un assassinat ». La reine-mère, dès 1560, voulut régner, mener et instruire ses ministres au lieu de les suivre, et ne toléra d'autre influence que la sienne. Elle s'efforça d'allier à la grandeur nationale ses ambitions familiales, de sauver l'héritage de ses nombreux enfants et de leur assurer à tous un brillant avenir. La situation était difficile, sinon critique. Catherine de Médicis tenta de dominer les partis confessionnels, de leur tenir tête ou de les opposer l'un à l'autre pour les affaiblir [2].

Religion de Catherine de Médicis.

En effet, elle jonglait avec les importantes questions religieuses qui alors divisaient la France. La foi n'avait pas assez pénétré son intelligence et son cœur. Elle cédait à des influences toutes sentimentales et parfois contradictoires. Bien plus, elle ne saisissait pas les divergences doctrinales qui mettaient aux prises catholiques et calvinistes. N'écrivait-elle pas, en 1563, à l'évêque de Rennes: « Les François ne doivent pas s'estimer comme Turcs les uns les autres, car puisque chacun confesse qu'il adore un mesme Dieu, advoue pour sauveur un mesme Jesus-Christ et

[1] MARIÉJOL, p. 205-245; ROMIER, t. I, p. 5-8. — [2] MARIÉJOL, p. 417-419; ROMIER, t. I, p. 20, 32-33.

que les Escritures et fondements sont semblables, il doit y avoir charité entre eux »[1]. Déjà du vivant d'Henri II, elle inclinait vers une certaine tolérance, au point que les protestants, Calvin même, comptèrent sur sa conversion[2].

Par tradition et par sentiment, elle était attachée à l'Eglise romaine, elle en admirait les majestueuses cérémonies; mais elle s'était fait une conception païenne de la vie, de la religion et de l'efficacité de la prière. En morale, elle n'invoquait que des raisons de sagesse humaine; en politique, elle recherchait coûte que coûte le succès. Du reste, elle n'a pas été toujours la même au cours des trente ans de son règne, elle a varié comme un homme, plus qu'un homme[3].

Premières guerres de religion.

Tous les efforts qu'elle déploya en faveur de la pacification confessionnelle furent vains. Le colloque de Poissy échoua. Loin de calmer les esprits, le premier édit de tolérance, du 19 avril 1561, les excita encore davantage, les réformés y voyant un premier succès, les catholiques une lâcheté. Les guerres de religion commencèrent, l'année suivante, avec le massacre de Vassy. François de Guise, à la tête des troupes royales, battit les protestants à Dreux, mais, peu après, fut assassiné par Poltrot de Méré[4]. Coligny, accusé d'être l'instigateur du crime, ne put qu'avec peine se laver de ce soupçon[5]. Malgré leur défaite, les huguenots obtinrent, par la paix d'Amboise, le libre exercice du culte dans tout le royaume, excepté à Paris; sans la bienveillance de Catherine de Médicis et l'influence de Coligny, ils n'auraient pas eu de pareils avantages.

Aux yeux des fanatiques, ce n'était pas assez. En 1567, Coligny et Condé tentèrent de s'emparer de la personne du roi. Charles IX se trouvait avec sa mère au château de Montceaux, près de Meaux. Un bruit courut que les réformés voulaient faire « quelques remuements », Catherine de Médicis n'y croyait pas. Cependant, lorsque les quelques milliers de gentilshommes et soldats que les chefs du parti calviniste avaient rassemblés non loin, à Valery, marchèrent sur le château, la cour n'eut que le temps de se réfugier à Meaux et d'appeler à son secours les 6000 Suisses cantonnés à Château-Thierry. Louis Pfyffer, de Lucerne, commandant de cette petite armée, accourut à marches forcées, disposa ses troupes en un carré, au milieu duquel il plaça le roi, la reine-

[1] ROMIER, t. I, p. 47. — [2] MARIÉJOL, p. 65-67. — [3] MARIÉJOL, p. 100-124. — [4] MARIÉJOL, p. 100-122. — [5] GUIRAUD, *Histoire partiale, Histoire vraie*, t. II, p. 416-421; GANDY, p. 35.

mère et la cour. Tout en s'avançant sur Paris, il repoussa, 36 heures durant, les furieux assauts des huguenots (26-28 septembre 1567). Avec cette fameuse retraite de Meaux, les hostilités recommencèrent. Après avoir été vaincus à Saint-Denis, les calvinistes implorèrent la paix. Dans un large esprit de tolérance, Catherine de Médicis leur renouvela les concessions qu'avait accordées le traité d'Amboise et même supprima la clause restrictive concernant Paris [1]. Des échos de cette paix de Longjumeau retentirent jusqu'à Fribourg, où le chancelier d'Etat consigna dans le Manual du Conseil d'intéressantes réflexions et vit déjà que la paix était boiteuse [2].

En effet, les réformés se refusèrent à désarmer et à livrer leurs places fortes comme l'exigeait le traité. Quelques mois après, voyant sa politique de conciliation échouer, la reine-mère se tourna du côté catholique, disgracia le chancelier Michel de l'Hospital, l'homme qui incarnait la tolérance religieuse, laissa passer des troupes espagnoles envoyées par Philippe II contre les calvinistes des Pays-Bas, fit enfin révoquer par Charles IX les édits de tolérance. Exaspérés, les huguenots reprirent les armes. C'est alors que Pie V et plusieurs Etats italiens envoyèrent au roi des renforts sous le commandement du comte de Santa-Fiore [3]. Coligny et ses partisans subirent de nouvelles défaites à Jarnac et à Moncontour, qu'ils parvinrent à compenser par un léger avantage à Arnay-le-Duc. Catherine de Médicis changea encore une fois de tactique. A la paix de Saint-Germain, elle accorda aux protestants le libre exercice du culte dans toute la France, l'admission aux fonctions publiques et, privilège bien dangereux, quatre places de sûreté [4].

Appel de Coligny à la cour.

Par ce dernier traité, Catherine de Médicis croyait avoir assuré la tranquilité du royaume et maintenu l'équilibre des partis. (En effet, il offre assez d'analogies avec l'Edit de Nantes qui, 28 ans plus tard, obtint ces heureux effets.)

---

[1] LAVISSE et RAMBAUD, t. V, p. 134-136; MARIÉJOL, p. 161-164; SEGESSER, *Ludwig Pfyffer und seine Zeit.* Berne 1880, t. I, p. 41ŧ-373; *D.H.B.S.*, t. V, p. 279-280 (art. Pfyffer) qui donne la bibliographie concernant Pfyffer. — [2] Archives d'Etat de Fribourg: Manual du Conseil n° 98, au 21 avril 1568. — [3] GANDY, p. 366; PASTOR, t. VIII, p. 370-371; Le pape Pie V, comme l'exposent fort bien Pastor (dans sa *Geschichte der Päpste...*, t.VIII) et Vacandard (dans son étude sur *Les papes et la Saint-Barthélemy*), cherchait à étouffer la Réforme aux Pays-Bas et surtout en France, mais par des moyens légaux et justes. C'est à cet effet qu'il réorganisait l'Inquisition, conseillait à la cour de France de réprimer énergiquement les soulèvements des huguenots et qu'il envoyait ainsi, en 1569, des renforts à Charles IX. — [4] LAVISSE et RAMBAUD, t. V, p. 136-140; MARIÉJOL, p. 165-180.

Afin d'achever la réalisation de diverses combinaisons matrimoniales, elle crut habile d'amadouer Coligny, et de l'appeler à la cour. Soucieuse de l'avenir de ses enfants, elle rêvait d'unir un de ses derniers fils, le duc d'Alençon, à la reine d'Angleterre, Elisabeth, la farouche protestante qui portait allègrement ses 37 printemps et se faisait un malin plaisir d'éconduire tous les prétendants; en même temps, elle négociait le mariage de sa fille, la belle Marguerite de Valois, avec le jeune Henri de Bourbon, roi de Navarre, l'un des chefs des huguenots. Aussi était-il nécessaire de se concilier la faveur des calvinistes français, surtout de l'amiral qui s'opposait de toutes ses forces à ce projet.

Pour pouvoir exercer une influence en Europe, le gouvernement estimait nécessaire de faire l'« union sacrée ». La réconciliation avec Coligny en serait le prélude. Téligny, beau-fils de celui-ci, prépara ce rapprochement [1].

Rassuré sur les intentions de la reine-mère, l'amiral accepta l'invitation de se rendre à la cour. Le 12 septembre 1571, il arriva au château de Blois, suivi par 50 gentilshommes, notamment Téligny, Cavaignes, La Noue et Briquemaut. Après quelques entretiens qui permirent de rompre la glace, Catherine de Médicis s'engagea à oublier le passé et lui promit toutes sortes de faveurs s'il se montrait bon sujet et fidèle serviteur du roi. Bientôt, elle le fit entrer dans le Conseil de la Couronne, dans le ministère, comme on dirait aujourd'hui; elle lui donna 150 000 livres, somme qui n'était pas à dédaigner, lui abandonna, pour un an, le revenu de tous les bénéfices du feu cardinal de Châtillon, son frère, et bien qu'il fût calviniste, lui attribua une pension de 20 000 livres sur les revenus d'une riche abbaye. En retour, elle exigeait la restitution des quatre places de sûreté que la paix de Saint-Germain avait cédées aux huguenots [2].

Influence prépondérante de Coligny.

L'amiral entoura d'une affection particulière Charles IX, jeune homme de 21 à 22 ans, sensible, nerveux et surtout faible de caractère; il ne tarda pas à le dominer par son prestige, son énergie et ses habiles insinuations. Depuis son mariage avec Elisabeth d'Autriche, fille cadette de l'empereur Maximilien II, le roi aspirait à suivre une politique toute personnelle et la tutelle

---

[1] MARIÉJOL, p. 183-184; Hector de la FERRIÈRE, *La Saint-Barthélemy* (abréviation: H. de la FERRIÈRE). Paris 1892, p. 21-26. — [2] MARIÉJOL, p. 184-185; H. de la FERRIÈRE, p. 25-26, 33-35.

autoritaire de sa mère commençait à lui peser [1]. Coligny flatta et excita l'amour-propre du souverain, exerça ainsi une influence toujours plus forte. Jouant au premier ministre, il allia ses idées religieuses et politiques aux visées encore vagues du gouvernement, proposa notamment de voler au secours des calvinistes de Hollande insurgés contre l'Espagne, de conclure une alliance formelle avec Guillaume d'Orange, leur chef, de faire enfin la conquête des Pays-Bas [2]. C'était en somme poursuivre une politique protestante sous les apparences séduisantes d'une expansion nationale.

Au bout de quelques mois, il gagna le roi à ses vues. Le 11 avril, le Vendredi-Saint, en la solennité la plus grande de l'année pour les réformés, se signait le contrat de mariage entre Henri de Navarre et Marguerite de Valois. Huit jours plus tard, Charles IX s'alliait avec Elisabeth d'Angleterre contre l'Espagne. On parlait même d'une entente avec les Turcs, dirigée, cela va sans dire, contre les Habsbourg [3]. Quelque temps après, le roi envoyait des huguenots sous le commandement de Ludovic de Nassau au secours des insurgés hollandais; ces renforts arrivaient à Mons et à Valenciennes où les Espagnols allaient bientôt leur faire subir de graves échecs.

Mais, sans cesse, Coligny remontait le moral du roi et, d'accord avec lui, expédiait à Mons un corps de 4000 hommes; à leur tour, ces troupes étaient surprises et mises en complète déroute [4].

Les Guises, chefs du parti catholique, tombés en disgrâce, voyaient l'amiral dominer de plus en plus le jeune souverain et poursuivre une politique nettement protestante. Ils s'étaient retirés de la cour, mécontents et surtout très inquiets, ils vivaient maintenant sur leurs terres. Au mois d'octobre, ils tinrent à Joinville, un conseil de famille pour adopter la nouvelle ligne de conduite qu'exigeaient les événements. Le 23 mai 1572, le plus influent d'entre eux, le cardinal de Lorraine, partit pour Rome avec le cardinal de Pellevé, six docteurs de Sorbonne, ses trois jeunes neveux et plusieurs gentilshommes. Le nouveau pape, Grégoire XIII qui venait d'être élu, était l'un de ses amis. Il voulut sans doute le mettre au courant de cette situation fort critique et le mettre en garde. En outre, auprès de la Curie romaine, il s'opposa de toutes

[1] J.-A. de THOU, *Abrégé de l'histoire universelle.* La Haye 1759, t. IV (abréviation de THOU), p. 595-597. De Thou y fait un portrait physique et moral de Charles IX, portrait un peu poussé au noir. — [2] MARIÉJOL, p. 185; *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 542-543. Ces détails sont tirés de l'article de M. LUCIEN ROMIER, *La Saint-Barthélemy, Les événements de Rome et la préméditation du massacre*; H. de la FERRIÈRE, p. 22-23, 41. — [3] MARIÉJOL, p. 186; *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 543-544. — [4] MARIÉJOL, p. 187-188; H. de la Ferrière, p. 63-69.

ses forces au mariage de Marguerite de Valois avec Henri de Navarre, dénonça l'astucieuse politique de Catherine de Médicis et contrecarra l'action du baron de Ferrals, ambassadeur de France ; il entretint même le Souverain Pontife d'un projet de mariage entre le duc d'Anjou, frère de Charles IX, et l'une des filles de Philippe II.

Les préoccupations du cardinal de Lorraine étaient si graves qu'à la fin de juin il invita toutes les communautés de l'ordre des Jésuites, dont il était le protecteur, à prier pendant un mois à ses intentions.

De leur côté, le duc d'Aumale et Henri de Guise se refusaient à servir le roi contre l'Espagne [1].

Songeaient-ils, comme ils s'y résolurent quelques années plus tard, à créer la Ligue, à sauver le catholicisme avec le concours du peuple, malgré la défection du gouvernement ? On l'ignore, mais c'est fort possible.

II. LA SAINT-BARTHÉLEMY

Opposition entre Catherine de Médicis et Coligny.

C'est à ce moment que Gaspard de Coligny et Catherine de Médicis s'affrontèrent et se mesurèrent. Depuis quelques mois, l'un et l'autre se disputaient la volonté faible et changeante de Charles IX, voulaient disposer de sa puissance absolue. Jusqu'alors, la reine-mère avait dominé son fils et, même depuis sa majorité, avait régné sous son nom. Maintenant, l'amiral l'emportait et faisait à la cour figure de maître [2].

A la fin du mois de juillet, Catherine se rendit auprès d'une de ses filles, la duchesse de Lorraine, tombée malade. C'est durant cette courte absence, que Coligny avait déterminé le roi à envahir les Pays-Bas et ainsi à entrer en guerre avec l'Espagne. A cette nouvelle, la reine-mère rentra en toute hâte à Paris. Le 4 août, elle aborda le roi avec une vivacité et une indignation bien propres à une femme en colère: « Je n'eusse pensé, lui dit-elle, que pour avoir pris tant de peine à vous élever, vous avoir conservé la couronne que les huguenots et les catholiques vous voulaient ôter, après m'être sacrifiée pour vous et encouru tant de hasards, que vous m'eussiez voulu donner une récompense si misérable. Vous

[1] *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 539-550 ; A. THEINER, *Annales ecclesiastici ab anno 1572 ad 1585* (abréviation: THEINER). Romae 1856, t. I, p. 320-328. On peut suivre un peu le cours des négociations concernant le mariage de la princesse. — [2] MARIÉJOL, p. 188; H. de la FERRIÈRE, p. 63-64, 74-77.

vous cachez de moi qui suis votre mère pour prendre conseil de vos ennemis, vous vous ôtez de mes bras qui vous ont conservé pour vous appuyer des leurs qui vous ont voulu assassiner. Je sais que vous tenez des conseils secrets avec l'amiral, vous désirez vous jeter inconsidérément dans la guerre avec l'Espagne, pour faire votre royaume et nous en proie à ceux de la religion. Avant de voir cela, donnez-moi congé de me retirer au lieu de ma naissance. Ils ne veulent pas de guerre d'Espagne, mais celle de France et la subversion de tous estats pour s'établir. » Après cette scène Charles IX, effrayé, confia à Coligny qu'il voulait s'en rapporter à la décision du Conseil de la Couronne [1]. L'un des premiers jours du mois d'août, la séance du dit Conseil fut fort mouvementée. Depuis le succès que le duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas espagnols, venait de remporter, le 11 juillet, à Mons, sur les renforts français, le parti catholique et hispanophile de la cour relevait la tête. Morvilliers combattit les propositions de l'amiral et eut le dessus. Furieux de son échec, Coligny s'écria: « Puisque l'avis contraire au mien l'a emporté, je n'ai plus rien à dire, mais par avance je suis certain que vous vous en repentirez. Toutefois Votre Majesté ne trouvera pas mauvais qu'ayant promis mon appui au prince d'Orange, je ne manque pas à ma parole à l'aide de mes amis et même de ma propre personne. Le Roi, Madame, ajouta-t-il en se tournant vers Catherine de Médicis, se refuse à entrer en guerre, Dieu veuille qu'il ne lui en survienne pas une autre dont il ne sera pas en son pouvoir de se retirer ». Dans cet accès de colère, il menaçait, semble-t-il, le royaume d'une reprise des guerres de religion [2].

Là-dessus, la reine-mère rejoignit la duchesse de Lorraine à Monceaux. Coligny profita de lever des troupes presque ouvertement et de les envoyer aux Pays-Bas. Trois mille huguenots étaient rassemblés à la frontière pour tenter d'aller secourir Mons (13 août). Exaspérée, l'astucieuse Florentine décida de se défaire de son dangereux rival par un assassinat [3].

Attentat contre Coligny.

Ce cynique projet, elle l'avait perfidement conçu quelques années auparavant, et, tour à tour, repris et abandonné. En 1562, elle voulait se défaire de Coligny, de d'Andelot et de La Rochefoucauld. Quelques mois plus tard, après la paix d'Amboise, les

---

[1] H. de la FERRIÈRE, p. 73-76. — [2] MARIÉJOL, p. 188-189; H. de la FERRIÈRE, p. 77-78; De Thou (édition de La Haye, 1759) t. IV, p. 355-372, donne le discours de Morviliers, mais non les propos de Coligny. — [3] MARIÉJOL, p. 188; H. de la FERRIÈRE, p. 86-89.

principaux chefs calvinistes en reçurent dans le plus grand secret la nouvelle: « Ceux de C. (Catherine de Médicis) ont tenu conseil pour, après que les reîtres seront partis, donner en un même jour les Vêpres siciliennes à ceux de la religion. Advertir M. le prince, M. l'amiral et M. d'Andelot qu'ils se tiennent sur leurs gardes, car ils ont délibéré de leur jouer un mauvais tour et les faire mourir tous les trois en un seul jour ». Pendant que Coligny séjournait à Moulins, un attentat se prépara, mais l'exécution en paraissant trop difficile, fut ajournée [1].

L'année suivante, la reine-mère confia au duc de Ferrare, venu en visite, son projet de faire assassiner, un jour, le comte de Coligny [2].

En 1565, dans la fameuse entrevue de Bayonne, le sanguinaire duc d'Albe, le grand pourfendeur des hérétiques des Pays-Bas, insinua à Catherine que le moyen le plus sûr et le plus expéditif était d'abattre les fortes têtes du parti protestant. « Pêcher les grenouilles, lui dit-il, cela n'en vaut guère la peine, appliquez-vous à prendre les saumons et les gros poissons [3]. »

En 1567, don Juan de Çuniga, représentant de l'Espagne auprès du Saint-Siège, recevait de Pie V une confidence fort importante: « *Les maîtres de la France méditent une chose que je ne puis ni conseiller, ni approuver et que la conscience réprouve, ils veulent fair périr par pratiques* (c'est-à-dire par attentat) *le prince de Condé et l'Amiral* ». Le diplomate espagnol s'empressa de communiquer ce secret à son gouvernement [4].

A cette même époque, loin de montrer une âme pure et droite comme celle du saint pape, l'ambassadeur de Philippe II auprès de la cour de France, don Francis de Alava conseillait à la reine mère de recourir à la « sonaria », soit de faire sonner le glas de l'amiral, de La Rochefoucault et de Grammont. Et Catherine de Médicis de répondre: « Il y a trois jours j'ai offert 50 000 écus à celui qui tuerait l'amiral, 20 ou 30 000 écus à ceux qui tueraient d'Andelot et La Rochefoucault ». Pendant la troisième guerre de religion, d'accord avec le Parlement de Paris, le roi promit une récompense de 50 000 écus d'or à celui qui livrerait l'amiral mort ou vif [5]. C'est alors que se présenta Maurevert ou Maurevel, triste

---

[1] VACANDARD, *Etudes de critique et d'histoire religieuse*, t. I. Paris, 1905 (abréviation: VACANDARD), p. 240-241; H. de la FERRIÈRE, p. 27-29. — [2] VACANDARD, t. I, p. 241; H. de la FERRIÈRE, p. 29. — [3] VACANDARD, t. I, p. 241-242; H. de la FERRIÈRE, p. 29. — [4] VACANDARD, t. I, p. 242-243; H. de la FERRIÈRE, p. 30. — [5] MARIÉJOL, p. 173-174; H. de la FERRIÈRE, p. 31-32; VACANDARD, t. I, p. 243-244.

personnage, que les ducs de Guise avaient jadis congédié. Il ne put atteindre Coligny, mais assassina de Mouy, l'un de ses lieutenants [1].

Lorsque l'amiral se rendit à la cour, au château de Blois, certains souverains et diplomates entrevirent un cynique guet-apens. Philippe II osa écrire: « Ce ne peut être qu'avec l'intention d'en finir avec cet homme abominable, ce qui serait un acte de mérite et de grand honneur ». Le pape Pie V, aux dires d'un diplomate florentin, croyait d'abord que la paix de Saint-Germain et l'appel de Coligny à la cour marquaient le dessein de le tuer; en effet il avait présent à l'esprit ce fameux dessein qui le faisait frémir d'horreur; mais bientôt, de l'avis du même diplomate, il ne crut plus que le roi eût pris une résolution aussi hardie, vu la façon adroite dont les événements s'étaient passés [2].

Au mois d'août 1572, Catherine de Médicis reprend donc son projet de faire assassiner Coligny. Comment peut-elle au dernier moment y donner son entière adhésion ?

Les attentats ne sont-ils pas dans les mœurs de l'époque, hélas ! Ainsi, en 1569, un soir, à la faveur des ténèbres, le prévôt des Humiliés de Milan, Farina, fort mécontent des réformes que l'archevêque, saint Charles Borromée, a apportées à son couvent, tire à bout portant sur le célèbre cardinal, lorsqu'il arrive dans la chapelle épiscopale [3]. Coligny lui-même, l'austère calviniste n'a-t-il pas approuvé l'assassinat du duc François de Guise par Poltrot de Méré; n'a-t-il pas écrit, le 22 mars 1563, à la reine-mère qu'il considérait la mort de ce personnage comme le plus grand bonheur pour la France, l'Eglise de Dieu et pour sa famille [4] ? Le ministre Surreau, ne déclare-t-il pas, en 1567, qu'il est licite de tuer le magistrat ou le prince persécuteur de l'Evangile [5] ?

Est-ce que, par raison d'Etat, Elisabeth d'Angleterre ne condamne pas à mort des milliers de catholiques, est-ce que le roi et l'ambassadeur d'Espagne n'ont pas maintes fois conseillé de faire disparaître l'amiral ?

« Il régnait, à cette époque, dans presque toutes les cours d'Europe une doctrine de l'assassinat qui fait frémir et qui était,

---

[1] VACANDARD, t. I, p. 244, 262; MARIÉJOL, p. 176. — [2] H. de la FERRIÈRE, p. 33; VACANDARD, t. I, p. 245-246. — [3] Léonce CELIER, *Saint Charles Boromée*. Paris 1912, p. 123-124. — [4] *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, t. IV, p. 223 (art. Coligny); GUIRAUD, *Histoire partiale, Histoire vraie*, t. II, p. 416-421. — [5] GANDY, p. 24 (qui donne encore ses références). Au sujet des déclarations de Sureau, on peut encore consulter l'histoire de la Popelinière, t. I, p. 383.

pour ainsi dire, passée dans le droit des gens. On se débarrassait par le fer ou par le poison de ses rivaux en politique comme en amour [1]. »

La reine-mère est dans une impasse. Coligny, qu'elle a espéré amadouer, gagner à sa cause par l'argent et les honneurs, lui échappe; bien plus, il exerce un tel ascendant sur Charles IX qu'elle craint de voir la puissance politique lui échapper complètement. « Elle trouve partout cet homme sur sa route, comme l'écrit si bien Mariéjol, chef de parti, il a tenu en échec toutes les forces du roi; conseiller de la Couronne, il lance son fils dans une aventure; enfin, il menace le royaume d'une nouvelle guerre de religion. Ami, ennemi, il est également à craindre » [2]. A ses yeux, il est nécessaire de le faire disparaître pour se sauver elle-même.

Par raison d'Etat, Catherine de Médicis se résout donc à faire assassiner l'amiral [3]. Mais, au préalable, elle veut marier sa fille Marguerite au jeune Henri de Bourbon, roi de Navarre. Le 18 août, toute la cour est en fête. Catholiques et huguenots paraissent s'être réconciliés. Le royaume va connaître une ère de paix, le gouvernement du moins l'assure à Rome lorsqu'il insiste pour obtenir les dispenses nécessaires pour la célébration de ce mariage [4].

Ces bruyantes festivités ne trompent cependant ni les diplomates, ni les chefs de partis. Le nonce Salviati, homme très pondéré que Grégoire XIII a envoyé spécialement pour apaiser le conflit franco-espagnol, suit de près la lutte sournoise entre Catherine de Médicis et Gaspard de Coligny [5]. Le 5 août, dans une dépêche chiffrée, il fait cette communication au cardinal de Côme, secrétaire d'Etat: « La reine a toujours les yeux sur les mains de l'amiral qui, confiant dans la réputation qu'il s'est acquise par ses succès, en veut trop, et elle lui donnera sur les ongles s'il va trop loin. Il est étonnant de voir que ces gens-là n'ont d'autre souci que leur intérêt propre. » Dans la même dépêche, il assure que Catherine est venue à bout d'empêcher la guerre avec l'Espagne [6]. Six jours plus tard, il écrit au même cardinal en termes vagues: « J'espère enfin que Dieu m'accordera la grâce de vous annoncer bientôt quelque chose qui remplira Sa Sainteté d'allégresse et

---

[1] BOUTARIC, *La Saint-Barthélemy d'après les archives du Vatican*, Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, t. III (1862), p. 26. — [2] MARIÉJOL, p. 188. — [3] MARIÉJOL, p. 175. Cet auteur fait d'intéressantes réflexions sur l'esprit machiavélique de Catherine de Médicis. — [4] H. de la FERRIÈRE, p. 59-60, 81-82; VACANDARD, t. I, p. 246-250. — [5] PASTOR, t. IX, p. 360-361. — [6] VACANDARD, t. I, p. 256.

de contentement. » En effet, la reine-mère vient de lui confier son projet dans le plus grand secret, lui-même se garde bien de conseiller ou d'encourager; il se rend bien compte que les motifs de Catherine de Médicis sont purement politiques [1]. Le 25 août, Grégoire XIII, encore dans l'ignorance des terribles événements survenus la veille, par l'intermédiaire du cardinal-secrétaire d'Etat et du nonce, remercie vivement la reine-mère, l'encourage à veiller sur Charles IX qui, à cause de sa jeunesse et de son inexpérience des choses de ce monde pourrait se laisser séduire et être entraîné à sa perte par la malice des méchants (allusion à l'influence de Coligny) [2].

A Paris, les ambassadeurs étrangers commencent à craindre des troubles [3].

Coligny, lui-même, reçoit des avis de divers côtés. « Souvenez-vous, dit un billet anonyme, que c'est une maxime reçue par les papistes comme un point de religion et confirmée par l'autorité des Conciles, que l'on ne doit pas garder la foi aux hérétiques... etc. » [4].

Cependant, les huguenots s'estiment encore assez forts. Plus de 4000 gentilshommes sont venus à Paris pour assister au mariage d'Henri de Navarre. Ils exigent le changement du Conseil de la Couronne, comme qui dirait aujourd'hui un remaniement du ministère [5].

Aussitôt après les noces de sa fille, Catherine de Médicis s'abouche avec la duchesse de Nemours, mère des ducs de Guise. Cette princesse, persuadée (il est vrai, à tort) que Coligny a armé le bras de Poltrot de Méré, l'assassin de son mari, entre dans les vues de la reine-mère et n'envisage que la punition de l'amiral. Le duc d'Anjou, frère du roi, ami des ducs de Lorraine, encourage également sa mère qui l'a mis dans le secret [6].

Pour exécuter le complot, il n'y a qu'à soudoyer Maurevert.

---

[1] VACANDARD, t. I, p. 254-256; PASTOR, t. IX, p. 364; Archives du Vatican: Nunziatura Francia, 5; Dans sa dépêche du début du mois d'août, le nonce Salviati veut réserver la surprise d'une nouvelle sensationnelle, selon toute vraisemblance, celle de la mort de Coligny. — [2] VACANDARD, t. I, p. 258; PASTOR, t. IX, p. 363. — [3] E. LAVISSE, *Histoire de France*, t. VI, 1er volume, Paris 1904, p. 125. Cet exposé est de Mariéjol, l'auteur de la biographie de Catherine de Médicis. — [4] VACANDARD, t. I, p. 262; Inutile de dire que la dite assertion, ainsi formulée, loin d'être confirmée par les conciles, est inacceptable; De THOU (édition de La Haye, 1759), t. IV, p. 374 et ss. — [5] MARIÉJOL, p. 189; PASTOR (t. IX, p. 354) dit que 4000 gentilshommes sont venus à Paris pour les noces du roi de Navarre. — [6] H. de la FERRIÈRE, p. 89. Cet auteur s'est basé sur le Discours du roi Henri III, publié dans *Mesmoires d'estat recueillis de divers manuscrits, ensuite de M. de Villeroy*. Paris 1623, p. 68-69; VACANDARD, t. I, p. 262-263.

Le jeudi, 21 août 1572, ce vil personnage s'installe dans la demeure du chanoine Villemur, ancien précepteur des ducs de Guise, y passe la nuit, l'œil aux aguets, l'arquebuse à portée de sa main. Le lendemain, entre 10 et 11 heures du matin, après être sorti du Louvre où il vient d'assister à une séance du Conseil, Coligny se rend à sa maison, à la rue de Béthizy. Il lit une supplique qu'on lui a remise peu auparavant. Au moment où Maurevert tire deux coups d'arquebuse, il se penche justement pour rajuster sa mule mal attachée au pied; une des balles manque, la seconde lui emporte l'index de la main droite et la dernière lui fracasse le bras gauche, il a failli être frappé mortellement en pleine poitrine. Pendant que quelques personnes pénètrent dans la maison du chanoine Villemur et trouvent l'arme encore fumante, d'autres transportent la victime à son hôtel. Ambroise Paré, un huguenot, chirurgien de renom puisqu'il est au service du roi, accourt et fait l'extraction de la balle. Condé, le roi de Navarre, puis, un à un, tous les chefs protestants arrivent[1]. L'échec du complot, au lieu de dénouer la situation, va la compliquer bien davantage et amener la Saint-Barthélemy.

Agitation causée à la suite de l'attentat.

A la nouvelle de l'attentat contre Coligny, que lui apporte M. de Piles, Charles IX interrompt sa partie de paume (de tennis, dirions-nous aujourd'hui), jette sa raquette en disant: « Je n'aurai donc jamais de repos ». Il bout de colère, tant est forte son affection pour l'amiral. Sa mère et son frère, le duc d'Anjou, restent impassibles. Tout de suite, le roi de Navarre et le prince de Condé interviennent et demandent justice; aussitôt, le roi leur promet de faire un exemple; en leur présence, Catherine de Médicis se montre aussi attristée qu'indignée de l'événement. Dans l'après-midi, le souverain, sa mère (qui pousse l'impudence et la ruse jusqu'à ce point), ses deux frères, Montpensier, Gondi, Nevers, Tavannes se rendent auprès de la victime pour lui exprimer leur plus vive sympathie. Charles IX promet à Coligny de châtier le meurtrier d'une manière exemplaire, aussitôt qu'il sera découvert et dit entre autres: « Le mal est pour vous, la douleur pour moi ». Après avoir remercié le roi, l'amiral ajoute: « Ce que je regrette, c'est que ma blessure me prive de faire service à Votre Majesté; l'on a voulu me faire passer pour un rebelle, Dieu jugera entre mes ennemis et moi. La fidélité que j'ai toujours gardée au roi, votre

[1] H. de la FERRIÈRE, p. 91-93; MARIÉJOL, p. 189; THEINER, t. I, p. 328. Dans sa dépêche du 22 août 1572, Salviati raconte avec assez de détails l'attentat contre Coligny.

père, me permet de vous supplier de ne pas perdre l'occasion présente dont la France peut tirer de grands avantages. Vous avez fait connaître assez clairement quelles sont vos intentions en vue de la guerre des Flandres. Si vous en restez là, vous exposez votre royaume à un péril évident. » Le souverain représente à Coligny qu'il s'agite trop, puis lui offre de le faire transporter au Louvre, comme il le lui avait déjà fait dire par M. de la Châtre; mais le chef du parti calviniste refuse de nouveau cette proposition. Charles IX se fait encore montrer les balles qu'Ambroise Paré avait extraites; comme il veut prendre congé, Coligny demande à lui parler confidentiellement. Tout le monde se retire au milieu de la vaste pièce; alors l'amiral met son souverain en défiance à l'égard de la reine-mère et l'engage à gouverner par lui-même [1].

Ce jour même, le roi envoie de toutes parts des ordres pour tâcher d'atteindre le meurtrier et faire d'un acte si méchant la punition qu'il requiert. A peine ouverte, l'enquête apporte des révélations sensationnelles. La maison d'où partit le coup de feu, appartient au sire de Chailly, surintendant du duc de Guise. Aux dires du laquais et d'une vieille servante, la veille de l'attentat, le propriétaire de l'immeuble y a installé l'arquebusier et l'a recommandé à leurs bons soins. Maurevert a disparu, le cheval qui lui a permis de s'enfuir est sorti des écuries du duc de Guise; le sire de Chailly est arrêté [2].

Le roi ordonne encore à Cosseins, maître de camp des gardes françaises, de surveiller la demeure de l'amiral avec un détachement et, afin de tranquilliser les huguenots, envoie en outre quelques Suisses de la garde du roi de Navarre [3].

Le samedi, dans la matinée, les ducs de Guise et d'Aumale, qui la veille, se cachaient prudemment dans leur hôtel, viennent demander au souverain la permission de quitter momentanément Paris. « Allez où bon vous semblera », leur répond Charles IX. Et les regardant s'éloigner, le monarque ajoute: « Je saurai bien les retrouver, s'ils sont coupables ». Les Guises prennent le chemin de la porte Saint-Antoine; bientôt ils reviennent sur leurs pas et regagnent leur demeure [4].

Une certaine agitation règne dans le parti calviniste. Le jour même de l'attentat, à peine le roi quitte-t-il l'hôtel de Coligny,

---

[1] LAVISSE, t. VI, I, p. 126-127; H. de la FERRIÈRE, p. 94-95; THEINER, t. I, p. 332. Dans sa dépêche du 22 septembre, Salviati dit que Coligny s'est méfié de Catherine et du grand mal que lui souhaitait cette femme et qu'il s'en est ouvert au roi. Ce ne peut être qu'en cette circonstance. — [2] GANDY, p. 36-37; MARIÉJOL, p. 190. — [3] De THOU (édit. de La Haye 1759), t. IV, p. 387. — [4] H. de la FERRIÈRE, p. 97-98; MARIÉJOL, p. 189-190.

que les principaux chefs protestants viennent y tenir conseil. Dans la pensée du vidame de Chartres, l'attentat contre l'amiral est le premier acte d'une tragédie qui doit finir par le massacre de tous les calvinistes, certains personnages ayant assuré, dit-il, que les noces du roi de Navarre feraient verser plus de sang que de vin. Le vidame conclut: « Il faut donc quitter Paris ». Téligny, plein de confiance dans les bonnes intentions du souverain, combat cette proposition et son avis l'emporte [1].

Néanmoins, la noblesse protestante est surexcitée. Déjà le vendredi après-midi, des gentilshommes calvinistes accusent les Guises, passent armés sous leurs fenêtres et les menacent de mort; d'autres manifestent au jardin des Tuileries contre Catherine de Médicis; Téligny et La Rochefoucauld lui lancent les pires injures à la face. Cette agitation continue le lendemain. En effet, le samedi soir, au souper de la reine-mère, Pardaillan, un des plus ardents huguenots, profère des menaces: « Ses coreligionnaires, s'écrie-t-il, se feront justice, si on ne la leur fait pas » [2].

Conception d'un nouveau projet.

Catherine de Médicis voit sa situation bien plus dangereuse qu'à la veille de l'attentat. L'amiral est encore en face d'elle, plus puissant que jamais, exploitant très habilement la sympathie que le roi lui témoigne.

Elle est très inquiète. Que va révéler l'enquête ? C'est en vain qu'elle fait lancer le bruit que l'instigateur de l'assassinat serait le duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas. Le premier président du Parlement de Paris, M. de Thou, a déjà découvert des indices de la complicité des Guises. Son forfait risque fort d'être découvert; dans ce cas, elle est déshonorée aux yeux du monde, livrée à la vengeance de Coligny et du parti protestant, en un mot, elle est perdue. Tout de suite cette question doit se poser à son esprit: Comment faire disparaître l'amiral, comment sauver sa situation? Le roi protège Coligny, des soldats gardent sa maison, plusieurs milliers de gentilshommes huguenots sont en outre prêts à le défendre et à le venger. Alors s'ébauche en son âme cet odieux projet, plus machiavélique que le premier: Il faut massacrer les calvinistes de Paris, du moins leurs principaux chefs, qui ont l'audace de l'accuser, et, au cours de cette manifestation, pénétrer dans l'hôtel de Coligny pour l'assassiner. Elle doit sauver, coûte que coûte, son prestige, étouffer l'affaire malheureuse du 22 août par un autre

[1] De THOU (édition de La Haye, 1759), t. IV, p. 387; LAVISSE, t. VI, I, p. 127. — [2] MARIÉJOL, p. 190; THEINER, t. I, p. 329; LAVISSE, t. VI, I, p. 128.

événement plus sensationnel, briser en même temps l'opposition des huguenots dont elle perçoit des signes manifestes. A ses yeux, la raison d'Etat s'impose [1].

Pour exécuter son plan, elle n'a qu'à s'adresser aux Guises. En effet, les derniers succès de la politique protestante irritent ces chefs du parti catholique, les insolences des huguenots les exaspèrent, enfin l'enquête judiciaire les inquiète vivement. De même, elle peut compter sur le peuple de Paris dont les passions confessionnelles et politiques sont plus ou moins déchaînées depuis quelques mois.

Le lendemain de l'attentat, la reine-mère confie d'abord son projet au duc d'Anjou, son fils de prédilection; puis elle donne rendez-vous, dans le jardin des Tuileries, au duc de Nevers, au maréchal de Tavannes, à Birague, le garde des sceaux, à Gondi, maréchal de Retz, enfin au duc Henri de Guise [2]. Là, dans l'après-midi, elle leur expose, semble-t-il, les craintes qu'elle a de voir éclater une nouvelle guerre de religion. C'est alors qu'arrive Bouchavanes, un des huguenots qui, la veille, assistait au Conseil tenu dans la demeure de l'amiral. Ce traître, cet espion, à la solde de Catherine, raconte que les chefs protestants ont décidé de rassembler à Meaux, le 5 septembre, toutes les forces militaires de leur parti, pour se faire rendre raison par les armes de l'outrage fait à Coligny [3]. Alors la reine-mère et tous les personnages présents émettent l'avis, puisque l'attentat contre l'amiral va entraîner la guerre, qu'il vaut mieux livrer bataille tout de suite à Paris [4].

Adhésion du roi.

Reste à obtenir l'adhésion du roi au projet. Le soir de cette même journée, Catherine de Médicis envoie auprès de son fils, un des

---

[1] THEINER, t. I, p. 330-331. C'est bien ce que découvre et explique le nonce Salviati, quelques semaines plus tard. — [2] H. de la FERRIÈRE, p. 98; Mariéjol, p. 190; VACANDARD, t. I, p. 263-264; Certains auteurs se basant sur le« discours du roi Henri III », c'est-à-dire les souvenirs datant de l'époque où il était duc d'Anjou, prétendent que Catherine et ses complices gagnèrent le roi à leurs vues, déjà le samedi, après le repas de midi et que le souverain aurait assisté à ce fameux conseil, tenu dans le jardin des Tuileries. Mais les Mémoires de Marguerite de Navarre, sœur du roi, et de Tavannes, le fils du célèbre maréchal, disent au contraire que Charles IX n'a été averti qu'après le souper. — [3] De THOU (édition de La Haye 1759), t. IV, p. 387-388; THEINER, t. I, p. 335. La lettre, reçue de Paris et transmise à Rome par le protonotaire Brezegno, raconte, encore en l'amplifiant, cette intervention de Bouchavanes; W. MARTIN, *La Saint-Barthélemy devant le Sénat de Venise: Relations des ambassadeurs Giovanni Michieli et Sigismondi Cavalli.* Paris, 1872, p. 40. L'ambassadeur de Venise auprès de la cour de France, Michieli, parle de cette intervention de Bouchavanes; VACANDARD, t. I, p. 264. — [4] GANDY, p. 75-80; Cet auteur s'appuie directement sur les Mémoires de Marguerite de Navarre, de Tavannes et du duc d'Anjou; H. de la FERRIÈRE, p. 99. Mise à part la question chronologique, l'exposé de H. de la Ferrière est exact.

plus habiles courtisans italiens, Albert de Gondi, maréchal de Retz. Ce dernier, après avoir dévoilé au souverain dans quelle circonstances exactes s'est produit l'attentat contre Coligny et lui avoir montré le rôle joué par Catherine de Médicis dans cette affaire, rapporte les propos menaçants de Pardaillan, puis, avec une réelle perfidie, assure que les huguenots vont se soulever dans la nuit même et propose au souverain de déjouer le complot, de prendre les devants.

Dans son affection très sincère pour l'Amiral, Charles IX bondit tout d'abord d'indignation, puis il se calme et vient trouver sa mère.

L'astucieuse reine alors redouble d'efforts pour enlever au roi l'assentiment dont elle a besoin. Sa vie, sa couronne, son Etat, lui expose-t-elle, sont en jeu. A cet instant décisif, le souverain se rappelle sans doute les divers complots des huguenots: la conjuration d'Amboise, les attaques des bandes de La Renaudie et la retraite de Meaux. Néanmoins, aux dires de plusieurs contemporains, il a quelque peine à croire tout ce qu'on lui raconte, il hésite, mais sa mère revient à la charge et lui arrache finalement l'ordre du massacre. Irrité et épouvanté, le roi s'écrie: « Vous le voulez, eh bien ! qu'on les tue tous, qu'on les tue tous ! [1] »

Tout de suite, il convoque quelques conseillers, tous approuvent le projet. Il charge de l'exécution le maréchal de Tavannes et surtout le duc de Guise qu'il vient de faire appeler au Louvre. Le Charron, prévôt des marchands de Paris, est de même convoqué au Palais royal. Aux dires de Brantôme, il fait des objections; Charles IX le menace et lui donne des ordres catégoriques. Au milieu de la nuit, le prévôt réunit les échevins, fait fermer les portes de la capitale, mettre les bateaux à la chaîne, concentrer de l'artillerie devant l'hôtel-de-Ville et sur la place de Grève, enfin poster les milices aux endroits les plus importants [2].

On convient que la cloche du Palais de Justice doit donner le signal vers quatre heures du matin et que les catholiques, pour se reconnaître, porteront une écharpe blanche au bras gauche et une croix de la même couleur à leur chapeau, enfin qu'ils mettront des lumières à leurs fenêtres [3].

---

[1] Ces deux entrevues du roi, l'une avec Gondi, l'autre avec sa mère, eurent lieu dans la soirée, comme le prouvent les mémoires de Marguerite de Navarre et de Tavannes et comme l'admet Mariéjol, le dernier historien de Catherine de Médicis; MARIÉJOL, p. 191-192; H. de la FERRIÈRE, p. 100-103 (réservée la question chronologique); LAVISSE, t. VI, I, p. 128-129; VACANDARD, t. I, p. 264-265. — [2] H. de la FERRIÈRE, p. 103-104; LAVISSE, t. VI, I, p. 123; GANDY, p. 91-92. — [3] De THOU (édition de La Haye de 1759), t. IV, p. 392; THEINER I, p. 329. Dans son récit de la Saint-Barthélemy, le nonce dit entre autres: « On ne voit que croix blanches aux chapeaux, partout dans les rues ».

Après avoir regagné ses appartements et essayé de dormir, le roi se relève; il est en proie à une indicible émotion; sa mère le rejoint inquiète, toute frémissante. Pour être plus sûre de son coup, à deux heures du matin déjà, elle fait sonner le tocsin à l'église de Saint-Germain l'Auxerrois. A ce moment, tant elle est femme, elle hésite et se trouve sur le point de reculer; ses complices doivent lui donner du courage [1].

Assassinat de Coligny.

Pendant qu'au Louvre, les principaux conjurés se répartissent la besogne, Téligny et Guerchy se trouvent auprès de Coligny. A minuit, ils le quittent, laissant auprès de lui Ambroise Paré, le pasteur Merlin et un fidèle serviteur, Nicolas Muss. Entre deux et trois heures du matin, la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois se met à sonner à toutes volées et le duc de Guise, avec des Italiens et des Suisses, arrive à l'hôtel de l'amiral. Cosseins, le capitaine de la garde, que Charles IX, déjà le jour de l'attentat, a placée pour protéger la victime contre toute nouvelle agression, accompagne les sinistres exécuteurs; il ordonne à Labonne, qui en avait les clefs, d'ouvrir la porte (celle qui donne sur la rue de Béthizy), sous prétexte que le roi l'a chargé de transmettre un message à Coligny. A peine le gardien a-t-il obéi que les agresseurs se précipitent dans la cour et le poignardent en même temps qu'ils tuent un des cinq Suisses de la garde de l'amiral. Aussitôt, les autres sentinelles se réfugient à l'intérieur de l'hôtel, en barricadent l'entrée avec des coffres et des tables. Italiens et Suisses de la bande du duc de Guise frappent, mais en vain, pour qu'on leur ouvre; ils prennent alors un siège ou une sorte de banc qui se trouve là devant, enfoncent la porte, somment les gardes de rester tranquilles, de ne les déranger en rien; mais quelques-uns leur opposent une vigoureuse résistance, ils les massacrent sur les marches de l'escalier, notamment deux Zurichois, Félix Scherrer et le lieutenant Gaspard Röist.

A ce moment, effrayé par les bruits sinistres qu'il perçoit, Coligny se lève et enfile son manteau damassé. Le ministre Merlin récite quelques prières sur sa demande. Cornaton, un des domestiques, entre en coup de vent:

« L'on enfonce la porte intérieure, nous sommes perdus !

— Il y a longtemps que je suis préparé à la mort, répond l'amiral d'une voix calme, vous autres, mes amis, si cela est encore possible, sauvez-vous; je ne veux pas que vos proches me reprochent votre mort; je recommande mon âme à la miséricorde de Dieu. »

[1] H. de la FERRIÈRE, p. 104-105; MARIÉJOL, p. 192.

Là-dessus, la plupart s'enfuient; Ambroise Paré entre autres s'échappe par le grenier et le toit. Nicolas Muss et un des gardes zurichois s'obstinent à rester auprès de leur maître.

Besme, serviteur du duc de Guise; Attin, domestique du duc d'Anjou; Sarlabos, Tosinghi, Petrucci; enfin trois Suisses de la garde royale, Conrad Bürg, de Saint-Gall; Martin Koch, de Fribourg[1]; et Léonard Grünenfelder de Nieder-Urnen (Glaris) pénètrent bientôt dans la chambre de Coligny.

— Es-tu l'amiral ? dit Besme.

— Oui, jeune homme tu devrais avoir pitié de ma vieillesse, mais achève, tu ne peux abréger ma vie que de peu de jours.

Et les agresseurs d'empoigner leur adversaire au collet, de l'acculer à la fenêtre et de lui demander, en ricanant: « Qui triomphe ? »

A ce moment, un des gardes zurichois, fidèle à son maître, répond à son tour: « Qui triomphe ». Grünenfelder repartit ironiquement: « C'est l'amiral, il veut se constituer prisonnier ». Là-dessus, le Zurichois, indigné, s'écrie: « Tu es un coquin (Botz du Schelm bist du's)» et il tombe à son tour, grièvement blessé. On entend alors crier: « Nous tenons ce coquin », à laquelle insulte Coligny répond: « Pas encore ».

Au moment où Besme le frappe d'un premier coup d'épée, l'amiral lui aurait encore jeté cette apostrophe: « Au moins si je périssais par la main d'un homme de cœur et non par celle d'un misérable valet. » Bientôt après, il tombe; Martin Koch, le plus violent des trois Suisses lui assène un coup de hache; Conrad Bürg frappe à son tour. Tosinghi se saisit de sa chaîne d'or et s'en pare comme d'un trophée.

Le duc de Guise, resté dans la cour avec le bâtard d'Angoulème, demande alors: « Besme, as-tu achevé ?

— C'est fait, répond le sinistre exécuteur.

— M. d'Angoulème ne le croira pas, s'il ne voit le traître à ses pieds.

Alors Sarlabos, Attin et l'un des Suisses prennent la victime, qui gît au pied de la cheminée. Coligny respire encore; sa main défaillante se cramponne convulsivement au rebord de la fenêtre, mais en vain; ses ennemis le jettent brutalement par la fenêtre. Le duc de Guise (selon d'autres, M. d'Angoulème) essuie avec un linge la face ensanglantée de l'amiral pour s'assurer de son identité. Petrucci enfin coupe la tête et va la porter au Louvre[2].

---

[1] SEGESSER, *Ludwig Pfyffer und seine Zeit* (abréviation: SEGESSER). Berne 1881, t. II, p. 185. — [2] H. de la Ferrière, p. 105-109; LAVISSE, t. VI, I, p. 129-130; SCHRŒDER, *L'amiral Gaspard de Coligny*, p. 20-23; Pour reconstituer la terrible scène du meurtre de Coligny, il faut encore se baser sur des

Massacre des huguenots à Paris.

Pendant ce temps, au Louvre, on vient tout à coup annoncer aux trois compagnies des Gardes suisses, que les huguenots ont décidé d'attaquer le roi, le mardi après la fête de saint Barthélemy, de tomber sur les Suisses d'abord et de devenir ainsi les maîtres de la situation. Les uns restent pour protéger le Palais royal, les autres se répandent dans les rues de la capitale [1].

Au Louvre, les gardes massacrent plusieurs gentilshommes, arrêtent le prince de Condé et le roi de Navarre, les menacent de mort et les forcent, ce jour même, à assister à la messe. Catherine de Médicis avait du reste ordonné d'épargner son gendre [2].

Dans les rues de Paris, les soldats passent en bandes, forcent les maisons, surprennent lâchement dans leur sommeil de nombreux protestants et en massacrent les principaux chefs: Téligny, La Rochefoucauld, Pardaillan, Pilles, Soubise. Alarmées par le tocsin, excitées par la vue du sang, le cliquetis des armes et l'odeur de la poudre, la populace et les milices parisiennes suivent les troupes, traquent les huguenots dans les carrefours et les rues, pénètrent dans leurs demeures, les assomment à coups de piques et de poignards, même mettent à nu de pauvres victimes avant de les jeter à la Seine. « Le quartier de l'Université, malgré ses privilèges », est envahi. On insulte les étrangers, les suspects et les étudiants; on pille boutiques, librairies, bijouteries. Certains petits personnages profitent du désarroi général pour assouvir des rancunes personnelles; aussi nombre de catholiques tombent-ils à côté des calvinistes en cette sombre journée de la Saint-Barthélemy. Seuls, parmi les chefs protestants, Montgomery et Jean de Ferrières, vidame de Chartres, parviennent à s'échapper [3].

Catherine de Médicis et son fils frémissent à la vue de ces horreurs. A 11 heures du matin déjà, les autorités parisiennes les supplient de mettre un terme à ces désordres; Ambroise Paré,

---

relations qu'en ont faites des Suisses, qui se trouvaient alors à Paris: des officiers et Joachim Opser, bénédictin de St-Gall, élève au Collège des Jésuites de Clermont. Cf. Th. v. LIEBENAU, *Luzernische Berichte über die Bartholomäusnacht*, dans l'*Indicateur d'Histoire suisse*, t. 2 (année 1876), p. 254-256, p. 256-257; P. VAUCHER, *Noch etwas über den Antheil der Schweizer an Coligny's Tod* dans l'*Indicateur d'Histoire suisse*, t. 2, p. 293-294; A. SCHEIWILER, *Fürstabt Joachim von St. Gallen*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, t. XII (année 1918), p. 53-54; On a prétendu que la tête de Coligny avait été envoyée à Rome, mais c'est une légende. — [1] SEGESSER, t. II, p. 176-181. — [2] LAVISSE, t. VI, I, p. 130; MARIÉJOL, p. 192. — [3] H. de la FERRIÈRE, p. 109-117; LAVISSE, t. VI, I, p. 130-131; THEINER, t. I, p. 328-329. Le récit fait par le nonce, dans sa dépêche du 24 août, est objectif et assez exact; Th. v. LIEBENAU, *Luzernische Berichte über die Bartholomäusnacht*, dans l'*Indicateur suisse*, t. 2, p. 254-257; A. SCHEIWILER, *Fürstabt Joachim von St. Gallen*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, t. XII, p. 53-55.

de son côté, conseille aussi d'ordonner la fin du massacre. Charles IX y consent. Mais il a beau faire proclamer ses ordres au son de la trompe, le carnage se poursuit [1]. A la fin de la journée, il y a environ 2000 victimes [2]. Malgré les défenses publiées les 25, 26, 27 et 29 août, le meurtre et le pillage continuent toutefois avec moins d'ardeur et d'atrocité. A la vue de ce spectacle, Brantôme s'écrie: « Il ne fait pas bon déchaîner un peuple, car il est assez prest, plus qu'on ne veut [3] ».

Le jour même, le roi envoie aux gouverneurs la nouvelle du massacre, à quelques-uns l'ordre de se débarrasser des huguenots les plus marquants, à d'autres, la simple recommandation de les tenir sous bonne garde. Loin d'exécuter ces ordres, plusieurs gouverneurs catholiques répriment l'agitation ou protègent les calvinistes contre la fureur de la populace. Par contre Meaux, Orléans, Troyes, Blois, Tours, Angers, Toulouse, Bordeaux et Lyon sont le théâtre de sanglantes manifestations. L'exemple de Paris excite les masses populaires, tant est puissant l'instinct d'imitation; les catholiques, exaspérés, font expier aux huguenots leurs insolences et leurs exactions de jadis.

La Saint-Barthélemy à Lyon.

A Lyon, pour ne prendre que cet exemple qui intéresse plus particulièrement nos contrées romandes, la propagande calviniste avait été très intense, en raison du voisinage de Genève, et certains fanatiques songeaient à cette époque à transformer la ville en un canton, à la manière suisse [4].

Dans la nuit du 4 au 5 septembre 1561, les protestants avaient essayé de s'emparer de la ville, mais cette tentative, concertée sur les bords du Léman par Calvin, Bèze et d'autres ministres, avait échoué. L'année suivante, le gouverneur de la ville, le comte de Sault, avait, par trahison, livré la ville au baron des Adrets et à ses bandes calvinistes [5]. A ce moment, les huguenots avaient officiellement proclamé la liberté de conscience, mais, de fait, commis toutes sortes d'horreurs et supprimé durant une année la célébration de la messe [6]. La cité avait été de nouveau soumise,

---

[1] H. de la FERRIÈRE, p. 116-117; LAVISSE, t. VI, I, p. 131; MARIÉJOL, p. 192. — [2] Les évaluations concernant le nombre des victimes à Paris sont fort différentes. Salviati parle de quelques centaines de victimes; Tugginer, officier soleurois, de 6000 (mais au bout des trois jours de désordres); Brantôme de 4000, la Popelinière, historien presque contemporain, de 1000. On peut admettre un minimum de 2000 tués, au nombre desquels des catholiques. — [3] BRANTOME, édition Lalanne, t. IV, p. 30. — [4] ROMIER, t. II, p. 10. — [5] GANDY, p. 33-34. — [6] GANDY, p. 32.; HANOTAUX, t. VI, p. 356.

mais les catholiques ne pouvaient oublier la persécution qu'ils avaient endurée.

Le mercredi, 27 août, le gouverneur, M. de Mandelot, prend connaissance des événements de Paris et aussitôt, comme le racontent les documents officiels et une lettre du capitaine fribourgeois, Hans Ratze, il fait fermer les portes et surveiller la ville par une garde nombreuse; en même temps, il ordonne aux huguenots (qui étaient au moins 2000) de rester dans leurs demeures, défend aux catholiques d'en accueillir dans leurs maisons ou d'en cacher les biens.

Le lendemain déjà, une fois qu'il connaît le terrible massacre de la Saint-Bathélemy, le peuple veut prendre les armes et tomber sur les calvinistes [1]. Le samedi, 30 août, M. de Mandelot change d'avis. Il fait publier, à son de trompe, une ordonnance qui met les protestants en demeure de se rendre auprès du gouverneur pour y entendre la volonté du roi. Tous ceux qui se présentent sont enfermés dans la prison de Roanne, à l'archevêché, dans les couvents des Célestins, des Cordeliers et des Carmes [2].

Le lendemain, dans l'après-midi, comme M. de Mandelot a dû s'absenter momentanément, la foule surexcitée force les portes des divers couvents, massacre quelques centaines de calvinistes, notamment des pasteurs, en jette même au Rhône. Un certain nombre de huguenots, plus par peur que par conviction, reviennent au catholicisme. Lorsque Charles IX apprend ces manifestations, il écrit au gouverneur pour lui exprimer son vif déplaisir que les Lyonnais aient entrepris ces exécutions de leur propre autorité [3]. Le souverain devait être aussi ennuyé que de pareilles manifestations se fussent déroulées dans une ville si proche de la Suisse.

Au début du mois d'octobre, M. de Mandelot rend la liberté aux protestants qui sont encore enfermés à la prison de Roanne, à la condition qu'ils pratiquent l'ancienne religion [4].

Mais les premiers jours de novembre, les huguenots de Lyon (car ils l'étaient restés au fond de leur cœur), au moment même où leurs coreligionnaires du Midi et de l'Ouest se révoltent, tentent un soulèvement, dominent un moment la ville, sauf la forteresse où les troupes du gouverneur tiennent bon [5].

---

[1] H. de la FERRIÈRE, p. 131; Archives d'Etat de Fribourg: Papiers-documents de France, règne de Charles IX, n° 4; lettre de H. Ratze, du 30 août. — [2] H. de la FERRIÈRE, p. 131-132; Archives d'Etat de Fribourg: Papiers-documents de France, règne de Charles IX, n° 4; lettre d'H. Ratze du 4 septembre. — [3] H. de la FERRIÈRE, p. 135. — [4] Archives d'Etat de Fribourg: Papiers-documents de France, règne Charles IX, n° 4; lettre d'H. Ratze du 4 septembre et du 6 octobre 1572. — [5] Archives d'Etat de Fribourg: Papiers-documents de France, règne de Charles IX, n° 4; lettre d'H. Ratze du 12 novembre 1572.

Nombre des victimes.

Les victimes de la Saint-Barthélemy furent nombreuses: 100 000, suivant Maillefer [1]; 30 000 suivant de Thou et le Martyrologe protestant; 20 000, d'après La Popelinière, historien contemporain; 10 000 d'après Papyrius Masson, Davila, Crespin; 6000 d'après Bossuet [2]; au moins 5000, selon l'évaluation de Pastor, l'historien des papes [3]. Du fait que les données pour une seule et même ville, comme Paris ou Lyon, varient déjà énormément, une statistique exacte est impossible à dresser; aussi M. Mariéjol un des savants qui connaissent le mieux ces événements s'est-il prudemment abstenu de formuler un chiffre. On peut, semble-t-il, admettre un total de 10 000 victimes environ.

Premières versions des événements.

De prime abord, Charles IX hésite à endosser la responsabilité du massacre. Dans les dépêches qu'il envoie aux gouverneurs des provinces et aux ambassadeurs, avec mission d'informer les gouvernements auprès desquels ils sont accrédités, il représente l'événement comme une rixe entre les Guises et les Châtillons, rixe qui se serait transformée en une sanglante bataille dans les rues de Paris et aurait provoqué des désordres effroyables au point qu'il aurait eu fort affaire à se défendre au Louvre et à arrêter l'émeute [4].

Le surlendemain déjà, le duc de Guise ayant refusé d'assumer à lui seul la responsabilité, le roi parle d'une conspiration des huguenots. Il donne officiellement cette nouvelle version aux membres du Parlement de Paris, en même temps qu'il les met en demeure de faire le procès de l'amiral et de ses complices. Le complot, tramé par les chefs calvinistes, leur explique-t-il, a été connu à la dernière minute et par suite énergiquement réprimé. Le premier président du Parlement, Christophe de Thou, fait l'éloge du souverain, tout en développant, d'une manière un peu équivoque ce thème de la politique machiavélique: Qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner [5].

---

[1] P. MAILLEFER, *Abrégé d'histoire générale*, 3me édition, Lausanne 1921 p. 153: « trente mille protestants furent massacrés à Paris, et une centaine de mille en province. » — [2] Ces chiffres sont cités par GUIRAUD, *Histoire partiale, Histoire vraie*, t. II, p. 438. — [3] PASTOR, t. IX, p. 357. — [4] H. de la FERRIÈRE, p. 119, p. 152-168; MARIÉJOL, p. 192. — [5] H. de la FERRIÈRE, p. 120; De THOU (édition de La Haye, 1759), t. IV, p. 413. L'historien de Thou, fils du Président du Parlement, décrit ainsi l'attitude de son père: « Quoique détestant intérieurement ce qui s'était passé, il s'accommoda lui-même aux circonstances et loua la prudence du Roi »; MARIÉJOL, p. 192.

Un jugement posthume impute à Coligny le crime de haute trahison et ainsi justifie après coup l'assassinat (si l'on peut appeler cela justifier). Deux autres complices, Bricquemault et Cavagnes, qui ont échappé au massacre et qui se tiennent cachés, on ne sait où, sont condamnés à mort. Quelques semaines plus tard, ils sont arrêtés; et, le 27 octobre, au soir, à la lueur des flambeaux, leur exécution a lieu sur la place de Grève, en présence du roi lui-même [1].

Le 26 août, Charles IX, dans une proclamation officielle adressée au peuple, déclare que le massacre n'a pas été ordonné pour étouffer l'hérésie, mais pour déjouer une conspiration des huguenots. Pour confirmer en somme cette thèse, il rend aux protestants la liberté du culte qui, depuis le 24 août, a été révoquée, et envoie partout l'ordre d'assurer la sécurité publique [2].

Le peuple parisien, dont une notable partie a participé au massacre, croit à la réalité du complot. Dans son enthousiasme il proclame Catherine de Médicis « Mère du royaume et conservatrice du nom chrétien ». Le 28 août, se célèbre dans la capitale une solennelle cérémonie d'actions de grâces, terminée par une grandiose procession à laquelle toute la cour assiste [3]. Le clergé ne connaissant pas plus que le reste de la population la cause réelle des événements, il est tout naturel qu'il fête le salut du gouvernement avec d'autant plus de joie qu'il coïncide avec un succès de la cause catholique.

Charles IX fait encore frapper une médaille commémorative portant à l'endroit son effigie, avec cette devise: « Virtus in rebelles » et au revers les lys de France, avec ces mots: « Pietas excitavit justitiam » [4].

La diplomatie française ne tarde pas à donner la seconde version des événements aux divers gouvernements européens.

A la cour d'Espagne, Philippe II, jusqu'alors très inquiet des manœuvres de Coligny, se sent rassuré, lorsque, le 7 septembre, il prend connaissance du massacre des huguenots. Il se rend aussitôt au monastère de San-Geronimo et, dans sa joie, y fait chanter un « Te Deum », puis il s'empresse de féliciter Charles IX (comme le fait aujourd'hui encore n'importe quel gouvernement, dès qu'il apprend l'échec d'un attentat contre le premier ministre ou le souverain d'un Etat avec lequel il entretient des relations diplomatiques) [5].

---

[1] H. de la FERRIÈRE, p. 182-185; LAVISSE, t. VI, I, p. 132. — [2] LAVISSE, t. VI, I, p. 131. Mariéjol fait remarquer qu'il y eut plusieurs ordres et contre-ordres. — [3] LAVISSE, t. VI, I, p. 132; VACANDARD, t. I, p. 276-287. — [4] GANDY, p. 384-385. L'auteur parle encore de deux autres médailles, au sujet desquelles quelques soupçons sont permis. — [5] H. de la FERRIÈRE, p. 154-158.

Quelques temps après, l'ambassadeur d'Espagne à Rome, de Çuniga, lui révèle les dessous de cette sombre journée. « Le massacre n'a pas été prémédité, ils (Catherine de Médicis et ses complices) ne voulaient que la mort de l'amiral et l'imputer au duc de Guise, mais l'amiral n'ayant pas été tué du coup d'arquebuse et sachant d'où il partait, de crainte de sa vengeance, ils se sont décidés à ce qu'ils ont fait [1]. »

Charles IX s'efforce de représenter aux Etats protestants la Saint-Barthélemy comme une affaire purement politique, une répression sanglante, il est vrai, d'une conspiration calviniste. Le 27 août, il envoie cette seconde version à son ambassadeur auprès de la cour d'Angleterre. La reine Elisabeth exprime sa plus vive douleur à l'occasion des événements de Paris, se méfie des allégations officielles, objecte à l'ambassadeur de France, La Mothe-Fénelon, qu'une mesure légale et ouverte contre les conspirateurs eût été plus indiquée; elle demande enfin des preuves sans jamais en obtenir de vraiment convaincantes. Finalement, elle se réconcilie avec Charles IX, devient même marraine de la petite fille que ce dernier vient d'avoir [2].

Vis-à-vis des princes calvinistes d'Allemagne qu'il s'agit de ménager, le roi prend la même attitude. Cependant l'Electeur du Palatinat et le duc des Deux-Ponts manifestent alors une vive animosité [3].

A ce moment, la plupart des luthériens voient dans la Saint-Barthélemy une punition des erreurs calvinistes, une sorte de vengeance divine [4].

III. LE SAINT-SIÈGE ET LA SAINT-BARTHÉLEMY

Premier message.

Le 2 septembre 1572, un courrier extraordinaire apporte à Rome deux lettres de Danès, secrétaire du gouverneur de Lyon: l'une adressée au sieur de Jou, commandeur de Saint-Antoine; l'autre que celui-ci doit remettre à Grégoire XIII. Le haut fonctionnaire lyonnais s'empresse en effet d'informer le Saint-Siège des événements sensationnels, survenus à Paris. Le pape apprend

[1] H. de la FERRIÈRE, p. 155-156. — [2] H. de la FERRIÈRE, p. 158-161, 169-174; TEULET, *Correspondance diplomatique de Lamothe-Fénelon*, t. VII, p. 320. — [3] H. de la FERRIÈRE, p. 192; VACANDARD, t. I, p. 286; LAVISSE, t. VI, I, p. 133. — [4] HERGENRŒTHER-KIRSCH, *Kirchengeschichte*, 5me édition, t. 3, p. 716.

ainsi, non sans un profond étonnement, qu'une rixe entre les Guises et les Châtillons vient d'amener la mort de Coligny et de nombreux chefs protestants [1]. A cette nouvelle, la joie et l'épouvante tout à la fois envahissent son âme. Tout d'abord, c'est la joie d'enregistrer un succès inespéré, au moment où la politique de Charles IX lui cause tant de soucis, de voir la guerre franco-espagnole conjurée et par suite le sort des Pays-Bas un peu plus assuré. Peut-être, à ce moment, le Souverain Pontife caresse-t-il l'espoir de faire entrer le roi très-chrétien dans la coalition catholique aux côtés de l'Espagne, de Venise et des Etats pontificaux pour parachever la victoire de Lépante et consommer la ruine de la puissance musulmane ? Aussi fait-il remettre au messager cent écus et ordonne-t-il d'allumer des feux de joie [2].

Mais en même temps une vive inquiétude tourmente Grégoire XIII. Le pape est épouvanté, relate l'ambassadeur d'Espagne. Le baron de Ferrals, représentant de la France, reste sceptique tant l'événement déroute la politique suivie par Charles IX jusqu'à ce moment; il conseille d'attendre une confirmation officielle des faits par la voie diplomatique. Le Souverain Pontife se demande probablement, avec quelque anxiété, dans quelles circonstances cette rixe a éclaté et de quelle manière tout s'est passé. Comme le rapporte avec beaucoup de précision un de ses confidents, Alessandro Mussoti, il n'envisage, dans sa joie, que le bien suprême de la chrétienté [3].

Dépêche du nonce.

Le lendemain, une lettre, que reçoit le cardinal Louis d'Este, confirme la première nouvelle et annonce encore la détention du roi de Navarre.

Enfin, dans la nuit du 4 au 5 septembre, le cardinal Galli, secrétaire d'Etat, reçoit la dépêche que le nonce a écrite le 24 août, mais que la fermeture de la frontière française a empêché d'arriver plus tôt. Au matin, Grégoire XIII tient un consistoire et y fait lire le message diplomatique: « Essendo stata tirata un Archibugiata... etc. » Après avoir rappelé l'attentat contre Coligny, qu'il a déjà raconté en détails dans une dépêche du 22 août, et dit un mot de la surexcitation qui a régné dans le parti protestant, Salviati révèle, avec une grande sincérité, que le roi

---

[1] *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 529-530; H. de la FERRIÈRE, p. 143-144; En effet, comme le courrier vient de Lyon, il apporte la version même que le gouverneur a reçue, le 27 août. Pour comprendre l'attitude du pape, il est nécessaire d'insister sur ce point. — [2] *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 530. Certains contemporains ont même dit que le courrier reçut 1000 écus. — [3] PASTOR, t. IX, p. 364-365; *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 530, 553-555.

a ordonné le massacre des huguenots. Le duc de Guise, le duc d'Aumale, Monseigneur le Cavalier [1], ont exécuté la volonté de Charles IX; Coligny, La Rochefoucauld, Téligny, Pilles, Pardaillan et d'autres en ont été les principales victimes, tandis que Montgomery, parvenu à prendre la fuite, est poursuivi par le duc de Guise. Le roi de Navarre et le prince de Condé ont eu la vie sauve, mais sont comme prisonniers au Louvre. Puis il donne des détails assez précis, la plupart exacts, sur le massacre des huguenots par la populace parisienne. En vrai diplomate, il a essayé de percer le mystère de la Saint-Barthélemy. A ses yeux, si l'arquebusade avait fait disparaître Coligny, tout cela ne se serait pas passé. En effet, après l'attentat, écrit-il, La Rochefoucauld et Téligny proférèrent des propos par trop insolents à l'égard de la reine-mère. De son côté, le roi vit dans quel danger il se trouvait. Le nonce enfin exprime sa joie de ce qu'il a plu à la Majesté divine de protéger le roi et la reine-mère, de telle sorte qu'ils «ont pu arracher ces racines pestifères avec tant de prudence et dans un moment si opportun où tous les rebelles étaient enfermés sous clefs comme dans une cage » [2].

Le pape doit certainement constater les notables divergences que contient cette nouvelle version et trouver encore obscure l'origine de ce drame effroyable. Il fait cependant l'éloge du roi de France, toutefois, il ne célèbre l'événement que dans la mesure où il profite au souverain, à son royaume et à la religion [3]. Comme le rapporte l'ambassadeur de Savoie auprès du Saint-Siège, il aurait donné une plus solennelle approbation, si le monarque avait agi d'une manière plus légale, en recourant à la procédure judiciaire, comme le duc d'Albe le fait à l'égard des hérétiques des Pays-Bas [4]. Juriste éminent, Grégoire XIII n'aurait pu, à l'aide des témoignages fort incomplets dont il disposait à ce moment, émettre une opinion plus juste et plus impartiale sur la Saint-Barthélemy.

Fier d'apprendre que ses parents ont été les principaux acteurs du drame, le cardinal de Lorraine ne trouve pas d'expressions assez fortes pour exprimer sa joie, célébrer la gloire de Charles IX et de sa mère. De son côté, le cardinal de Pellevé compare Coligny à Holopherne et Catherine de Médicis à Judith. Français

---

[1] Monseigneur le Cavalier n'est autre que le duc d'Angoulème, bâtard de d'Henri II. — [2] *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 531; H. de la FERRIÈRE, p. 147; A. THEINER, t. I, p. 328-329. La fin de la dépêche, qui ne s'y trouve pas, a été publiée par Vacandard, t. I, p. 272-273. — [3] PASTOR, t. IX, p. 366-367, 372; H. de la FERRIÈRE, p. 147; *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 531; VACANDARD, t. I, p. 273-274 — [4] PASTOR, t. IX, p. 371. L'ambassadeur de Savoie écrit cela déjà le 5 septembre.

pris par les passions confessionnelles de l'époque, tous deux donnent libre cours à leur enthousiasme [1].

Première cérémonie à Saint-Marc.

Aussitôt après, le Souverain-Pontife, avec le Sacré-Collège, se rend en procession de la salle du consistoire à la chapelle du palais de Saint-Marc, sa résidence d'été. Là, devant le Saint-Sacrement exposé, il entonne le « Te Deum » [2]. Il rend grâces à Dieu, non du massacre dont il ne connaît pas encore l'odieux caractère, mais de l'étouffement de l'hérésie et du revirement subit de la cour de France en faveur de la cause catholique.

Dépêche des ducs de Guise et d'Aumale.

Le même jour, un gentilhomme de Paris, que les ducs de Guise et d'Aumale ont dépêché à Rome, apporte des lettres au cardinal de Lorraine, que celui-ci s'empresse de communiquer au Souverain Pontife. Encore une nouvelle version du massacre des protestants ! Les huguenots, dit le message, furent exaspérés à la suite de l'attentat contre Coligny. Le dimanche, 24 août, vers deux heures du matin, La Rochefoucauld, Téligny, Montgomery, d'autres chefs et un grand nombre d'hommes armés vinrent enfoncer la porte du palais ; alors la garde des arquebusiers de Strozzi fit résistance, la garde suisse fut aussi mise sur pied. Une échauffourée se produisit, au cours de laquelle certains huguenots furent massacrés, d'autres mis en fuite et poursuivis jusqu'au logis de l'amiral. Là-dessus se leva l'aube, les Parisiens prirent les armes. Coligny fut tué et jeté par la fenêtre, puis La Rochefoucauld et son fils aîné, Téligny et d'autres furent également atteints [3].

Messages apportés par M. de Beauvillé.

Le 5 septembre également, M. de Beauvillé arrive à Rome avec un message officiel du Louvre. Dans l'après-midi, il se rend auprès du pape avec son oncle, l'ambassadeur de France. Charles IX dans sa lettre représente aussi les événements comme résultant d'une rixe entre les Guises et les Châtillons. Beauvillé remet encore à Grégoire XIII une lettre du duc de Montpensier, Louis de Bour-

---

[1] *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 555 ; VACANDARD, t. I, p. 274, 276-277 ; PASTOR, t. IX, p. 366-367. — [2] *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 531. — [3] THEINER, t. I, p. 333-334. Le gentilhomme, que les ducs de Guise et d'Aumale ont envoyé à Rome, paraît être le même que celui envoyé par leur beau-père, le duc de Nemours, auprès de la cour de Savoie et dont Theiner reproduit la version écrite qu'il a apportée.

bon, neveu du cardinal de Bourbon. Le prince accuse l'amiral et les huguenots d'avoir abusé de la bonté de Charles IX, puis d'avoir voulu tuer le roi, sa mère, ses frères et les principaux seigneurs catholiques « pour bâtir un roi à leur dévotion et abolir toute autre religion que la leur, mais le jour où devait s'exécuter cette damnable entreprise, Dieu avait illuminé l'esprit du Roi qui avoit fait tomber l'exécution sur l'amiral et ses complices » [1].

Sa Sainteté, comme le rapporte Ferrals à son souverain, prie alors l'ambassadeur de dire au roi que « cest événement luy a esté cent fois plus agréable que cinquante victoires semblables à celle que ceulx de la Ligue obtinrent l'an passé contre le Turcq » [2]. (N.B. celle de Lépante.)

Après avoir pris connaissance de ces dernières versions, dont il ne peut suspecter la véracité [3], le pape doit certainement voir la Saint-Barthélemy sous un nouveau jour, se rendre compte du péril aussi grave qu'imminent qu'a couru Charles IX, de la nécessité dans laquelle ce souverain s'est trouvé de déjouer tout de suite le complot des huguenots et, pour ce cas de légitime défense, de se servir des mêmes armes que ses adversaires. Alors, sa joie éclate entière; il ordonne à tous les habitants de Rome d'illuminer leurs maisons et d'allumer des feux de joie pendant trois nuits; en même temps, il annonce la prochaine publication d'un jubilé et fixe au lundi, 8 septembre, une procession très solennelle de tout le clergé de Rome [4].

Lettre de Paris, transmise par Brezegno.

Les jours suivants, on ne sait exactement quand, parvient à la Secrétairerie d'Etat une longue lettre que Brezegno, protonotaire, à Florence, a reçue de Paris et qu'il s'empresse de transmettre, tant elle contient de renseignements intéressants: Coligny a déclaré avoir 50 000 hommes sous ses ordres et menacé de se faire justice si le roi ne la lui faisait pas; Condé et d'autres huguenots ont insulté Charles IX et les grands personnages de la cour, projeté même de les faire mourir; effrayés de ces manifestations, la reine-mère, le duc d'Anjou, le duc de Nevers, le duc d'Aumale et Tavannes ont délibéré sur les mesures à prendre; c'est alors que Bouchavanes, de la bande de l'amiral, a révélé les projets des huguenots, aussi

---

[1] *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 531-532; H. de la FERRIÈRE, p. 144 — [2] H. de la FERRIÈRE, p. 144; *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 532. — [3] Ce serait demander l'impossible qu'exiger de Grégoire XIII qu'il ait su discerner le vrai du faux dans les différentes nouvelles qu'il reçut. Chacune, au contraire, paraît lui apporter une part de vérité ou un détail nouveau, — [4] *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 532-533; VACANDARD, t. I, p. 275-276.

la reine et ses conseillers ont décidé de les mettre tous à mort et de confisquer leurs biens ; le samedi, de nuit, on a donné des armes au peuple parisien avec ordre de massacrer les calvinistes, l'amiral a été la première victime, l'extermination des huguenots a été un spectacle très cruel, Montgomery et le vidame de Chartres ont pu s'enfuir avec 80 cavaliers. Charles IX, ajoute l'auteur de la lettre, n'a pu s'empêcher de punir une entreprise si énorme qui consistait à massacrer le roi, ses frères, les deux reines et à couronner le roi de Navarre ; le duc de Guise a tout dirigé avec le concours du frère du souverain, lequel a du reste approuvé l'exécution. Enfin la missive parle de la séance qu'a tenue le Parlement, le 28 août [1].

Seconde dépêche du nonce.

Les nouvelles du nonce de Paris sont moins sensationnelles. Le Roi et la Reine-mère, écrit-il le 27 août, assurent le Saint-Père que tout tournera au bien de la religion ; toutefois, ils ont l'intention de renouveler l'édit de pacification, de conserver la liberté de conscience, afin de sauver le royaume, de ne pas lui aliéner les sympathies des Allemands et des Anglais, de prévenir le massacre de plus de 10 000 personnes, massacre inévitable si on laisse les armes aux mains du peuple, et ainsi d'empêcher une nouvelle guerre civile. Néanmoins, la reine veut, avec le temps et par la voie légale, restaurer le catholicisme dans toute sa splendeur. Dans la même dépêche, Salviati donne encore quelques détails sur la journée du 24 août, détails qu'il tient d'un de ses secrétaires français : Montgomery n'a pas été pris ; les confiscations des biens des huguenots serviront à payer les dettes de la couronne, à nourrir les orphelins ; on a trouvé chez les trésoriers du parti protestant 500 000 écus destinés à solder les reîtres allemands ; beaucoup d'abbayes, à la suite de la mort de leurs titulaires ou de leurs économes, de religion réformée, sont devenues vacantes ; leurs revenus, pourront servir au roi de France ; le roi de Navarre jouit de nouveau de sa liberté au Louvre, il deviendra, pense le nonce, un bon chrétien et un fidèle serviteur de Charles IX ; plaise à Dieu, qu'il en advienne autant de Condé, qui jusqu'à maintenant se montre plus obstiné. Nul doute, ajoute enfin le diplomate, que la mort de l'amiral ne fût conforme aux entretiens que lui (Salviati) avait eus avec la reine et d'autres personnages concernant le mariage du prince de Navarre ; ceci est vrai, il pourrait en rendre témoignage à Sa Sainteté [2].

---

[1] THEINER, t. I, p. 334-335. — [2] THEINER, t. I, p. 329-330 ; VACANDARD, t. I, p. 254-255. L'opinion de Vacandard ne semble pas juste sur ce point ; LOISELEUR, *La préméditation de la Saint-Barthélemy*, p. 77-80. Ce dernier au-

Le 7 septembre, dans la matinée, les ambassadeurs accrédités auprès du Saint-Siège, viennent présenter au pape leurs félicitations. Dans sa réponse, Grégoire XIII souligne que l'acte de Charles IX rend définitivement un royaume à la foi et que cette nouvelle lui a causé une des joies les plus profondes qu'il pût recevoir [1]. En effet, la plupart des messages, sauf quelques vagues allusions de Salviati, le déterminent à croire à la conspiration des huguenots.

Grandiose cérémonie du 8 septembre.

Le lendemain, jour de la Nativité de la Sainte Vierge, une solennelle cérémonie d'actions de grâces se célèbre comme il a été prévu. Le Souverain Pontife descend à la chapelle de Saint-Marc, prie devant le Saint-Sacrement, puis aux chants des litanies, se rend en procession à Saint-Louis des Français. Devant lui marchent les ambassadeurs, entre autres celui de France; à ses côtés trente-trois cardinaux, notamment le cardinal de Lorraine, plus radieux que jamais; derrière, les évêques, le clergé de Rome tant séculier que régulier, les officiers de la Curie romaine et les congrégations pieuses, tandis que la garde suisse et les autres troupes pontificales font la haie. Au portail principal de l'église de Saint-Louis, une bande de soie légère porte, brodée en lettres d'or, une longue inscription composée par le cardinal de Lorraine: D.O.M. Beatissimo Patri Gregorio XIII... etc. Se basant sur les premières versions parvenues à Rome, le célèbre prélat fait rejaillir sur sa famille toute la gloire de l'événement. Le cardinal de Pellevé, archevêque de Sens, célèbre la grand'messe, assisté des cardinaux de Lorraine, del Monte et d'Este. Après l'office retentit le psaume XX: *Domine, in virtute tua laetabitur rex*, qui semble être approprié à la circonstance. Dans l'après-midi, des enfants revêtus de surplis et portant des rameaux parcourent les rues, louant le Seigneur, comme en procession. Le soir, les feux de joie s'allument plus nombreux que les nuits précédentes[2].

---

teur se base sur une relation de Michieli, ambassadeur de Venise: « Il y a longtemps que la Reine avait eu cette pensée, puisqu'elle demanda dernièrement à Mgr Salviati, son parent, qui est nonce en France, de se souvenir et de témoigner de ce qu'elle l'avait secrètement chargé de dire au pape défunt [N.B. Pie V], à savoir qu'il verrait bientôt la vengeance qu'elle et le roi tireraient de ceux de la religion. » Ainsi l'allusion du nonce se rapporte au projet de 1567 (c'était Salviati qui avait communiqué le fameux projet que la conscience de Pie V réprouvait formellement) et non à des tractations qui précédèrent immédiatement le massacre.

[1] *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 532-533. — [2] *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 533-534; VACANDARD, t. I, p. 275-278; H. de la FERRIÈRE, p. 147-148.

Dernières manifestations de joie.

Quatre jours plus tard, Grégoire XIII publie le jubilé, comme il l'avait promis demandant aux fidèles de prier pour l'élection du roi de Pologne, la lutte contre les Turcs et la conversion des hérétiques [1].

Dans sa joie, le pape fait frapper une médaille commémorative, comme c'est l'usage dans toutes les grandes circonstances extraordinaires; elle porte cette inscription: « Hugonotorum strages », qui signifie en réalité sanglante défaite des huguenots [2]. Comme l'artiste peintre Vasari est en train de décorer la Salle royale du Vatican, Grégoire XIII le charge de représenter les principales scènes de la Saint-Barthélemy; ce triomphe de la cause catholique doit, dans son idée, faire pendant aux fresques qui rappellent la bataille de Lépante, cet autre succès, presque contemporain des événements de France [3].

Connaissance des intrigues de Catherine de Médicis.

Si le Souverain Pontife avait connu, à ce moment, la triste réalité, il n'aurait pas fêté si grandiosement, ni fait commémorer si solennellement l'odieux massacre. Pie V n'avait-il pas désavoué à l'avance l'assassinat de Coligny [4] ? Grégoire XIII va réprouver l'attentat et le massacre dès qu'il en connaîtra les dessous. Sa conviction que Charles IX a échappé à une conspiration et a en même temps sauvé le catholicisme en France se modifie bientôt, à la suite des révélations assez sensationnelles de Salviati. D'après une dépêche de la nonciature de Paris, datée du 2 septembre et arrivée probablement une semaine plus tard, l'amiral avait pris tant d'empire sur le roi que c'était en somme lui qui gouvernait et qui résolvait, à son gré, la plupart des questions, et ceci au vif déplaisir de Morviliers, de Retz et d'autres, surtout à la très grande jalousie de Madame la Régente (Catherine de Médicis). Alors celle-ci, à la suite de pourparlers secrets avec Madame de Nemours et d'accord avec le duc de Guise, décida de le faire tuer. Mais le coup ne réussit pas; les huguenots ne voulurent pas croire, comme elle s'efforçait de l'insinuer, que l'arquebusier était un agent du duc d'Albe; puis ils proférèrent des paroles si insolentes qu'elle vit en quel péril elle s'était placée et elle a été portée à les faire tous massacrer [5].

---

[1] H. de la FERRIÈRE, p. 150. — [2] VACANDARD, t. I, p. 279-281; H. de la FERRIÈRE, p. 150. — [3] H. de la FERRIÈRE, p. 150; VACANDARD, t. I, p. 281-284. — [4] H. de la FERRIÈRE, p. 30; VACANDARD, t. I, p. 242-243. — [5] THEINER, t. I, p. 331. Il semble que la plupart des historiens de la Saint-Barthélemy ne se sont pas donné la peine de puiser tout le riche contenu des dernières dépêches du nonce de Paris.

Dans une relation du 22 septembre, Salviati fournit de nouveaux détails et insiste sur l'explication qu'il a donnée vingt jours plus tôt: Tout vient de l'arquebusade du 22 août, écrit-il, si Coligny était mort, il n'y aurait pas eu d'autres huguenots tués. Mais l'amiral s'était méfié de Catherine et du grand mal qu'elle lui voulait, il s'en était même ouvert au roi. Alors la reine-mère et ses complices, afin d'échapper à la honte d'être découverts, ont décidé de faire massacrer Coligny et les autres huguenots [1].

Désaveu de l'attentat contre Coligny.

Tout en ne le laissant guère voir, pour ne pas indisposer la cour de France avec laquelle il doit poursuivre des négociations très importantes, Grégoire XIII change d'opinion. Au mois de novembre, le cardinal de Lorraine a l'impudence d'accueillir Maurevert à Rome et de l'introduire à la cour pontificale. Le pape en est très irrité et s'écrie avec horreur: « C'est un assassin » [2]. Combien plus, en son for intérieur, ne doit-il pas le dire aussi de Catherine de Médicis et de ses complices.

Désaveu de la Saint-Barthélemy elle-même.

Peu après, en décembre, Charles IX envoie un ambassadeur extraordinaire, Rambouillet, pour féliciter Grégoire XIII de son élévation à la dignité pontificale. Le 23 décembre, le diplomate présente ses hommages au Souverain-Pontife, et son secrétaire, Muret, dans un grand discours prononcé en latin, rappelle la conjuration des huguenots et le massacre de la Saint-Barthélemy [3]. Dans sa réponse, le secrétaire pontifical, Boccapaduli, ne fait aucune allusion à cette soi-disant conjuration et se contente de féliciter le roi de son aversion à l'égard de l'hérésie [4]. Silence singulièrement éloquent ! A un moment où les puissances protestantes finissent par admettre plus ou moins les explications de la cour de France, Rome, en somme, les rejette.

Deux jours plus tard, le pape envoie à Charles IX l'estoc et le chapeau bénis, insignes d'honneur [5], mais sans approuver le massacre, uniquement pour l'encourager dans la répression de l'hérésie.

Enfin, en janvier 1573, la mission du cardinal-légat Orsini auprès de la cour de France échoue complètement. Charles IX et sa mère refusent d'adhérer à la coalition des puissances catho-

---

[1] THEINER, t. I, p. 331-332. — [2] H. de la FERRIÈRE, p. 151; VACANDARD, t. I, p. 289. — [3] PASTOR, t. IX, p. 375-376; THEINER, t. I, p. 336; VACANDARD, t. I, p. 287-288. — [4] PASTOR, t. IX, p. 375-376. — [5] *Revue du seizième siècle*, t. I, p. 558.

liques contre les Turcs, d'étouffer la Réforme par les moyens légaux, de travailler à la Restauration catholique par l'adoption des décrets du concile de Trente comme aussi de soutenir le duc de Savoie dans une guerre éventuelle contre Genève [1]. Le Souverain Pontife doit alors comprendre encore mieux la politique machiavélique de Catherine de Médicis et se rappeler cette réflexion que Salviati avait faite avant la Saint-Barthélemy : « Je crois remarquer que cette femme pense tout autrement que notre seigneur (le pape) [2]. »

Enfin, en 1574, à la mort de Charles IX, Grégoire XIII envoie une lettre de condoléance où manque l'éloge du roi. Le pape se contente d'engager la reine-mère à supporter son malheur avec une grande fermeté chrétienne, à préférer le service de Dieu et de la religion à tout le reste. N'est-ce pas là encore un silence des plus éloquents, un nouveau désaveu [3] ?

IV. LA SAINT-BARTHÉLEMY ET LA SUISSE

Premières nouvelles.

La nouvelle de l'odieux massacre (qui, à notre époque, serait déjà connue le jour même) ne parvint en Suisse que le vendredi, 29 août. Genève, la ville la plus rapprochée de la France, la Rome protestante, fut à ces deux titres la première à l'apprendre. Le 29 août, des marchands arrivés de Chambéry et de Lyon rapportent les principaux événements survenus dans cette dernière ville et surtout dans la capitale du royaume. Leurs récits font sensation et provoquent une consternation générale, presque une panique [4].

Le surlendemain, le Petit Conseil tient à ce propos une séance extraordinaire et décide d'avertir Messeigneurs de Berne, les puissants alliés de leur République [5].

Le 4 ou le 5 septembre, le gouvernement de Fribourg, par une lettre d'Hans Ratze, capitaine des gardes suisses à Lyon, apprend le massacre de la Saint-Barthélemy et les premières mani-

---

[1] PASTOR, t. IX, p. 377-378; LAVISSE, t. VI, I, p. 133. — [2] PASTOR, t. IX, p. 362. — [3] GANDY, p. 383, en note. Cet auteur cite sa source: Bibliothèque nationale de Paris, collection V cents Colbert, vol. VII, p. 149. — [4] Henry FAZY, *La Saint-Barthélemy et Genève*, dans les *Mémoires de l'Institut national genevois*, t. XIV, Genève 1879 (abréviation: FAZY), p. 3-4. — [5] FAZY, p. 4.

festations survenues à Lyon. Leurs Excellences s'empressent de communiquer la nouvelle à Lucerne [1].

Mais dans cette ville, le 4 septembre déjà, l'ambassadeur d'Espagne auprès des V cantons, Pompeo della Croce, reçoit à peu près les mêmes renseignements du gouverneur espagnol de Milan, auquel un courrier de Lyon vient d'apporter les dernières nouvelles [2].

Le 4 septembre également, le sieur de Granges, un des agents de l'ambassade de France à Soleure, donne communication des événements au gouvernement de Berne que le Conseil de Genève a déjà mis au courant. Le massacre de la Saint-Barthélemy, comme il a reçu l'ordre de l'expliquer, est un incident imprévu auquel le roi est resté complètement étranger, une conjuration tramée à l'insu de sa Majesté, une rixe entre les Guises et les Châtillons. Il essaye d'accréditer la première version [3].

Cinq jours plus tard, le sieur de Granges se rend à Lucerne, assiste à la diète des V Cantons et y donne les mêmes explications [4].

Le 17 septembre, Messieurs De la Fontaine et Gaudart de l'ambassade de France rapportent au gouvernement de Lucerne, notamment à Louis Pfyffer qui en est l'âme, que les huguenots ont vraiment ourdi un complot et que chaque jour de nouvelles preuves le montrent [5].

Mission de Bellièvre, ambassadeur de France.

Un des dipomates de l'ambassade de France s'empresse de faire savoir à Catherine de Médicis quel état d'esprit inquiétant règne dans les cantons protestants. « Il advint nouvelles de toutes parts, écrit-il le 19 septembre, aux cantons protestants d'une vespertine donnée à tous les huguenots par tout le royaume et que, mesmes l'on n'avoit pas pardonné aux femmes et enfans, criant si haut et avec tant d'exécration que je ne l'oseray jamais

---

[1] Archives d'Etat de Fribourg: Papiers-documents de France, n° 4, règne de Charles IX; Th. v. LIEBENAU, *Luzernische Berichte über die Bartholomäusnacht*, dans l'*Indicateur d'Histoire suisse*, t. 2. (Abréviation: LIEBENAU), p. 249-250; Ant.-Ph. von SEGESSER, *Ludwig Pfyffer und seine Zeit*, t. 2. Berne 1881 (abréviation: SEGESSER), p. 189-190. — [2] LIEBENAU, p. 250-251. — [3] A. GOBAT, *La République de Berne et la France pendant les guerres de religion*. Berne 1891 (abréviation: GOBAT), p. 63-64; FAZY, p. 14; GANDY, p. 353. Cet auteur publie, en partie, la lettre que Charles IX a envoyée aux cantons protestants. Théodore de Bèze, ajoute Gandy, ravi de cette lettre l'a envoyée, le 28 octobre, aux conseillers de la ville de Montauban; *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, III^me^ année, p. 274-278, on y trouve in extenso les deux lettres de Charles IX et de Théodore de Bèze. — [4] LIEBENAU, p. 251-252; SEGESSER, t. II, p. 190-191. — [5] LIEBENAU, p. 258-259; *Eidgenössische Abschiede* (abréviation: *E.A.*) t. 4, 2^me^ partie, p. 498-499.

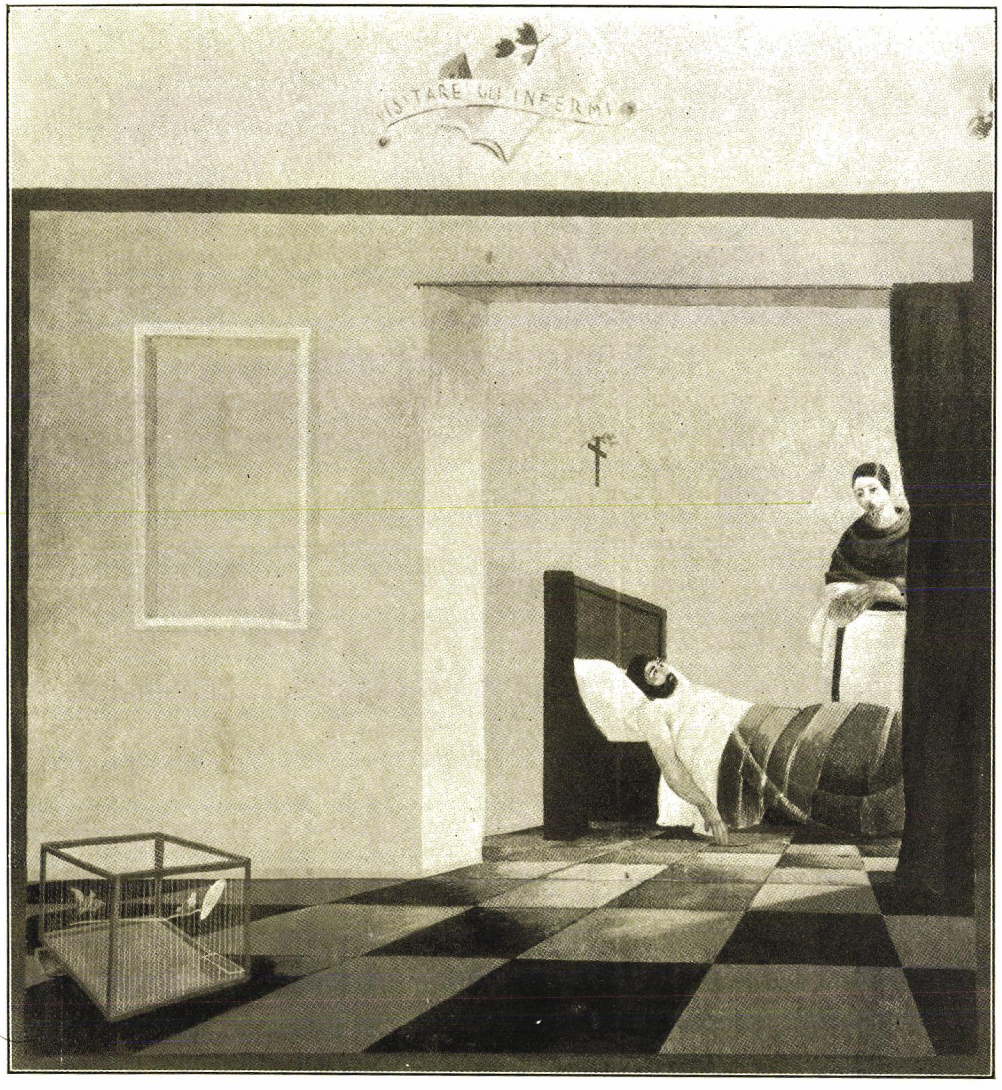
l'écrire. Brief, Madame, ils disent que c'estoit une délibération et résolution que Vostre Majesté, Monseigneur d'Anjou avec Mrs de Guise, auroient machinée, il y a longtemps, exemptant le Roi de cela et que Vostre Majesté avoit establi les noces du Roi de Navarre avec Madame, pour mieulx attraper ceux-là et que l'on voit bien en un même temps ce que le Sieur Strozzi a fait à la Rochelle, feignant d'aller aux Indes, et ce qui s'est exécuté à Orléans, à Lyon et autres lieux. Il ne sera pas hors de propos de faire imprimer une apologie où tout le succès de tout cecy fust bien discouru, avec mention de quelques uns de la religion qui auroient entendu ces malheureux conseils, avec aussi les confessions de ces secrétaires du feu amiral et autres prisonniers que Vos Majestés tiennent, pour cela estre publié par toute l'Allemagne ici, et autre part... [1] »

Pour se justifier aux yeux des cantons réformés, tâche difficile, Charles IX et Catherine de Médicis recourent à l'habileté de Bellièvre. Ce vieux diplomate, qui a mené jadis maintes négociations délicates avec la Confédération, n'accepte sa mission qu'à contre-cœur. « Il aurait mieux aimé, avouera-t-il dans la suite, estre un paouvre paisant... vivant en paix et en repos, que de servir sa Majesté es charges plus honorables... en ces guerres civiles qui sont dans un royaume comme la cholique dans un corps humain. » Il quitte Paris le 16 novembre 1572 et arrive à Soleure deux semaines plus tard. Dissiper « plusieurs faulx rapports et calomnies semées parmy les nations estrangières », exposer la vérité concernant la Saint-Barthélemy et les justes raisons qui avaient dû déterminer sa Majesté, rassurer les cantons évangéliques quant à la fausse rumeur d'une entente secrète entre le roi, le pape et d'autres princes catholiques pour l'exécution des décrets du concile de Trente, tenter un rapprochement entre protestants et catholiques de la Suisse, enfin prier les cantons alliés de la France de tenir prête la levée de 6000 hommes qu'ils avaient accordée quelques semaines auparavant, voilà sa mission [2].

Le 7 décembre, à la diète générale de Baden, Pomponne de Bellièvre donne de la Saint-Barthélemy la seconde version. Le roi déclare-t-il, a tout fait pour sauver sa vie et sa couronne, il espère éteindre le feu que l'amiral et ses partisans ont allumé et regrette de voir certains cantons si faussement (!) renseignés au sujet des derniers événements. Son exposé ravive plutôt qu'il n'apaise l'ir-

---

[1] H. de la FERRIÈRE, p. 163-164. Ce doit être le sieur de Granges et non de Grantrie qui a écrit cette lettre. — [2] E. ROTT, *Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés* (abréviation: ROTT), t. II, Berne 1902, p. 165-166.


VISITARE GLI INFERMI

ritation des réformés [1]. En effet, quelque temps auparavant, Hotman, calviniste réfugié à Genève, a, dans un pamphlet, dénoncé l'ambassadeur comme un « athée », un ennemi du Christ un émissaire de la cour venu pour tendre des pièges aux Suisses [2]. Toutefois, la diète de décembre se termine mieux qu'elle n'a commencé. Les cantons protestants se décident à suivre les conseils, pacifiques du roi de France [3]. Et Bellièvre, avant de regagner Soleure, se rend à Zurich, à Lucerne, à Berne et à Fribourg. A Lucerne, grâce à l'appui de Louis Pfyffer, il triomphe des séduisantes propositions espagnoles, savoyardes et vénitiennes, contrecarre la diplomatie pontificale et fait prévaloir l'alliance française [4]. Pour neutraliser l'influence des princes calvinistes d'Allemagne auprès des cantons protestants, il se sert du sieur de Beauvoir-la-Nocle, réfugié huguenot, lequel s'efforce de rentrer en grâce auprès de la cour de France [5]. Auprès du gouvernement de Berne, il fait encore agir le sire Gabriel de Diesbach, abbé de Vaucluse [6].

Au moment où il quitte Soleure, le 10 mars 1573, les relations diplomatiques entre la France et la Confédération sont de nouveau normales [7].

Réfugiés français en Suisse.

Au mois de septembre 1572, de nombreux réfugiés français arrivent dans la Suisse protestante. Partout, ils rencontrent un accueil sympathique. A Genève on est exubérant [8], à Berne, plutôt froid [9]. A Bâle, la bourgeoisie leur accorde le libre exercice du culte dans leur langue maternelle et l'on voit se constituer une paroisse française à laquelle la ville cède un peu plus tard, en 1614, l'ancienne église des Dominicains [10]. Les populations réformées, selon les nobles traditions suisses, font preuve d'une générosité admirable à leur égard. Dans la Rome protestante cependant, la présence de quelques centaines de calvinistes français encombre bientôt la petite ville, et suscite un renchérissement des denrées; à cette occasion, les pasteurs tonnent contre les négociants et les spéculateurs et exigent des mesures officielles [11].

Au début de septembre, Charles IX soupçonne que Cavaignes, l'un des principaux partisans de l'amiral, s'est enfui à Genève et en exige l'extradition. Les magistrats genevois font des recher-

[1] ROTT, t. II, 165-167; *E.A.*, t. 4, 2me partie, p. 506-507. — [2] ROTT, t. II, p. 166; FAZY, p. 34-37. — [3] ROTT, t. II, p. 166; *E.A.*, t. 4, 2me partie, p. 506-507. — [4] ROTT, t. II, p. 167. — [5] ROTT, t. II, p. 170. — [6] ROTT, t. II, p. 171. — [7] ROTT, t. II, p. 170. — [8] FAZY, p. 12. — [9] FAZY, p. 26, 53. C'est l'impression que l'on a, après avoir lu l'intéressante monographie de Fazy; GOBAT, p. 65. — [10] *D.H.B.S.*, t. I, p. 531 (article Bâle). — [11] GOBAT, p. 65; FAZY, p. 16-17.

ches, mais en vain. Sur ces entrefaites, ledit personnage est arrêté à Paris et l'incident n'a pas de suite [1].

Au nombre des réfugiés se trouvent au premier rang les deux fils de Coligny parvenus à s'échapper du royaume. Après avoir séjourné à Genève jursqu'au début du mois d'octobre, ils se rendent à Berne avec leur oncle, M. de Laval. Le Petit Conseil les reçoit officiellement et pendant les dix jours que dure leur séjour les comble de toutes sortes de prévenances et d'attentions, les traite en hôtes du gouvernement. De Berne, accompagnés des conseillers Bonstetten et d'Erlach, ils se rendent à Bâle, dans l'intention de gagner l'Allemagne, où le duc des Deux-Ponts s'apprête à soutenir la cause des huguenots [2].

La fille de Coligny, qui plus tard épousera Guillaume d'Orange le Taciturne, se réfugie à Genève, au mois de mars 1573, mais rejoint bientôt ses frères à Bâle [3].

Le 4 novembre 1573, arrivent à Berne MM. de Châtillon et d'Andelot. Depuis le mois de janvier déjà, ils demandent un asile. Le gouvernement met à leur disposition les hôtels de deux familles patriciennes, notamment celui de Nicolas de Wattenwyl qu'il exproprie pour cause d'utilité publique. Les enfants de l'amiral, M. de Laval et leur suite séjournent à Berne durant quelques mois [4]. L'agent secret de l'ambassade française, M. de Beauvoir-la-Nocle, leur avait conseillé de rentrer en France, alors qu'ils étaient encore à Bâle, mais n'était pas parvenu à vaincre leurs méfiances [5].

Parmi les réfugiés, se faufilent aussi quelques espions. Le 1er septembre, arrive à Genève un certain Clermont d'Amboise. Il se donne un air important, il rend visite à Théodore de Bèze et au Conseil. A ses dires, les Guises ne désirent pas moins la tête du successeur de Calvin que celle de l'amiral. En outre, Clermont d'Amboise demande si la noblesse protestante de France et les troupes calvinistes concentrées à Mons pourraient se retirer à Genève, car elles serviraient volontiers pour trois écus par mois [6]. Au bout de quelques semaines, les magistrats se méfient de ce réfugié et, sur sa demande, l'autorisent à quitter la ville [7].

On découvre aussi dans la métropole calviniste un espion plus dangereux, un certain Antoine Prost. Dans les souffrances atroces de la torture, il fait toutes sortes de révélations, avoue même qu'une armée espagnole va attaquer Genève. Ses aveux, probablement imaginaires, ne lui épargnent pas la peine capitale; après quelques mois de détention, il est pendu sur la place du Molard [8].

[1] FAZY, p. 20-22; H. de la FERRIÈRE, p. 182-183. — [2] FAZY, p. 33-34; GOBAT, p. 65-66. — [3] FAZY, p. 75-76. — [4] GOBAT, p. 71-72. — [5] ROTT, t. II, p. 170. — [6] FAZY, p. 30 et ss. — [7] FAZY, p. 30-31. — [8] FAZY, p. 46-49.

Tension des esprits dans la Confédération.

Genève, métropole de la Réforme française, se croit sérieusement menacée. Les nouvelles qu'apportent réfugiés et espions renforcent cette opinion. On s'imagine que le Saint-Siège, l'Espagne, la Savoie et la France ont tramé une conjuration, concerté une offensive générale contre les puissances protestantes, en vue d'appliquer les décrets du concile de Trente et de restaurer partout le catholicisme [1]. Par exemple, le 8 septembre, le bruit court que des troupes piémontaises sont entrées à Valence, qu'un autre corps doit passer par la Savoie et que Genève est en danger [2]. Encore au milieu du mois d'octobre, le Conseil redoute une attaque des Savoyards, croit fermement que 18 000 hommes se rassemblent dans le Milanais et dans le duché de Savoie [3]. Le 20 novembre, on communique aux autorités genevoises une lettre ou soi-disant lettre du duc de Guise à sa grand'mère, dans laquelle il l'informait que le roi de France aurait résolu d'exterminer les derniers calvinistes et de s'emparer de Genève, vu qu'il a déjà des intelligences dans la place [4].

Aussi, les magistrats prennent-ils immédiatement les mesures que suggère l'imminence du danger. Le lundi 1er septembre déjà, le Conseil mobilise des troupes et proclame en somme l'état de siège. Le lendemain, après avoir discuté l'opportunité de demander du secours à Berne, il décide de demander le concours d'une centaine d'arquebusiers et d'avoir sur pied, de nuit surtout, le quart de ses forces militaires [5].

Dans tous les temples, on récite des prières spéciales et on s'impose un jeûne solennel à l'occasion de la Saint-Barthélemy, conformément à la proposition que les ministres ont faite aux magistrats [6].

Dans les cantons réformés, à la suite du cri d'alarme poussé par Genève, on craint aussi une offensive générale des puissances catholiques, à laquelle prendraient part les cantons catholiques [7]. Le gouvernement de Berne, entre autres, avertit ses sujets et porte à leur connaissance les événements de France [8]. La diète particulière des quatre Etats réformés se réunit à Aarau, le 22 septembre. Les députés de Berne, de Bâle, de Schaffhouse et de Zurich, fort attristés du massacre de leurs coreligionnaires français, craignent de voir la persécution prendre une plus vaste extension; ils y voient l'exécution d'un décret du concile de Trente.

---

[1] FAZY, p. 9-16; SEGESSER, t. II, p. 198; ROTT, t. II, p. 165-166. — [2] FAZY, p. 15. — [3] FAZY, p. 41-42. — [4] FAZY, p. 51-52. — [5] FAZY, p. 9. — [6] FAZY, p. 19. — [7] FAZY, p. 9, 16; SEGESSER, t. II, p. 197; ROTT, t. II, p. 165-166. — [8] GOBAT, p. 69.

Après s'être demandés ce qu'ils comptent faire en cas d'attaque, ils envisagent diverses mesures:

a) Si une ville ou son territoire sont attaqués, les autres cantons doivent lui prêter un fidèle appui, sacrifier vie, fortune, honneur pour le salut de la patrie et de la religion protestante.

b) En outre, chacun des quatre Etats doit surveiller ses frontières, s'approvisionner en vivres et en munitions pour pouvoir parer à toute surprise.

c) Afin d'assurer l'échange des nouvelles et des communications officielles, chaque canton réformé doit organiser un courrier ou service postal, donner aux messagers des instructions écrites, très précises afin qu'ils sachent quelle attitude adopter.

d) Vu que Zurich n'a pas jugé nécessaire de convoquer à cette diète Saint-Gall, Mulhouse et Bienne, les IV cantons réformés proposent d'envoyer à ces trois villes une délégation pour leur communiquer les principales résolutions prises. De même des délégués se rendront, à titre personnel, auprès des autres groupements protestants; les Bernois notamment enverront des agents en Valais (car à ce moment environ le tiers de la population était réformé), dans le Val Moutier et dans le Pays de Neuchâtel.

e) La diète d'Aarau estime opportun d'aviser encore des villes amies comme Strasbourg et des principautés voisines comme le Wurtemberg et de combiner avec elles une série de mesures défensives.

Toutefois, elle ne prend ces décisions qu'« ad referendum ». Entre le 6 octobre et le 3 novembre, les quatre Etats adoptent toutes les propositions.

Avant de se séparer, les députés réformés décident encore d'intervenir auprès du roi de France, de demander avec la plus vive insistance la fin de la persécution et des sauf-conduits pour les réfugiés calvinistes [1].

Conformément aux résolutions de la diète d'Aarau, les cantons protestants aussitôt font des préparatifs militaires, postent des sentinelles aux frontières. Berne renforce son artillerie et tient prête une armée de 15 000 hommes pour la sauvegarde du Pays de Vaud et de Genève. Diverses rumeurs circulent, notamment dans leurs villes; quelques fanatiques vont jusqu'à dire: « Nous

---

[1] *E.A.*, t. 4, 2me partie, p. 499-500; SEGESSER, t. II, p. 199.

ne voulons pas attendre d'être massacrés comme l'amiral et ses partisans »[1].

Là-dessus, les catholiques s'effrayent; ils s'imaginent, d'après certains propos extraordinaires dont ils ont eu des échos, que Berne veut tomber sur eux à l'improviste, afin de venger le massacre de la Saint-Barthélemy. Aussi d'accord avec Glaris et Appenzell, invitent-ils Berne à la prochaine diète que les IX cantons alliés de la France tiendront à Soleure. Le 2 octobre, à cette réunion, l'avoyer Béat-Ludwig von Mülinen et le banneret Hans-Rudolph Hagenberg, délégués bernois s'empressent de démentir les faux bruits, prient leurs Confédérés de ne pas accorder de crédit aux rumeurs populaires, ramènent les mesures prises à leur juste proportion et déclarent que si l'on ne donne à leur canton aucune occasion d'entrer en guerre, il n'entreprendra aucune offensive[2].

Néanmoins la suspicion règne. Des deux côtés on se méfie. A la diète des V Cantons, le 20 octobre, puis à celle des VII Cantons catholiques, le 11 novembre, les députés s'inquiètent des armements des adversaires, s'émeuvent de certains propos. Aussi les Etats catholiques lèvent-ils à leur tour des troupes pour riposter à une attaque éventuelle, songent à proposer l'expulsion des réfugiés français et en dernier lieu demandent la convocation d'une diète générale[3].

Apaisement général à la diète de Baden.

Le 7 décembre, les délégués de toute la Confédération se retrouvent à Baden. Cette réunion fournit l'occasion non seulement à l'ambassadeur de France de présenter la Saint-Barthélemy sous un certain jour, mais aussi aux cantons de dissiper les malentendus et de mettre fin à une funeste agitation.

Les VII Cantons catholiques expriment tout d'abord leurs doléances au sujet des préparatifs de guerre et de l'attitude générale de leurs adversaires. Les IV Cantons réformés, aux dires de leurs délégués, ont mobilisé pour parer à une menace éventuelle et leurs mesures n'ont pas d'autre sens; ils éprouvent plus de plaisir que de déplaisir des déclarations pacifiques des catholiques; par contre, ils expriment leur surprise et leur indignation à propos des événements de France[4].

Finalement, grâce à l'intervention de Bellièvre, l'ambassadeur de Charles IX, le calme renaît.

---

[1] *E.A.*, t. 4, 2me partie, p. 501-502, 505; FAZY, p. 54; GOBAT, p. 69. — [2] *E.A.*, t. 4, 2me partie, p. 501-502; SEGESSER, t. II, p. 200. — [3] *E.A.*, t. 4, 2me partie, p. 502-504; SEGESSER, t. II, p. 200-201. — [4] *E.A.*, t. 4, 2me partie, p. 504-507; SEGESSER, t. II, p. 201.

Dès ce moment, Berne s'en tient à sa prudence traditionnelle. Au mois de janvier 1573, il exige que le Conseil de Genève interdise la publication des pamphlets d'Hotman et que la population genevoise s'abstienne de formuler une opinion quelconque sur la politique française [1].

De son côté, Charles IX, au mois de novembre déjà, recommande à la Confédération, même aux cantons catholiques de protéger Genève [2]. Après de longues négociations, il autorise les huguenots réfugiés en Suisse à rentrer dans le royaume à condidition qu'ils aillent à Berne prêter un serment de fidélité à la couronne [3].

Alors qu'en France, les hostilités se rallument et la quatrième guerre de religion éclate, en Suisse, tout rentre dans le calme.

CONCLUSIONS

Les faits une fois établis, les conclusions se dégagent d'elles-mêmes.

1° Le massacre de la Saint-Barthélemy a été uniquement un acte politique, ordonné au dernier moment par Catherine de Médicis. Celle-ci n'avait songé de prime abord qu'à se défaire de Coligny, en qui elle voyait un dangereux rival. Mais l'attentat échoua, le parti calviniste commença à s'agiter. La reine-mère, redoutant l'issue de l'enquête et les soupçons de l'amiral, crut se sauver en faisant exterminer, à Paris, les huguenots et leurs principaux chefs, entre autres Coligny qu'elle ne perdait pas de vue.

2° Comme tous les documents contemporains le prouvent et tous les historiens de bonne foi l'admettent, le Saint-Siège n'a nullement prémédité le massacre; il y est resté complètement étranger.

Aucun dignitaire ecclésiastique, cardinal, évêque, ou abbé, n'a participé aux fameuses délibérations qui préparèrent la Saint-Barthélemy. Le nonce Salviati n'a connu que le premier projet de Catherine de Médicis (et très probablement pas dans ses détails), projet qui prévoyait l'assassinat de Coligny. Il ne l'a nullement approuvé et, du reste, la reine-mère lui a imposé un secret si rigoureux qu'il n'a révélé l'affaire au pape qu'après coup.

Aucun prêtre, aucun moine n'a joué de rôle marquant au cours des sanglantes journées. Et pourtant si quelques clercs y

[1] FAZY, p. 68-71, 77-78; SEGESSER, t. II, p. 203. — [2] FAZY, p. 46. Fazy y voit à tort une feinte bienveillance; ROTT, t. II, p. 168. — [3] FAZY, p. 72-75.

avaient pris part, ça n'étonnerait guère les historiens qui connaissent l'esprit, les mœurs et les passions confessionnelles du XVI^me siècle.

3° Grégoire XIII a approuvé l'événement, en le fêtant grandiosement, a-t-on souvent reproché à l'Eglise. Regardons encore une fois les faits tels qu'ils se sont passés. Est-ce que le pape n'a pas reçu, comme tous les souverains d'Europe, des nouvelles fausses ou incomplètes ? N'a-t-il pas cru alors, comme tant d'autres, à cette redoutable conjuration des huguenots et au salut providentiel de la famille royale ? On comprend dès lors parfaitement qu'il ait entonné le « Te Deum », organisé de magnifiques processions et ordonné diverses manifestations d'allégresse. Les succès politiques ou militaires, l'échec des complots imaginaires ou réels (tel celui de l'Escalade de Genève, en 1602), les triomphes de la cause religieuse ont, de tout temps, mais spécialement aux XVI^me et XVII^me siècles, suscité l'enthousiasme de la foule et donné lieu à des fêtes d'actions de grâces. Grégoire XIII a, en somme, traduit ses premiers sentiments de joie, à la manière de son temps.

Mais, au moment où l'allégresse se manifeste si puissamment dans son entourage, il fait quelques réserves (ce qui provoque même notre étonnement). Il eût préféré au massacre une action ouverte, une mesure légale (détail piquant, il est le seul avec Elisabeth d'Angleterre à émettre cette opinion basée sur la stricte justice) ; il ne se réjouit que du salut de la famille royale et du succès de la cause catholique. En outre, dès qu'il connaît la cause véritable de la Saint-Barthélemy, il change d'attitude ; et cela nous permet de supposer que, s'il avait tout su dès le premier instant, il n'eût pas organisé les grandioses manifestations des 5 et 8 septembre. Le pape, dans la suite, désavoue directement l'attentat contre Coligny et indirectement, par des silences éloquents, le massacre lui-même.

Pouvait-il retirer les félicitations qu'il avait exprimées à la cour de France, regretter ouvertement les fêtes qu'il avait ordonnées, faire effacer les fresques de Vasari et fondre la médaille commémorative, blâmer enfin l'attitude de Catherine de Médicis ? Dans les circonstances où il se trouvait, c'était absolument impossible. Au moment où la diplomatie française, par des prodiges d'habileté, parvenait à calmer l'Angleterre, les Etats réformés de l'ouest de l'Allemagne, la noblesse calviniste de Pologne et surtout les cantons protestants de la Suisse, un désaveu officiel du Saint-Siège eût mis Charles IX dans une impasse.

D'autre part, Grégoire XIII espérait, à ce moment décisif, déterminer la cour de France à adopter les décrets du concile de Trente, à prendre des mesures légales contre l'hérésie et à entrer

dans la coalition contre la Turquie. Ce n'était pas en révélant à toute l'Europe les basses intrigues de la reine-mère qu'il pouvait réaliser ses espérances, bien au contraire.

Alors le pape adopta une attitude très réservée, qui ne pouvait en aucune façon éveiller les soupçons des puissances protestantes à l'égard de Catherine de Médicis (au contraire, les Etats réformés parlaient de connivence entre le Saint-Siège et la France), et se garda d'approuver l'horrible massacre du 24 août 1572.

4° La Saint-Barthélemy a été le plus odieux et le plus sanglant des guets-apens qu'aient vu les guerres de religion. A cette époque, le parti catholique en avait assez des provocations, des insolences, des pillages, des assassinats voire même des massacres dont les huguenots étaient les auteurs depuis plus de dix ans. Ses chefs, les Guises, voyaient en Coligny l'instigateur du meurtre du duc François de Lorraine, leur chef de famille. C'est sur cet état d'esprit et ces haines politico-confessionnelles qu'a spéculé Catherine de Médicis, au moment où elle combina et fit exécuter, l'un après l'autre, ses deux sinistres projets.

5° Il est presque superflu d'ajouter que tous les catholiques, depuis longtemps, réprouvent formellement le massacre de la Saint-Barthélemy et aimeraient voir les réformés condamner ou du moins signaler les atrocités qu'ont commises les huguenots à cette même époque, comme aussi, dans leurs manuels d'histoire, rétablir la stricte vérité au sujet de cette terrible journée du 24 août 1572.

JOSEPH JORDAN,
professeur au Collège, Fribourg.

DE CANTORBÉRY A ROME PAR LISIEUX [1]

M. Vernon Johnson qui vécut pendant dix-sept ans dans les ordres anglicans, et qui même, pendant quatorze ans, fut membre d'une confrérie anglicane, vient de faire paraître, à Londres, le récit de sa conversion.

Ce n'est nullement une âme compliquée que celle de M. Johnson. Il avait toujours accepté sa situation de prêtre et de religieux anglican, de la Haute-Eglise dite « Anglo-Catholique », s'entend, et sans se poser là-dessus aucune question. Ses études bibliques et son éducation religieuse, conduites une année seulement dans un séminaire anglican, avaient été plutôt sommaires. Il s'était adonné à ses fonctions avec énergie et enthousiasme, et ses efforts avaient été couronnés d'un grand succès. Ses fidèles l'aimaient profondément et il avait opéré de nombreuses conversions. Le Père Vernon (on l'appelait volontiers par son prénom en sa qualité de religieux), était Anglais parmi les Anglais, et partageait toute la méfiance naturelle et innée des habitants insulaires pour ce qui est étranger. L'Eglise catholique, notamment, avec son centre à Rome lui paraissait suspecte. Elle lui semblait si différente de tout ce qu'était son pays à lui ! Il y a sans doute bien des Anglo-Catholiques qui n'ont pas cette méfiance envers Rome et qui, au contraire, se sentent attirés vers elle. Mais, pour M. Johnson, il paraît avoir été exagérément anti-romain, chaque fois du moins qu'il lui arrivait de penser à l'Eglise romaine. La plupart du temps il s'absorbait dans son travail qui était onéreux, et il ne lui est jamais venu à l'esprit de douter que l'Eglise anglicane fût, du moins en Angleterre, l'Eglise de Dieu.

---

[1] *One Lord, one Faith*, an Explanation, by Vernon JOHNSON, Shee and Ward London 1929.

Ses visites à Lisieux ont tout bouleversé. Si l'Eglise anglicane était l'Eglise catholique en Angleterre, quelle était l'Eglise catholique en France ? Jusqu'à cette année 1925, il n'avait jamais quitté son pays, il ne savait d'autre langue que la sienne, si ce n'est le latin et le grec ancien.

Pendant cinq ans, il a lutté contre la conviction qui devenait de plus en plus forte en lui, que la seule Eglise de Dieu était la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, et ce n'est que l'année dernière, en 1929, qu'il s'est finalement soumis et qu'il en a été reçu membre.

Son livre a été écrit avant sa conversion. Il le publia en octobre 1929. En deux mois neuf éditions ont paru, et l'on peut dire que cette conversion, depuis celle du R. P. Knox, est celle qui a eu le plus grand retentissement en Angleterre.

L'argument en faveur de la papauté (cette pierre d'achoppement pour beaucoup d'Anglicans) est développé dans ce livre de la façon la plus lucide, la plus claire et la plus convaincante. Les chapitres intitulés « La Papauté dans l'Evangile », « La Papauté dans les actes » et « La Papauté dans l'Histoire » forment une apologie apte à convaincre maint Anglican déjà ébranlé par le doute.

Il est évident que M. Johnson attribue sa conversion aux mérites et à l'intercession de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus ; il termine son récit par l'invocation : *Sancta Teresia, ora pro nobis.*

Dans la préface l'auteur s'exprime ainsi :

C'est en réponse aux nombreuses lettres que j'ai reçues me demandant les raisons de ma conversion à l'Eglise catholique que je publie ce livre qui n'est nullement une polémique, mais un exposé très simple des événements et des mobiles qui ont motivé ma démarche.

On verra que la raison suprême, primant toutes les autres, fut que je me sentais incapable de résister à la prétention de l'Eglise catholique d'être la seule vraie Eglise fondée par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour sauvegarder et enseigner la Vérité à tous les hommes jusqu'à la fin des siècles. Elle seule prétend être infailliblement guidée par le Saint-Esprit dans son enseignement. Elle seule possède l'autorité et l'unité nécessaires à sa divine vocation. Elle seule, par la Papauté, rend effectif le rôle de saint Pierre dans l'Evangile. Je me sentais dans l'impossibilité de résister au fait positif de l'Eglise catholique.

C'est en 1925 à Lisieux que je me trouvai, pour la première fois, en face de l'Eglise catholique en tant que réalité vivante. Mes lecteurs pourraient s'étonner de ce que j'aie mis un délai aussi long pour prendre la décision finale. L'explication en est que je ne suis qu'un Anglais comme les autres, et que, comme tel, j'avais, enracinées en moi, une peur, une crainte et une méfiance envers Rome — et envers ce que je considérais comme un système ecclésiastique étranger, et pour ainsi dire italien —, que je devais à mon éducation traditionnelle anglaise.

Je n'étais jamais sorti de mon pays avant 1925. Autant que je sache, je n'avais parlé avec un prêtre catholique que deux fois de ma vie, et seulement par hasard. Je n'avais jamais assisté à un office catholique et j'étais rarement entré dans une église catholique.

Il est presque impossible pour un catholique d'apprécier à sa juste valeur le point de vue anglo-catholique, et cela ne fait qu'augmenter les difficultés de la situation des Anglo-Catholiques, et leur rend plus difficile à supporter le passage d'un de leurs coreligionnaires à l'Eglise catholique.

Pour l'Anglais moyen, l'Eglise catholique n'est, en général, qu'un nom, et diverses raisons l'empêchent de la comprendre. Derrière toutes les autres raisons subsiste la plus grande, c'est-à-dire l'amour de l'indépendance inhérent à tout Anglais, qui ne supporte aucune ingérence de l'étranger surtout en matière de religion. Il existe en lui, inné et fermement établi dans son esprit, un instinctif sentiment que l'indépendance nationale et l'indépendance religieuse sont intimement liées; l'Angleterre, d'après lui, n'acceptera jamais une Eglise dont le gouvernement se trouve entre des mains italiennes. S'il lui arrive d'entrer en contact personnel et intime avec l'Eglise catholique, il est nécessaire que quelque grande chose se soit produite — quelque catastrophe — comme par exemple la conversion d'un être cher à lui, ou que quelque événement l'ébranle personnellement au point de le faire passer outre aux préjugé nationaux et aux malentendus et de lui permettre d'apercevoir l'Eglise catholique comme elle est.

D'un autre côté, il existe une autre classe d'Anglais, jusqu'à présent relativement petite, mais qui croît d'une façon continue et régulière, et qui comprend non pas seulement des Anglo-Catholiques, mais des individus de toutes sortes, et cette classe, le doute commence à l'assaillir. Beaucoup d'entre eux, qui ne sont pas des Anglo-Catholiques s'aperçoivent de la faillite de la religion en Angleterre; ils comprennent que celle-ci ne répond pas aux besoins de leur âme; sans savoir pourquoi, ils sentent que « les

choses ne vont pas ». Ils comprennent que la religion catholique, cette religion qui a été supprimée il y a quatre siècles par des lois d'une sévérité sans égale dans l'histoire du pays, ressuscite lentement mais sûrement, avec une vigueur, une force, que la raison humaine seule ne saurait expliquer. Ils comprennent que la grande faiblesse de la religion en Angleterre vient de ses sectes sans nombre, des controverses de ces sectes, et ils sont forcés d'avouer que les catholiques possèdent une unité inconnue en aucune autre société du monde. Leurs propres préjugés nationaux sont en train de s'affaiblir en raison de l'esprit international qui travaille le monde actuellement, et ils éprouvent l'attrait d'une Eglise internationale. Ils voient des hommes et des femmes, qu'ils auraient le moins soupçonnés d'une telle intention, devenir membres de cette Eglise, et ils se trouvent dans un état de doute et d'étonnement.

Il existe, parmi les Anglo-Catholiques, un petit groupe que l'anxiété harasse. Ceux-ci commencent à comprendre que la différence entre Anglo-Catholiques et Catholiques n'est pas seulement une différence de détail ou de degré, mais que le catholicisme et l'anglo-catholicisme sont deux choses entièrement différentes. Ils ne voient nulle chance de réunion, car, s'ils supposaient autrefois que Rome pût changer, ils comprennent maintenant que non seulement elle ne veut pas, mais qu'elle ne peut pas changer. La papauté est le fondement et la base de toute son autorité et de toute son unité. Ils voient que, loin d'attendre dans l'oisiveté la réunion, l'Eglise catholique se dépense largement en argent et en hommes, qu'elle édifie ses propres cathédrales, ses églises, ses écoles et qu'elle tend à devenir la plus grande force religieuse dans le pays.

Le nombre de ces âmes qui sont torturées par le doute n'a fait que croître rapidement ces derniers temps, et il y a tout lieu de croire que cette augmentation sera encore plus rapide à l'avenir.

Passons maintenant au récit de la conversion:

Vers la fin de l'automne de 1924, dit M. Vernon Johnson, me trouvant dans un couvent anglican où j'avais été envoyé pour diriger une retraite, je reçus des mains de la Rev. Mère Supérieure l'autobiographie de sainte Thérèse de Lisieux, ouvrage que j'avais une fois feuilleté dans une librairie catholique et qui m'avait paru sentimental, artificiel et contraire à l'esprit anglais. Je fis part à la Mère Supérieure de mon opinion sur ce livre, mais elle me répondit que j'avais tort et qu'il fallai le lire, de sorte que je cédai et acceptai le livre. (A cette épo

que j'étais demeuré treize ans dans les ordres anglicans et dans l'exercice de mes fonctions, et pendant dix de ces années j'avais fait partie d'une confrérie anglicane.)

Dans le silence de ma chambre, j'ai commencé la lecture du livre dont les deux premiers chapitres ne m'ont guère plu, mais peu à peu l'histoire m'a gagné et il est impossible de décrire mon état d'esprit quand, bien après minuit, j'ai déposé ce récit qui a bouleversé tout mon être comme aucun écrit ne l'avait jamais pu faire. Voici quelqu'un qui a aimé Notre-Seigneur à un degré tel que jusqu'à ce moment il ne m'était jamais arrivé de le croire possible, d'un amour aussi fort que celui des martyrs d'autrefois, d'un amour cependant rempli de la délicatesse et de la tendresse de celui d'un petit enfant. Avant tout, mon âme qui cherchait la lumière à tâtons, fut pénétrée par celle de l'évangile de la sainte, d'après lequel la souffrance constituait le don le plus précieux par lequel seul nous pouvions être unis à Notre-Seigneur en un amour sans liens et sans limites, et par son interprétation de la souffrance et de la douleur comme quelque chose que nous pouvions offrir, en union avec la Croix de Notre-Seigneur, pour l'Eglise et pour le salut des âmes.

Au mois de mai 1925, M. Johnson a employé ses trois semaines de congé à entreprendre un pèlerinage à Lisieux. Débarqué au Havre un matin, son premier acte fut d'assister à la messe dans une église près du port, et sa première impression fut défavorable, en raison d'un certain laisser-aller qu'il n'avait pas connu dans son pays, plus ordonné. Mais le moment où, du train, il aperçut pour la première fois la basilique du couvent de Lisieux, à l'intérieur duquel la sainte avait prié, aimé et souffert, fut un événement qu'il lui est impossible de jamais oublier.

Son premier soin fut de visiter la chapelle du couvent où se trouve l'autel de la petite sainte, dont, fait qu'il ignorait alors mais qu'il a su plus tard, la canonisation était alors en cours à Rome. Les guirlandes de papier colorié et le décor en général créèrent d'abord, dans l'âme de M. Johnson une impression pénible; tout cela était contraire au goût sobre des Anglais. Après avoir prié, il quitta la chapelle encombrée de monde.

L'après-midi, il visita la salle des reliques où furent présentés à sa vue divers objets dont la sainte a fait usage, sa cuillère et sa fourchette, l'habit qu'elle a porté, son étui à aiguilles, ses sandales, la table et la chaise de sa cellule, les dessins qu'elle

a faits, des fleurs artificielles qu'elle a fabriquées pendant qu'étendue sur son lit elle attendait la mort, et surtout sa discipline de corde nouée, et d'autres instruments de mortification dont elle usa. C'était une expérience des plus émouvantes que de regarder les objets employés par quelqu'un qui, en si peu de temps, devait être élevé sur les autels, d'une religieuse qui, dès maintenant, est proclamée sainte dans tous les pays du monde, et de fouler les pavés que, dans son enfance, ses pieds avaient touchés.

C'est le fait que la sainte a vécu de nos propres jours, que diverses personnes rencontrées dans la ville, le sacristain de la cathédrale, l'hôtesse de l'auberge et d'autres, l'avaient personnellement connue, qui a frappé l'imagination de M. Johnson, habitué, comme il l'était, à penser aux saints comme à des gens qui avaient eu leur vie terrestre au moins quatre siècles antérieurement. (Il faut se rappeler que l'anglicanisme n'ayant pas le moyen de canoniser des saints, les seuls saints qu'il vénère sont ceux qui vécurent avant la Réforme.)

Ainsi se passa la première journée à Lisieux, journée remplie d'impressions profondes et lumineuses. M. Johnson se sentait gagné par la conviction du surnaturel, et par le sentiment de la proximité des saints.

Le deuxième jour, M. Johnson passa la matinée d'abord à la messe, dite à l'autel de la sainte. Ensuite il visita la maison familiale de sainte Thérèse, et l'après-midi le cimetière où la sainte fut enterrée provisoirement. Au cimetière du couvent, où il se rendit ensuite, il entra en conversation avec une dame française connaissant le couvent et à qui il expliqua sa situation d'Anglo-Catholique. Cette dame lui procura une audience privée de la rév. Mère Agnès, sœur aînée de sainte Thérèse, pour le lendemain.

Il advint donc que M. Vernon Johnson, inconnu comme il l'était, membre d'une autre communion, ignorant la langue française, se trouva agenouillé au petit parloir du couvent carmélitain, en conversation — la dame française servait d'interprète — avec Mère Agnès, de ce côté de la grille, à l'endroit où la sainte s'était autrefois agenouillée, au temps où elle était encore dans le monde et où « sa petite mère Pauline » était déjà entrée au couvent:

Le seul mot de cette conversation qui me revient à l'esprit est « abjurer » que la rév. Mère prononça en me disant qu'il fallait renoncer à toutes mes fausses croyances, et je me rappelle avoir pensé qu'elle disait cela parce qu'elle ignorait tout de la renaissance catholique au sein de l'Eglise anglicane.

Le jour suivant, il fit une dernière visite à la maison de sainte Thérèse, où, à son entrée, la sœur surveillante lui demanda s'il était catholique. M. Johnson lui répondit qu'il était « Anglo-Catholique », et la sœur, qui fut fort intriguée par cette réponse, lui accorda une faveur toute spéciale en ouvrant la porte vitrée par laquelle elle lui permit d'entrer et de s'agenouiller devant la table où la sainte avait pris son dernier repas et le tabouret sur lequel elle s'était assise. Dans la chambre voisine, également fermée par une porte vitrée, il lui fut permis de tenir dans ses mains la corde à sauter que la sainte avait dans son enfance, de se mettre à genoux à son prie-dieu et de baiser son catéchisme, privilège que la sœur, comme elle ne manqua pas de lui expliquer, n'avait guère accordé à personne avant lui.

M. Johnson raconte ainsi ses impressions en quittant Lisieux :

C'était la qualité d'amour que j'avais trouvée dans les vies de saints, et que j'avais toujours tenue pour quelque chose appartenant au passé, que je voyais à Lisieux, en nos jours matériels, ce même amour surnaturel et invincible des premiers martyrs. La divinité de Notre-Seigneur apparaissait à mon âme dans une splendeur aveuglante. Par la puissance de la vie et de l'amour de la sainte, j'avais été comme soulevé, de sorte que je me sentais plus près de Notre-Seigneur. Il y avait comme une radiation d'amour émanant de son autel qui réunissait en une confrérie surnaturelle tous ceux qui s'y agenouillaient. J'avais été là où l'invisible était très près, et où le voile était tout mince. J'étais convaincu du fait que ma visite avait été guidée d'une façon mystérieuse. L'une après l'autre les barrières avaient été brisées sans aucun effort de ma part. Je devais croire que les prières de la petite sainte elle-même avaient guidé mes pas.

L'année qui suivit sa première visite à Lisieux fut remplie d'un travail actif, pendant lequel ses doutes au sujet de l'Eglise d'Angleterre ne firent qu'effleurer son esprit, et au mois de mai 1926, M. Johnson entreprit sa seconde visite à Lisieux.

Voici ses impressions :

La scène n'avait pas changé, tout était identique extérieurement, mais tout me paraissait différent. La sainte s'était retirée au fond du tableau et mon attention tout entière était fixée sur une question dominante, à savoir: Qu'est-ce qui avait rendu possible une sainte Thérèse ? J'ai fini par comprendre que c'était l'autorité de l'Eglise catholique qui avait produit la vie la plus intelligemment sainte que j'aie jamais admirée. Or, sainte Thérèse ne possédait pas à elle seule la conviction de la foi, celle-ci était partagée par tous les membres de son Eglise. A Lisieux étaient réunies des personnes appartenant à tous les peuples du monde, qui étaient toutes d'accord entre elles, parce que parfaitement unies dans leurs croyances. Je commençais à comprendre qu'une telle unité, parmi des individus venant de toutes les parties du monde, ne saurait provenir d'agents humains ; elle était manifestement d'origine surnaturelle et divine, et l'autorité de l'Eglise n'avait nullement pour effet d'estropier les âmes, mais d'aider au plus haut degré à les développer.

M. Johnson quitta Lisieux pour la seconde fois profondément troublé et oppressé. Rentré en Angleterre, il s'adonna à l'étude du Nouveau Testament. A la fin de cette lecture, il dut s'avouer que l'Eglise romaine était la seule qui remplît les conditions dictées par Notre-Seigneur pour son Eglise. Il comprenait que les deux conditions fondamentales de l'Eglise de Dieu étaient l'Autorité et l'Unité, et il ne savait où trouver ces deux conditions ailleurs que dans l'Eglise catholique romaine.

Néanmoins son ministère paraissait si fructueux, il jouissait d'une telle considération dans son Eglise, il avait tant de méfiance pour tout ce qui lui paraissait étranger et non-anglais, que ce n'est qu'au bout de quatre ans encore, qu'il fut reçu dans le sein de l'Eglise catholique.

Voici ses propres mots: « Sainte Thérèse m'a montré l'Eglise catholique, celle-ci m'a montré l'Evangile, et l'Evangile m'a de nouveau montré l'Eglise. »

TH.-MARION GOODHART.

CHRONIQUE
SUR LE TEMPS PRÉSENT

Les mouvements qui s'enregistrent sur le plan économique et sur le plan politique naissent sur un plan beaucoup plus élevé. *L'homme ne vit pas seulement de pain...* Cette divine parole subsiste, que l'académique Renan essayait avec hypocrisie de corriger. L'homme vit principalement d'autre chose. Plus par la tête que par le ventre. Entendons naturellement par *hommes* ceux qui mènent le troupeau humain au mal ou au bien, qui le poussent dans la mer ou dans le ciel, en un mot ceux qui travaillent à l'élaboration d'une civilisation, d'un monde. « Nous avons fait l'histoire d'une croyance, dit Fustel de Coulanges à la fin d'un de ses livres. Elle s'établit: la société humaine se constitue. Elle se modifie: la société traverse une série de révolutions. Elle disparaît: la société change de face. » On veut ici bien sûr non pas nier ce qui est secondaire, c'est-à-dire le choc en retour qui vient d'en-bas, de la géophysique, des conditions extérieures de l'économie et de la politique; mais affirmer ce qui est prépondérant et décisif. On n'ignore pas non plus que les communistes pour tromper le peuple — et Taine par légèreté — ont soutenu le contraire. Ils ont parlé comme si les idées étaient dictées par le ventre, et pour le faire accroire au monde, leurs apôtres bien des fois sont morts de faim ou de froid.

* * *

Que même la vie de l'homme commun soit commandée par d'autres soucis que celui du pain, un observateur comme Florian Delhorbe [1] n'a qu'à regarder avec sympathie le paysan ou l'ouvrier pour le découvrir:

> Le *paysan* est sédentaire. Il tire son manger d'un champ, il vit sur place. Il n'aime pas le changement, et d'abord le changement de place, le déplacement. Les habitudes forment une clôture autour de sa maison. On le dit âpre au gain.

[1] *Aujourd'hui*, Lausanne, 12 déc. 1929.

Il est d'abord sédentaire, le reste suit par voie de conséquence. Sédentaire et sentimental. Ce sont les citadins qui ont créé la légende des paysans âpres au gain. Les citadins et les poètes bucoliques. Pas plus âpres au gain que les autres hommes. Chacun défend son manger et sa peau, c'est-à-dire sa vie. L'âpreté est plus ou moins apparente. Ce n'est pas le gain qui d'abord attache le paysan à son champ. Il reste où il est. Attachement, premier sens de l'amour. Le paysan aime-t-il sa terre ? Il y est attaché. Ailleurs il gagnerait peut-être davantage. Il reste où il est, même si la terre est pauvre et plusieurs récoltes mauvaises. Il ne s'en va pas, parce qu'il a certains sentiments. Parce qu'il a ces sentiments, parce qu'il est sentimental, il est sédentaire, c'est-à-dire attaché sur place...

Quand un paysan quitte la terre, quand on commence à parler de l'abandon des campagnes, cela veut dire d'abord et tout simplement qu'un changement s'est produit dans le cœur du paysan. Il avait certains sentiments, il ne les a plus. Ce n'est plus le même homme. Alors vous pouvez faire des lois pour introduire le progrès dans les campagnes, le paysan qui est devenu un autre homme s'en va. Il vivait sur place, il a pris goût au déplacement. Il se détache. Se détacher, c'est n'aimer plus ou aimer moins. Cet homme nouveau va aimer autre chose, il ne sait pas encore quoi. Il a pris goût au changement. Vous avez beau lui montrer tout ce qu'il perd et le peu qu'il gagne, il répond qu'il saura bien se débrouiller. Il a déjà trouvé une combine. Il est entré dans le système D.

L'*ouvrier*, c'est une autre espèce d'homme. Il est attaché à son métier comme le paysan à sa terre. Vous n'avez qu'à voir de quel œil le cordonnier examine les chaussures qu'on lui apporte à ressemeler. L'électricien vous explique en connaisseur que le fil a été mal posé; le mécanicien tient à vous faire comprendre pourquoi le moteur ne marche pas. Métier vient de *ministerium*, c'est une origine noble. Les métiers sont les organes de la production. Par le métier, les ouvriers entrent dans l'échange de services qui assurent l'équilibre d'une société. L'ouvrier manie des outils et transforme des choses. Le métier est un gagne-pain et un champ d'expérience. Il y a rupture d'équilibre et déclin des métiers quand le gagne-pain prend le pas devant. Car l'ouvrier se détache de son métier comme le paysan abandonne son champ. Parce qu'un changement s'est produit dans son cœur. L'ouvrier était attaché à son métier, il ne l'aime plus, il est devenu un autre homme. Vous avez beau augmenter les salaires, l'augmentation des salaires est un escalier dont on ne voit pas le sommet. L'ouvrier sort de son champ d'expérience. Il cesse d'augmenter son savoir réel pour augmenter son gain. Il sort du champ d'expérience pour monter l'escalier du salaire, l'escalier du bonheur. Un escalier qui monte dans l'abstraction et l'irréel.

On n'a jamais parlé autant d'*humanité* qu'aujourd'hui et il n'y en a peut-être jamais eu si peu dans les relations entre les hommes. Parce que l'individu cherche sa place dans le monde. Quand il ne la trouve pas, c'est qu'une organisation se disloque. Une société s'était faite, elle se défait. Alors chacun pour soi. L'ouvrier fait la grève, le paysan ne salue plus Monsieur le curé (ou Monsieur le pasteur). Monsieur le curé s'en passera. Mais le paysan et l'ouvrier n'ôtent plus leur chapeau pour saluer le drapeau, ni personne. Ils croient que c'est un signe de liberté que de garder son chapeau sur la tête. Les hiérarchies dégringolent. Retour aux besoins fondamentaux, à la bataille quotidienne pour satisfaire ces besoins. Le XIX^me^ siècle s'enorgueillit d'avoir été l'âge de la grande industrie. Age du fer, âge de fer.

Notre organisation économique se disloque. Pourquoi ? Berdiaeff a répondu [1]:

Les raisons spirituelles du travail se sont corrompues et on n'en a pas trouvé de nouvelles. La discipline du travail est une question vitale pour les sociétés con-

[1] *Un nouveau moyen âge*, p. 127.

temporaines. Mais c'est la question de la sanctification et de la justification du travail. Elle ne se pose donc ni dans le capitalisme ni dans le socialisme, qui ne s'intéressent pas au travail même.

En vérité, un grand changement s'est produit dans le cœur de beaucoup d'hommes. Ils cherchent leur place dans le monde qui ne connaît plus les raisons spirituelles du travail, de la vie et moins encore de la mort.

* * *

Est-ce la faute de la machine ? Il faut convenir que, tandis que nous pensions qu'elle nous livrerait la possession du monde, c'est elle, par un renversement surprenant, qui a réussi à nous imposer son rythme. Nous sommes devenus — je ne parle pas des chartreux — la chose de cette chose. A ce titre, la machine mérite l'anathème de ceux qui gardent en eux le goût de la grandeur humaine. Elle est une tache dans nos yeux [1].

Combien d'aveugles aux yeux ouverts qui ne voient plus le soleil parce qu'ils ont une montre... Combien d'aveugles aux yeux tachés, dans cent, deux cents ans, qui n'auront jamais touché d'arbre, sinon devenu le torchon de papier où ils essuieront leurs mains d'huile, entre deux ordres des monstres de métal qui les auront domptés pour toujours ? Pas de doute: il n'y aura bientôt plus que le paysan pour *sentir* à travers ses paupières le ciel devenu rose, pour se précipiter vers le jour nouveau et la fatigue nouvelle. Ha, mon Seigneur Saint Pierre, nous sommes perdus si la tache triomphe !

Le plus terrible peut-être, c'est que le monde que ne voient plus les hommes *meurt peu à peu lui aussi.* Il faut l'échange. « Que ferai-je de mes arbres, dit la forêt; plus d'oreille humaine pour comprendre et silencieusement *m'expliquer* ce que dit le vent dans leur feuillage !... »

Si la chose affreuse arrive, si l'homme accepte ses lampes, ses prisons de fumées, s'il préfère à la chair, à l'air *vivants*, nouveau Narcisse, sa propre image aux miroirs de craie, d'ébonite et de néon, ce divorce marquera la fin du monde: l'homme forçat de « son » univers, au coeur d'un hiver éternel. A quoi bon les saisons ? et le soleil ne se lèvera plus. Une seule chose pourra nous sauver encore, à la dernière seconde peut-être; une voix parmi les faux soleils et l'épouvante d'une Ville, une voix qui demande: « Où est le soleil ? » La voix d'un poète, d'un enfant ou d'un saint. Et le soleil se lèvera...

Un saint parlera peut-être. Une fois déjà les choses ont été suscitées à nouveau, le monde est devenu un nouveau monde. De ce corps malade étendu dans le cloître de Saint-Damien, de cette face aux yeux brûlés par le fer rouge (ces yeux qui *voyaient* enfin, ineffablement confondus, le Paradis et la Terre: le soleil, les étoiles, l'eau, le feu, le Très-Haut couronnant de Sa main ceux qui ont pardonné en Son nom) de cette face a jailli le cantique qu'un autre saura redire et qui nous rendra la vue.

C'est beau comme de la poésie, c'est vrai comme de la théologie. Il y a seulement une tentation dont il faut se garder, quand on proteste contre l'abus de l'artificiel, c'est de faire tomber l'anathème jusque sur les choses essentiellement humaines qu'il défigure: la famille et l'éducation, la cité et la civilisation, la raison.

[1] *Aujourd'hui*, 16 janvier 1930, Rd.

Peut-être, au temps où nous vivons, l'artificiel ronge-t-il en effet ces réalités comme un chancre. Ne tuons pas l'homme pour son chancre. Essayons de distinguer. La philosophie ici parfois pourra n'être pas complètement inutile. Le sophisme a toujours été de se passer d'elle pour mieux confondre la chose et l'abus: sophisme de Rousseau contre la société et la civilisation, de Marx contre la famille et la propriété privée. Sophisme de Tolstoï contre l'art, de Gide contre la morale, etc.

* * *

Pas plus que le Serpent enroulé dans l'Arbre, la machine ne nous a perdus. Elle a aidé à nous perdre. La chute s'est produite d'abord ailleurs, dans le cœur éternel d'Adam. Au moment où la machine est venue, tout était préparé pour qu'elle nous mangeât. Descartes, et beaucoup d'autres avec lui, s'y étaient appliqués:

N'oublions pas qu'en définitive Descartes a renversé l'ordre de la Connaissance humaine, et fait de la Métaphysique une introduction à la Mécanique, à la Médecine et à la Morale, sur lesquelles désormais nous cueillerons les fruits tonifiants du savoir... Voyez ce qu'est devenu depuis lors le grand nom de Science... Tournant le dos aux choses éternelles, la raison, dans le monde moderne, s'ordonne à la créature. Elle préfère la mathématique des phénomènes à la théologie, la science à la sagesse. De la montagne de son excellence elle a aperçu tous les royaumes de l'univers matériel, et leur gloire, et descend vers eux pour les posséder [1].

Que serait-il advenu — supposons-le — si la machine avait pu faire son entrée dans un monde où les hiérarchies spirituelles eussent été rigoureuses et reconnues ? Elle aurait fait comme la Tarasque à qui sainte Marthe jeta de l'eau bénite et montra une croix: « Alors le monstre se rangea comme un mouton près de la sainte, qui lui passa sa ceinture autour du cou et le conduisit au village voisin où le peuple le tua à coup de pierres et de lances ». Mais nous, on aurait été plus poli. On ne lui aurait pas jeté de pierres. On lui aurait demandé de faire l'animal domestique.

Est-ce vraiment trop tard pour essayer ? Après notre asservissement à la machine et la défaite qu'elle nous a infligée, en partie par surprise, n'allons-nous pas finir par la dompter ? Est-ce que la dignité de l'homme, la vertu de son âme immortelle ne vont pas, en fin de compte, encore une fois triompher ?

Qu'allait nous dire Claudel quittant pour Washington son cher Japon où « l'union paisible de l'homme et de la terre subsiste pour tous les siècles, comme la mousse sur le rocher » ?

Le Japonais, disait-il alors [2], s'ajoute à la nature plutôt qu'il ne la subjugue, il s'associe à ses célébrations, il la regarde et fait la même chose, il complète son

[1] Jacques MARITAIN, *Trois Réformateurs*, p. 117.
[2] *L'Oiseau noir dans le Soleil levant*, p. 38.

langage et sa parure, ils vivent en même temps. Il n'y a pas de pays où plus étroite intelligence existe entre l'homme et la nature et qui de l'autre à l'un porte plus visiblement la réciproque empreinte. Ils n'ont pas fait pendant deux siècles autre chose que de se regarder.

Cette pénétration de la nature en l'homme, de l'homme en la nature, qui va jusqu'à l'idolâtrie, l'idolâtrie vraie, quel Européen, mieux que lui, en a surpris le mystère?

...Il y a dans toute beauté un élément de tristesse, c'est la mort qui est là, il y a des larmes à regarder fleurir en nous ce qu'il y a de mortel ! et c'est l'exil seul qui rend ces roses possibles. Avant que la sultane des jardins se dévoile pétale à pétale il faut que Mai devant le soleil tende ce voile de cendre et d'argent.

LE POÈTE. — J'ai ressenti tout cela au Japon mieux que partout ailleurs: l'amère paix du paradis bouddhiste qui n'est peut-être pas très loin de l'enfer...

Mais voilà Claudel chez les Américains. C'est un homme intelligent. Il saura voir. Et il y a en lui cette seconde lumière de la foi catholique qui, depuis l'âge de dix-huit ans, ne l'a plus jamais quitté. Ce ne sont pas des thèses qu'il apporte. Ce sont des réserves et des espérances, une sorte de *Cantate à deux voix* qui s'achève sur un chant pascal [1].

SAINT-MAURICE. — Tout mouvement régulier et mécanique est quelque chose d'assommant.

GRÉGOIRE. — C'est le reproche qu'on lit partout contre l'Amérique.

SAINT-MAURICE. — Ne le trouvez-vous pas exact ?

GRÉGOIRE. — Mon cher, n'avez-vous pas vu ces bonnes femmes en Chine et au Japon qui piétinent toute la journée sur la roue d'une *noriah?* Qu'est-ce qu'il vous faut de plus en matière de mouvement monotone et mécanique ? Et cela ne dure pas huit heures, mais du lever du soleil à son coucher.

Simple déplacement accidentel d'un geste éternel!
Simple déplacement encore de la beauté, au Niagara:

Il n'y a plus rien de l'ancien Titan, de l'ancien Père des Eaux que nous voyons fonctionner dans les pages de Chateaubriand, les bras puissamment accrochés à deux érables et enfonçant entre ses genoux une barbe mêlée de soleil. Mais c'est encore plus beau maintenant, cette espèce de dénivellation colossale et de force visible au milieu des usines ! Car le Niagara a pris un aspect nettement industriel. C'est un engin au milieu des autres, une vanne formidable, une coulée telle, qu'elle requiert non seulement nos regards, mais l'accrochage perpétuel et proportionné à sa poussée d'un nombre de roues et d'outils ! C'est toute une Méditerranée, ce sont les Cinq Lacs, c'est le réservoir central de tout un continent qui s'écoule par ce conduit restreint. Comment aurions-nous laissé cette force inutile et incomplète ? N'était-il pas aussi indispensable de lui attacher une dynamo que de seller un cheval ?...

Mais quelle est la signification de cet effort ?

---

[1] Conversations dans le Loir-et-Cher, samedi, *Vigile*, 1930, 1er cahier, p. 54. Bernard Grasset, éditeur. Ces cahiers trimestriels de belle tenue littéraire et d'une édition soignée, sont ainsi présentés: « Le Catholicisme n'étant à aucun degré un parti, *Vigile* n'a pas de programme — sinon d'offrir à quelques écrivains catholiques, tant étrangers que français, le lieu de rencontre où ils puissent collaborer en parfaite communauté de foi selon le mode d'expression propre à chacun d'eux. »

GRÉGOIRE. — ...Que cela vous plaise ou non, il faut reconnaître à cette conquête par l'art des forces de la nature, à cette réduction de l'individu à la loi de l'ensemble, à cette intervention du rythme dans le travail, un caractère de nécessité. Il est clair que l'Humanité a reçu une commande, qu'elle devait à tout prix l'exécuter. Elle avait absolument besoin d'un certain outil.

SAINT-MAURICE. — Et quand il sera fabriqué, qu'est-ce que nous en ferons ? Tant de science, tant de calculs, tant de puissance enfermée dans notre marmite, tant de génies impalpables empressés à nous obéir, et tout cela pour aboutir à l'acétylène et à des seaux de toilette ! Les ondulations même de l'éther capturées au-delà de la lumière et du son, et le résultat est de transmettre à des milliers de kilomètres le braiement d'un pitre.

GRÉGOIRE. — Qui sait si tout cela ne serait après tout que la série des exercices préparatoires, une délivrance préalable de ce travail d'esclave qui dans les siècles passés requérait toutes les forces de l'homme, avant que nous ne nous mettions à notre grande œuvre, la cathédrale des jours futurs !

SAINT-MAURICE. — Qu'appelez-vous la cathédrale des jours futurs ?

. . . . . .

GRÉGOIRE. — ...Mais la cathédrale des jours futurs, c'est la terre tout entière ! Il ne nous faut pas moins. Vous saisissez l'idée ? la Terre n'est pas achevée Il faut prendre cette grosse boule entre nos mains comme le barbier fait de la tête de son client.

. . . . . .

SAINT-MAURICE. — N'est-ce pas un signe de la Providence que l'accroissement jusqu'à une espèce de plénitude, des moyens matériels mis à la disposition de l'Humanité, coïncide avec la conclusion de l'expérience pratique et de l'analyse rationnelle conduite depuis deux siècles par les philosophes et les savants: et que l'outil soit précisément mis en notre main à ce moment où notre œil est devenu clair et où l'absurdité et la répugnance morale, ou disons, d'un seul mot, l'inconsistance de tout ce qui n'est pas la Vérité Catholique, sont devenues évidentes à tous les yeux ? Le monde tout entier a été mis entre nos mains, est-ce qu'il n'y a pas quelque chose à en faire, non pas seulement pour notre utilité personnelle, mais pour la gloire de Dieu ? Il y a là une espèce d'évidence. La terre entière, cette possession enfin catholique de toute la terre, c'est quelque chose de trop gros pour notre utilité personnelle. Il y a autre chose à en faire. C'est pour autre chose qu'on nous l'a livrée! C'est pour autre chose que nous pouvons promener librement sur sa convexité ce compas dont l'avion est le sommet. Nous avons du recul. Nous pouvons désormais considérer la terre sans en faire partie. Toutes les paroles éparses du psaume de louange et d'action de grâce dont est faite la Création, nous allons pouvoir les réunir l'une à l'autre. Qu'elle sera belle, la destinée de ces hommes futurs qui pourront réunir en eux ces trois choses: la Foi, le Pouvoir et cette Joie intrépide qui bientôt transportera les montagnes et qui déjà nous transporte au-dessus d'elles !

Ici, le texte éclatant et mystérieux de saint Paul, sur la Création, tout entière assujettie à la vanité, mais avec un certain espoir, parce qu'elle est maintenant dans les gémissements et les douleurs de l'enfantement, et qu'un jour elle sera délivrée de l'esclavage de la corruption pour participer à la liberté de la gloire des enfants de Dieu.

GRÉGOIRE. — C'est tout le travail d'Adam dans le Paradis terrestre que nous avons à reprendre d'une manière magistrale et méthodique et quel serait ce Paradis terrestre dont aucune parcelle de la création serait exclue ? Oui, il faut venir au secours de cette création qui gémit et qui a besoin de nous. Il faut venir au secours de l'humanité d'abord, mais aussi il faut venir au secours de la forêt, il faut venir au secours de la ronce qui demande à devenir une rose, il faut venir au

secours de ce grand fleuve qui nous demande que nous l'empêchions de déborder, il faut venir au secours de l'oiseau et de la bête brute et de tous les animaux suivant leur espèce. Placés entre Dieu et la terre il nous faut venir au secours de l'un et de l'autre, il faut ouvrir entre l'un et l'autre ces veines, ces voies par où la Miséricorde va à la rencontre de la Justice, il faut les aider à se rejoindre non plus dans la foi seulement et dans le souvenir de la chute, mais dans la possession de la Pentecôte et de Pâques. Il nous faut porter partout l'ordre, la mesure, la fécondité et la loi. Il faut que la Nature jusqu'au fond de ses entrailles entende cet ordre que nous lui apportons au nom de son Créateur. Il faut que le Verbe Rédempteur se fasse entendre à tout ce que le Verbe Créateur a suscité et que rien ne soit étranger à sa révélation dans la gloire. Avant que la grand'messe commence, il faut que toutes les travées soient ouvertes et que le prêtre, d'un bout à l'autre de l'église puisse y passer librement pour baptiser tout, pendant que les enfants de Dieu entonnent le *Vidi aquam* et l'*Asperges*.

SAINT-MAURICE. — Est-ce que vous espérez vraiment voir de vos yeux cet avènement de la Justice et de cette Eglise catholique coextensive avec la planète ?

GRÉGOIRE. — Ce n'est pas l'avenir, c'est le présent. De tous côtés on voit émerger des lignes qui se dégagent. Il suffit de faire dans la connaissance et dans la joie ce qui commence à se faire partout dans l'ignorance et dans la douleur.

SAINT-MAURICE. — Ajoutez: et dans la laideur.

GRÉGOIRE. — Laideur ! laideur ! c'est toujours laid quand on déménage et que dans le pêle-mêle de l'ancien et du nouveau, de l'aboli et de l'inachevé, l'œil se désole au spectacle du provisoire. Notre cœur a perdu ses repères anciens et il a peine à s'adapter à de nouvelles proportions.

Il est sûr que la cathédrale des jours futurs, plus belle qu'on ne l'imagine, remplacera nos décombres: *Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre avaient disparu ...Et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses sont passées.* Elle est même en train de s'édifier, elle descend plutôt du ciel à la rencontre de la terre: *Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la Ville sainte, la Jérusalem nouvelle...* Mais il faudra la construire, comme le Temple au temps de Néhémie, la moitié des ouvriers ayant la lance à la main « depuis le lever de l'aurore jusqu'à l'apparition des étoiles ».

* * *

La lutte est âpre. Elle n'est pas de l'homme et de la machine. Elle est de deux Esprits qui se disputent l'histoire, qui se disputent le cœur de l'homme.

Le cœur individuel de chaque homme. Mon cœur. Le tien, ô frère ! Il nous faut opter — opter seul comme on meurt seul — pour quelque folie. « La nature modérée existe-t-elle ? Et tout homme n'est-il la proie de puissances redoutables que personne au monde n'a suivies impunément ? » Cette question qu'à propos de la destinée de Molière soulève François Mauriac [1], il nous laisse le soin d'y répondre:

[1] Molière le tragique, dans *Vigile*.

Le monde continue de célébrer la sincérité des charnels parce qu'ils sont d'accord avec leurs instincts, et de dénoncer le mensonge (ils disent parfois « le mensonge sublime ») des êtres qui écoutent en eux l'appel à la pureté et à la perfection.

Cet attrait est-il moins nôtre que cet instinct ? On répondra qu'il existe, peut-être, une route plus modérée et que, sans donner dans les désordres de Molière, ni dans les excès de Pascal, un honnête homme peut se tenir dans l'entre-deux. C'est justement le parti que Molière nous recommande, bien que chaque jour de sa vie, il s'en éloigne un peu plus. Il faudrait savoir si d'autres ont réussi là où ce grand homme a échoué ; et si l'entre-deux n'est pas un mythe pour les natures qui portent en elles une exigence forcenée. A chacun de s'interroger, de regarder en soi et autour de soi.

* * *

L'entre-deux est plus impossible encore pour l'humanité tout entière. Tout le monde en convient.

Nous avons traversé [1], depuis le moyen âge, trois siècles d'indifférence ; il semble bien que, désormais, il ne va plus être permis à personne d'être indifférent. Ou encore, les indifférents (de nature, qui sont le nombre) n'en seront pas moins obligés de se rallier. Le nombre subit. « Je parlais de pôles » : ils sont magnétiques. Le nombre n'est que de la limaille de fer qui est attirée par les aimants. Ce qu'il faut bien considérer, c'est qu'aujourd'hui il y a deux aimants : et que l'activité de l'un est en fonction de celle de l'autre. Deux aimants qui sont entrés l'un et l'autre, ou rentrés, en pleine activité : et entre les deux toute cette limaille qui s'agite. La grande faiblesse de la société bourgeoise ou capitaliste, qui est encore la nôtre, est d'avoir cru qu'elle allait pouvoir jouir indéfiniment des bénéfices d'une croyance sans être obligée de la partager ; qu'elle allait pouvoir continuer de prendre sans donner. C'est ce qu'elle appelait la « liberté de conscience ». Certaines croyances lui étaient utiles : elle les respectait, disait-elle, sans même voir que ce qu'elle respectait en elles c'était leur *utilité*. C'est cette position-là qui va devenir impossible. Il ne va pas suffire de « respecter » le christianisme : il va falloir être chrétien et prouver qu'on l'est, — ou avouer qu'on ne l'est plus. Et alors être quelque chose d'autre. Quoi ? Ici toutes les gradations ou dégradations métaphysiques, sociales et politiques s'échelonnent : jusqu'à l'autre pôle ; mais il faut voir qu'en ce moment du moins, toute la force est dans les pôles : toute la force est dans une *foi*.

L'humanité est au chevalet. On tire sur elle de deux côtés. Cela s'arrange-t-il avec cette apparition d'un monde meilleur, d'une Eglise coextensive avec la planète, que saluait Claudel ?

Il y a quelques mois, trois philosophes causaient ensemble : un orthodoxe et deux catholiques, un russe, un allemand, un français : Nicolas Berdiaeff, Peter Wust, et l'auteur de ces lignes [2]. Nous nous demandions comment concilier deux faits en apparence contradictoires : ce fait que l'histoire moderne semble entrer, selon le mot de Berdiaeff, dans un *nouveau moyen âge* où l'unité et l'universalité de la culture chrétienne seront retrouvées, et étendues cette fois à l'univers tout entier, — et cet autre fait que le mouvement général de la civilisation moderne paraît l'entraîner vers l'universalisme de l'Antéchrist et sa verge de fer plutôt que vers l'universalisme du Christ et sa loi libératrice, et interdire en tout cas l'espoir de l'unification du monde dans un « empire » chrétien universel.

Pour moi la réponse est la suivante. Je pense que deux mouvements immanents se croisent à chaque point de l'histoire du monde et affectent chacun de ses complexes

[1] *Aujoud'hui*, 27 février 1930. (Réflexions sur le Communisme comme religion, ou anti-religion.)

[2] Jacques MARITAIN, *Le Docteur Angélique*, 1929.

momentanés: l'un de ces mouvements tire vers le haut tout ce qui dans le monde participe à la vie divine de l'Eglise, laquelle est dans le monde et n'est pas du monde, et suit l'attraction du Christ, chef du genre humain.

L'autre mouvement tire vers le bas tout ce qui dans le monde appartient au prince de ce monde, chef de tous les méchants. C'est en subissant ces deux mouvements internes que l'histoire avance dans le temps. Ainsi les choses humaines sont soumises à une distension de plus en plus forte, jusqu'à ce qu'à la fin l'étoffe arrive à craquer. Ainsi l'ivraie grandit avec le froment; le capital de péché grandit tout le long de l'histoire, et le capital de grâce grandit aussi, et surabonde. A mesure que l'histoire se rapproche de l'Antéchrist et subit dans toute sa structure visible des transformations qui préparent l'avènement de celui-ci, à mesure elle se rapproche de Celui que l'Antéchrist précède, et qui cache sous cette même chaîne d'événements du monde l'œuvre sainte qu'il poursuit parmi les siens...

Dès lors, il est bien vrai que nous allons vers un nouveau moyen âge, vers une unité et une universalité retrouvées de la culture chrétienne. Mais, quoi qu'il en soit des triomphes terrestres plus ou moins durables que nous pouvons espérer pour l'Eglise, on comprend que cette restauration de la chrétienté, tant dans l'ordre social que dans l'ordre de l'esprit, doive se produire dans un monde de plus en plus tragiquement disputé.

C'est dire qu'au lieu d'être groupée et rassemblée comme au moyen âge, dans un corps de civilisation homogène et intégralement chrétienne, mais limitée à une portion privilégiée de la terre habitée, il semble que l'unité de la culture chrétienne doive s'étendre maintenant sur toute la surface du globe, mais ne plus représenter en revanche que l'ordre et le réseau vivant des institutions temporelles chrétiennes et des foyers chrétiens de vie intellectuelle et spirituelle répandus parmi les nations dans la grande unité supraculturelle de l'Eglise. Au lieu d'un château-fort dressé au milieu des terres, il faudrait penser plutôt à l'armée des étoiles jetées dans le ciel. Ce n'est pas cependant qu'une telle unité soit moins réelle, mais elle est diffuse au lieu d'être concentrée.

* * *

Comment s'est préparée cette brusque concentration des forces du mal qui oblige aujourd'hui le Christianisme à se lever pour l'accomplissement d'une tâche surhumaine ?

Un certain naturalisme d'une part — de la Renaissance et même du Classicisme —, le jansénisme d'autre part, en se donnant l'un et l'autre pour le vrai christianisme, ont égaré longtemps les âmes et dilué notre substance spirituelle:

Un homme classique drapé dans sa personnalité au pied de la Croix, un équilibre, un ordre, une paix, une béatitude de la pure nature (hypocrite, la violence et le péché grouillent sous ton manteau), une possession de la terre, par la richesse et par la *Mathesis*, que la religion confirme et que les récompenses éternelles couronneront, c'est le grand mensonge auquel une civilisation robuste et un art admirable, porté à son point de perfection, nous avaient fait croire, au jeune temps de l'histoire moderne [1].

Le jansénisme avait essayé de réagir; mais en demandant à l'âme chrétienne d'honorer par une raison terrassée, et donc encore à la mesure de l'homme... le mystère en sa majesté, il l'opprimait sous la gloire et resserrait les bras du crucifié.

L'amour de tant de saints immenses suffisait tout juste à empêcher le monde de se dissoudre; quant au message que ce monde avait le devoir de transmettre, il n'était pas porté, le cri des pauvres s'élevait en vain.

[1] Jacques MARITAIN, *Vigile*, 1930, p. 182.

Quand le mystère de la sainteté chrétienne cesse de hanter les générations, quand le christianisme est confondu avec l'honnêteté bourgeoise, c'est un état bien dangereux: ceux qui ont de grands besoins cherchent ailleurs un aliment.

Pendant ce temps, car on n'échappe pas aux anges, un phénomène inverse se produisait, qui aujourd'hui devient tangible: autant le monde chrétien diluait sa substance, autant le monde, celui du prince de ce monde, concentrait la sienne... Une spiritualité de la chair, une ascèse et un martyre de l'instant qui périt, se soumettent les âmes. On n'a pas voulu du vin nouveau du Saint-Esprit, c'est d'alcool qu'on se soûle et qu'il faut mourir, tandis que le diable distribue à ses chères victimes sa drogue noire et ses autres sacrements.

Il en est résulté ce grand déchaînement partout visible, mais si violent en Russie, de Satan contre les enfants de Dieu.

Entendons-nous la Russie nous dire comment le diable fait son travail quand les enfants de lumière ont négligé le leur (et ce travail est permis du souverain maître de l'histoire, il a donc sa mystérieuse utilité); comprenons-nous aussi quelle densité, quelle concentration spirituelle, quelle intime violence ascétique le marxisme lui-même et la haine de ce que l'homme a édifié ont dû prendre chez un Lénine pour éclater au dehors avec une telle efficacité ? Dieu a d'étranges façons de balayer son aire.

En face de l'aimant négatif, voici l'autre aimant celui de la spiritualité chrétienne qui rentre en activité:

De toutes parts néanmoins, et là même où la grâce se déguise, où l'homme ne connaît pas encore le vrai nom du divin qui opère en lui, on dirait que la spiritualité authentique aspire à rassembler ses énergies, — et que le monde lui-même presse les âmes à sa manière, de se tourner vers l'esprit. Il devient de plus en plus difficile d'échapper au naufrage sans tout laisser, au moins *secundum praeparationem animi* et sans se concentrer sur l'unique nécessaire. Nous voilà devant vous, mon Dieu. comme des malheureux et des lâches à qui la vie héroïque est demandée.

C'est par ces réflexions que Jacques Maritain ouvre un admirable raccourci de la doctrine de saint Jean de la Croix, *Todo y Nada*.

Le pape qui s'est heurté aux persécutions du Mexique, à la haine d'une Russie possédée, est celui qui a donné aux Chartreux la Bulle *Umbratilem*, qui a canonisé la petite carmélite de Lisieux, qui a élu Docteur de l'Eglise le grand saint Jean de la Croix. Les sources vives de l'apostolat chrétien sont cachées sur de hautes montagnes. Elles peuvent intervenir dans l'histoire avec une telle puissance qu'elles en changent les lignes de forces.

CHARLES JOURNET.

BIBLIOGRAPHIE

SERGE BARRAULT, *La Sainte France Contemporaine* (J. de Gigord, Paris).

C'est une remarquable idée qu'a eue M. Serge Barrault d'opposer, au début de son livre, les frontières spirituelles d'une nation aux limites dites réelles que nous offre la carte géographique. Cette dernière, la carte politique, si elle influe sur les décisions des grandes assemblées internationales n'a guère d'importance pour Dieu. On pourrait supposer ainsi que la république d'Andore avec ses cinq milliers d'habitants, s'ils vivaient tous en état de grâce, produisant des fruits de sainteté, occuperait sur la carte spirituelle une place démesurée à côté de tel autre pays, fier de sa population de cent millions mais ravagé, *desséché* par une apostasie collective ou partielle. Les valeurs humaines font penser à saint Paul disant que nous voyons tout à l'envers comme dans un miroir.

« Tel beau royaume, dit M. Serge Barrault, telle immense république se réduisent, au regard divin, à une petite nation surnaturellement vivante. Cette situation ne supprime pas la noblesse de ces peuples, mais elle les range dans l'erreur, en dehors de la Vérité qui est la Vie. Un grand pays comme l'Angleterre devrait maudire, sept fois par jour, la mémoire ignoble d'Henri VIII. Aux catholiques anglais d'étendre la Sainte Angleterre à toute l'île, de manière que leur nation, sur la carte du ciel, couvre le même espace que sur la carte historique. »

L'image vraie d'une nation s'obtient en contemplant les saints qui la composent. La France, désolée par l'impiété et le sacrilège, est sainte par les âmes de ceux qui ont servi Dieu de tout leur cœur et se sont offerts à lui pour être les intruments de Sa Miséricorde et les tabernacles de la Charité. Laïques et religieux, bienheureux et saints en grand nombre, y prièrent dans les tourments du siècle. La nation, à la vie de laquelle ils participèrent de si haut eut beau être ébranlée par les attaques du démon exaspéré de cette floraison de sainteté, elle ne cédera pas tant qu'elle fournira à Dieu des enfants si resplendissants de sa Grâce. Dans cette bienheureuse élite, l'auteur de la *Sainte France contemporaine* a choisi neuf modèles d'humilité *joyeuse*. Son choix peut déconcerter mais il en fallait bien un, pour ne pas écrire toute une *Vie des saints*. La variété de leurs origines, de la mère Placide Viel à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et à Psichari, la diversité de leurs vocations trouvent leur plein épanouissement dans l'égalité *surnaturelle* — la seule égalité possible — de la grâce. H. S.

L. DUPONT-LACHENAL, chanoine de l'Abbaye de St-Maurice, *Les Abbés de Saint-Maurice d'Agaune. Les origines de l'Eglise d'Agaune.* St-Maurice, 1929.

Le chanoine Dupont explique, dans sa préface, comment est né son livre. Il ne voulait, tout d'abord, publier qu'un catalogue des Abbés de St-Maurice; mais, à la suite d'encouragements divers, la liste projetée est devenue une étude critique et détaillée. L'auteur ne nous donne, pour l'instant, que le premier volume d'une histoire des Abbés d'Agaune, se bornant, selon le paradoxe qu'il se plaît à souligner lui-même, aux siècles qui ont précédé la fondation de l'abbaye proprement dite, en 515, par le roi Sigismond. En d'autres termes, il ne dépasse pas cette période où l'on s'accorde à admettre l'existence, auprès du tombeau des martyrs et de l'église élevée en leur honneur, d'un certain nombre de prêtres au service de cette basilique et des pèlerins qui s'y rendaient.

« Ces pages, ajoute le chanoine Dupont, n'auront souvent qu'un intérêt énigmatique pour qui n'est pas accoutumé à ce genre de controverses ». De fait, elles provoquent, dès le début, plus d'une surprise. Ce n'est qu'après avoir poussé assez loin la lecture du volume, qu'on se rend compte de sa structure. Il est fait comme de deux couches, plutôt entremêlées que superposées. La première se compose d'une série d'études dont on ne voit pas très bien ce qu'elles ont à faire dans une liste des Abbés de St-Maurice: l'introduction du Christianisme en Suisse (on en trouverait les traces dès le deuxième siècle !), le nom d'Agaune, sa place dans l'histoire de l'art, saint Eucher et sa fameuse lettre, le martyre de saint Maurice et de ses compagnons (placé au 22 septembre 285 ou 286, et entendu dans le sens le plus conservateur), les pèlerins d'Agaune, la translation à St-Maurice des restes d'un martyr inconnu (saint Innocent), les manuscrits de la *Passio*, la *Regula tarnatensis*, etc., etc.

Puis servant comme de trame à cette série d'études détachées, vient l'examen des noms que

des historiens anciens (dont la plupart auraient pu être négligés) ont proposé de faire entrer dans la liste des chefs du clergé d'Agaune pour cette époque de 300 à 515. Vingt personnages ont été éliminés, et trois noms seulement conservés: saint Théodore, le premier évêque connu du Valais, saint Salvius, l'un de ses successeurs, et saint Séverin. L'auteur se flatte d'avoir été peu accueillant. On trouvera qu'il l'a été trop encore. De ce que saint Théodore a construit la première église érigée sur le tombeau des martyrs, il ne suit pas, en effet, qu'il faille le regarder comme le fondateur, même lointain, de l'abbaye qui vint s'y annexer dans la suite. De saint Salvius, l'auteur croit pouvoir admettre qu'il résidait à Agaune, remplissant vis-à-vis des clercs qui s'y trouvaient le rôle d'un saint Eusèbe à Verceil ou d'un saint Augustin à Hippone auprès du clergé qu'ils avaient réuni sous leur direction. Les indices sur lesquels il s'appuie ne sont pas sans valeur, pour autant qu'on aura commencé par y voir la preuve que Salvius doit bien être regardé comme un évêque du Valais. Quant à saint Séverin, Mgr Besson semble avoir naguère démontré — et M. Dupont n'a pas établi le contraire — qu'il y avait eu confusion, qu'on avait, à tort, placé à Agaune l'activité d'un saint Séverin bien réel, mais ayant vécu en Gaule.

Ce n'est pas à dire que le livre de M. le chanoine Dupont soit sans utilité. Il contient d'heureuses remarques. Certaines de ses dissertations renferment des prodiges d'érudition. On y trouve réunis une quantité de renseignements que seul un spécialiste était à même de puiser dans des travaux aussi nombreux que ceux qui sont cités au cours de cette étude. L'auteur a voulu, comme il le dit, tenter un travail de déblaiement. Il a fait plus: il a abordé, comme de biais, la plupart des problèmes que posent le martyre de saint Maurice et de ses compagnons et les origines de leur culte. Qu'il nous donne maintenant le livre que sa préface nous fait espérer: mais qu'il s'applique, cette fois-ci, à en faciliter la lecture. Qu'il l'allège des longues notes qui encombrent ce premier volume, et que, renonçant au paradoxe qu'il a lui-même dénoncé, il abandonne cette période des origines, pour laquelle il est presque impossible de prononcer un nom, et qui ne se rattache, au surplus, que par des liens discutables à l'abbaye proprement dite. Qu'il fasse commencer, en d'autres termes, son catalogue des Abbés avec l'année 515. Il sera suffisamment long, puisqu'aucune maison religieuse, non seulement de Suisse, mais de bien d'autres pays encore, ne peut en présenter un pareil. L. W.

Joseph Bovet, *L'Alouette*, chansons et chœurs populaires, par M. l'abbé. — Edition Fœtisch.

Le génie de M. l'abbé Bovet consiste à ne jamais faire de la musique savante. C'est toujours clair et naturel, c'est du chant d'oiseau, c'est du chant d'alouette. Dans le nouveau recueil M. l'abbé Bovet nous présente ses différentes pièces pour chœur mixte, datant probablement de différentes époques de son activité artistique. Aussi, nous pouvons être étonnés de trouver, l'un à côté de l'autre, des chants harmonisés avec des formules plus ou moins périmées et des harmonisations tout à fait modernes. S'il manque quelque chose, c'est le style de la chanson polyphonique telle qu'elle fut pratiquée jadis par les compositeurs de la Renaissance. Certes, les chansons populaires ne s'y prêteront pas toujours, mais les chansons nouvelles, composées sur des textes nouveaux auraient un grand avantage à être traitées à la manière d'un Clément Janequin ou d'un Jacques Mauduit. La musique y gagnerait au point de vue rythmique et l'on éviterait cette espèce de grisaille, qui nous frappe à un premier coup d'œil sur la marche uniforme des quatre voix chantantes.

Cette réflexion faite, nous n'avons qu'à féliciter M. l'abbé Bovet d'avoir enrichi la littérature vocale d'un recueil aussi intéressant que pratique dont les textes et la musique expriment si bien la poésie du pays de Fribourg. Nous permet-on de signaler les pièces qui nous ont paru particulièment réussies ? Mentionnons d'abord la belle apostrophe qu'est *Mon pays* sur les paroles de M. G. de Reynold. Le charme de la tonalité et des belles harmonies nous font oublier la monotonie rythmique dont nous avons parlé plus haut. Le numéro 22 *(Ramage opportun)* est un essai d'imitation des primitifs musicaux. On y goûte de savoureuses suites de quartes alors que toutes les voix chantent leurs propres mélodies. Nous aimons aussi la chanson suivante *(Complainte de Dame Alice)* avec sa fin mélancolique suspendue sur la dominante.

Le chœur *A la Suisse* est intéressant par le fait qu'il ne ressemble guère à tant de niaiseries patriotiques prodiguées par nos chœurs d'hommes. La chanson l'*Echeveau de fil* est un modèle de concision musicale et de fraîcheur. *Le vieux Léman* est trop connu pour que j'aie besoin de rappeler cette belle page alternée avec une imitation de monodie grégorienne. *Ta mère* évoque parfaitement la tendresse maternelle. Faut-il être artiste pour en dire autant en trois simples lignes de musique !

Un autre bijoux c'est la *Complainte de Madeleine de Miolens, châtelaine de Gruyères.* L'accompagnement en est si velouté qu'à peine on se rend compte de son existence. Admirons ensuite l'aimable fraîcheur du *Chant de noce* (N° 63), avec l'heureuse imitation de la mélodie dans la partie de ténor. Quoiqu'un peu pathétique la chanson suivante *(Mon cœur est las)* est intéressante par sa sonorité succulente et par sa fin pleine de douceur. *Pour Louise* est un autre essai de moderniser la vieille trame harmonique. Faisons la même remarque pour l'*Immortelle de Jean.*

Si M. l'abbé B. n'arrive pas toujours à imposer à ses lecteurs ses sentiments religieux il ne manque jamais de les subjuguer par sa gaieté aussi débordante que sincère. Les quelques chansons humoristiques le prouvent à merveille. Ça saute ça pétille, ça vous entraîne. Impossible de rester « maussade et froid », de garder la solennelle raideur des fils spirituels de Calvin.

Je me hâte d'ajouter que l'auteur, après nous avoir émerveillé par une brillante page du *Morat*, nous présente galamment un beau bouquet de fleurs: sa *Suite fleurie.* Quelle délicieuse odeur, quelle tendresse et quelle fraîcheur dans ces petits chefs-d'œuvre ! Insistons tout spécialement sur l'emploi du rythme et de la tonalité grégorienne dans la IV^me^ partie (les Véroniques). Là et dans le N° 108 *(Lève ton front)*, M. l'abbé Bovet se révèle un véritable innovateur qui l'emporte sur ses riveaux en matière de chanson populaire. Grâce au chant d'église catholique, il retrouve aisément le bon chemin du progrès alors que les autres finissent par se perdre dans d'insipides raffinements rythmiques ou dans le chromatisme impuissant. O.-A.T.

ROBERT LOUP, *Un conteur gruyérien, Pierre Sciobéret.* Fragnière, 1929.

L'étranger qui descend à Fribourg et qui s'en va contempler les méandres de la Sarine, le calme monastère de la Maigrauge, les collines boisées et vaporeuses du lointain, la frêle silhouette des Alpes fribourgeoises, cet étranger, dis-je, si quelque souci de ce pays l'occupe, ne tardera pas à chercher un ouvrage qui lui livre quelque chose de son esprit. Or, les poètes, mieux parfois que les historiens, savent traduire l'âme d'un pays. Hélas, Fribourg est pauvre en poètes. Il y a 80 ans, cependant, le nom de Sciobéret acquit quelque célébrité. Il n'était donc pas téméraire de rappeler ce conteur à la mémoire de nos contemporains et d'évoquer sa figure parmi les paysages et les événements tourmentés au milieu desquels il subit son destin.

M. Loup a compris sa tâche, qui était difficile. Comment être à la fois historien, conteur et critique littéraire ? Il y a réussi cependant et les défauts de son étude ne sont pas dans la réalisation de cette ambition. Il fait passer devant nos yeux trente ans de vie fribourgeoise et gruyérienne. Sciobéret a grandi, souffert, lutté. Il a été vaincu. Sa cause était mauvaise ; il est rentré dans l'ombre. Mais les paysages qu'il aimait demeurent et nous conservons les quelques tableaux fidèles qu'il en a tracés.

M. Loup nous a conté une histoire vraie. C'est ce qu'il fallait pour nous faire comprendre mieux un pays tout à la fois bien réel et plein de poésie.

Pierre Sciobéret naquit en 1830, à la Tour-de-Trême, en Gruyère. Il mourut à 47 ans, à Bulle. Son histoire est celle de la courte victoire du libéralisme maçonnique en terre fribourgeoise. Après un beau chapitre, plein de verve et de pittoresque sur l'histoire de la Gruyère et de ses luttes contre Fribourg, M. Loup introduit, comme de plain pied, dans l'époque agitée qui précède le Sonderbund. Sciobéret est alors au collège des Jésuites. Leurs méthodes pédagogiques sont âprement combattues par les radicaux. Tout l'ancien régime est en butte aux attaques les plus violentes. Notre étudiant n'a pas la foi. Bientôt il prend parti contre ses professeurs. Sa révolte de jeune homme le fixera, dès lors, dans l'opposition à l'Eglise et à la tradition. Sa pensée restera enfermée dans le cercle fatal du radicalisme hégélien et de la politique maçonnique.

Sciobéret poursuivit ses études à Berlin. Puis il professa à Fribourg où les radicaux triomphaient. M. Loup a dressé le tableau de cette époque avec un soin d'érudit. Il n'est pas un personnage de la ville qu'il n'ait exactement situé. Autour de l'*Emulation*, la revue radicale, fourmillent des noms par dizaines. Sciobéret est si bien engagé dans la bataille que parfois on le perd de vue. C'est un des mérites de M. Loup de n'avoir pas surfait son personnage. On apprend pourtant que c'est au cours de ces années que Sciobéret écrivit, notamment dans l'*Emulation*, les meilleurs de ses récits.

La victoire des radicaux devait être de courte durée. En 1856, les conservateurs reprenaient le pouvoir et Sciobéret s'en allait volontairement comme précepteur à Odessa, puis dans le Caucase. Long et triste exil. Le conteur est amoureux de sa terre gruyérienne. Il ne peut vivre loin d'elle. Il y reviendra donc. Il étudiera le droit, se mariera, se fixera à Bulle comme avocat. Est-ce le retour à la foi des pères en même temps qu'à la maison natale ? Hélas non ! Bulle est alors la citadelle du radicalisme maçonnique. Sciobéret plaidera, il « fera » des élections, il attein-

dra à la notoriété. Mais un secret ressort est brisé en lui. Il n'écrit plus, il ne conte plus. Sa veine est épuisée. N'est-ce pas la rançon de son égarement loin des sources vives et comme une démonstration de l'insuffisance qu'il y a dans l'amour exclusivement terrestre d'une patrie ?

Le livre de M. Loup pose aux intellectuels de la Gruyère un problème difficile. Est-il vrai, comme le dit l'auteur, que le libéralisme radical de Sciobéret soit issu du « libéralisme gruyérien »? L'amour de l'indépendance, l'esprit frondeur, la révolte même d'une âme populaire sont-ils nécessairement un terrain propice à la philosophie de Hegel ? Nous craignons que M. Loup, négligeant trop les facteurs individuels du développement de Sciobéret, ne soit tombée dans une confusion qui, souhaitons-le, n'est que verbale, entre les doctrines de 89 et l'amour de la liberté tel que l'entendent même les esprits forts des villages de la Gruyère.

Il y aurait une foule de choses intéressantes à relever dans le livre de M. Loup touchant la pénétration du français en terre fribourgeoise, la formation littéraire de notre conteur, les caractéristiques de ses récits. Mais pourquoi en avoir donné de si parcimonieuses citations et précisément le fragment que M. Clerc vient d'insérer dans « Le génie du lieu » ? Il faut regretter aussi que la large et consciencieuse étude pèche par une composition diffuse et constamment chargée de redites et de détails qui fatiguent le lecteur. Ces défauts pourtant ne nous empêchent pas de remercier l'auteur de nous avoir permis de connaître et d'aimer mieux la Gruyère.

A. S.

Charly Clerc, *Le Génie du lieu. Pages d'écrivains romands.* Attinger 1929.

Le recueil que publie M. Clerc se recommande à notre attention de diverses manières. A l'instar de M. Horrodi qui a publié l'an dernier un recueil de morceaux choisis des auteurs de la Suisse allemande, M. Clerc a groupé dans sa chrestomathie — qui n'a rien de scolaire — quelques-uns des meilleurs fragments des prosateurs romands des deux derniers siècles. Ce recueil manquait. Nous nous félicitons de le posséder aujourd'hui sous le titre suggestif de « Génie du lieu » qu'il emprunte à Juste Olivier.

D'autres jugeront du seul point de vue littéraire les divers chapitres de cette chrestomathie où figurent, soit dit en passant, plusieurs auteurs catholiques: *Paysages*, *Nos Fêtes*, *Portraits et silhouettes*, *La Critique*, *Education*, *Discours*, *L'étude sans terme: religion et philosophie.* Du point de vue catholique, c'est le chapitre que nous nommons en dernier lieu qui retiendra notre attention. On ne saurait, en effet, en négliger la leçon. Qui voudrait reprendre l'étude de l'esprit du protestantisme ne saurait mieux faire que de l'aborder dans ces pages où Rousseau, M^me^ de Staël, Vinet, F. Bovet, Amiel, Ch. Secrétan, Rambert, Warnery, Monnier, Flournoy le présentent dans sa philosophie, son mysticisme, sa méthode, son cadre villageois.

Il convient de lire ces fragments avec une parfaite charité. Pas une ligne, en effet, qui n'en soit sincère, pas un jugement qui ne vise à la vérité. Ceci dit, l'aveuglement tombe sous le sens. Un siècle d'histoire suffit à réfuter les jugements fondés sur des apparences trompeuses (caducité de l'Eglise et mépris de l'intelligence). D'autres sont plus tenaces: ils tiennent à la perspective protestante elle-même. Le mérite de ces fragments est de dessiner hardiment cette perspective et d'en faire saillir d'une part la logique intérieure et le charme contagieux, d'autre part, l'insuffisance, le caractère illusoire, partant la fausseté.

Il faut relever aussi ce que les mêmes auteurs ont dit de juste, voire de pénétrant (encore que de fragmentaire) sur l'esprit catholique. Vinet a tracé une heureuse ligne de démarcation entre les deux confessions. Il a presque légitimé l'affirmation romaine touchant l'appartenance à l'Eglise de tous les chrétiens, la revendication de l'universalité. Lui-même se situait donc délibérément dans un « plan » qu'il croyait plus « spirituel » plus dématérialisé, en un mot plus propre à le conduire à Dieu.

La force d'un Vinet, d'un Secrétan, ne réside pas seulement, toute considération historique mise de côté, dans la simplicité de leur logique, ni même dans l'ardeur de leurs convictions philosophiques et chrétiennes ; elle repose en grande partie dans leur possession du français. Ils ont écrit dans une langue ferme et modulée comme la ligne de nos campagnes, de nos coteaux, de notre lac, comme la silhouette estompée des Alpes qui ferment l'horizon romand. Puissent se lever des hommes qui défendent avec la même force et avec autant de qualités la vérité chrétienne tout entière.

A. S.

Raymond Wilhem, *Poèmes d'écolier.* Le Chandelier, à Berne 1929.

L'auteur a peut-être devant lui quelque avenir. Il est deux ou trois passages de ses 18 poèmes qui ne sont pas sans toucher assez juste. Mais leur publication était prématurée.

A. S.

GEORGES LEGRAND, *Précis de Sociologie.* Editions de la Société d'études morales, sociales et juridiques, 11, rue des Récollets, Louvain. 15 fr. f.

L'auteur nous avertit lui-même dans son introduction de ce qu'il faut attendre de son livre. « Précis », il ne peut être « qu'une suite de résumés, un ensemble de notions principielles ». Ce n'est pas cependant un ouvrage de vulgarisation; loin de là. L'auteur a réussi à condenser dans 322 pages toutes les questions de la sociologie; il en donne un énoncé clair et précis, la solution au point de vue catholique, relevant ce qu'ont de funeste les solutions proposées par les socialistes en s'attachant toujours à l'enseignement de l'Eglise; la méthode de démonstration est exposée brièvement, trop brièvement à notre gré; quelques développements n'auraient pas alourdi l'ouvrage et auraient donné au lecteur une connaissance plus approfondie. Il est vrai qu'une abondante bibliographie lui indique les sources où il pourra les trouver. Mais il nous semble qu'un « Précis » n'atteint pas son but s'il ne permet pas au lecteur, par de brefs éclaircissements, de savoir pourquoi la solution est juste et comment on y arrive. L'auteur emploie une méthode « ab absurdo » qui n'est pas complète; il ne suffit pas de dire que parce que telle thèse socialiste est fausse, la catholique qui lui est opposée est juste; il faudrait expliquer pourquoi et comment elle est juste.

L'ouvrage est conçu selon une méthode plus scientifique que philosophique; et cela est regrettable à certains points de vue. Par contre, il est très au courant de toutes les théories modernes des sciences sociales et économiques, il en montre les dangers et les bienfaits, les bons côtés et les défauts.

Ce « Précis » est écrit dans un style clair, simple, alerte, qui en rend la lecture très agréable. Nous ne doutons pas que beaucoup auront profit à le lire; car cette étude complète de toute la sociologie, enrichie de cette abondante bibliographie, est un bon « instrument de travail », pour employer un affreux mot moderne, qui ne doit pas faire dépriser ce livre.

Roger NIQUILLE.

STANISLAS FUMET, *Sainte Jeanne d'Arc.* Desclée, de Brouwer & Cie, Paris, 1929, 150 pp., très gros caractères, 12 fr. f.

« C'est en fonction de sa sainteté que l'auteur de ce petit volume a tâché de reconstituer la vraie figure de Jeanne d'Arc. Il a resserré la trame de son bref récit sur la vocation surnaturelle de Jeanne, croyant avec Benoît XV et toute l'Eglise qu'il n'y a d'autres explication de son œuvre que surnaturelle. »

Ce « petit volume » est un grand livre. Il n'est pas indigne du sujet. C'est le plus bel éloge que nous en sachions faire.

Il fallait dire tout l'essentiel, et sans entrer soi-même sur la scène, le situer dans sa lumière propre. Un livre dense et transparent, un livre vrai.

On fait assez de bruit autour de nous de l'objection que l'Eglise, au sujet de Jeanne, s'est contredite, pour que nous rapportions ici la réponse de l'auteur. Ce n'est que l'exposé des faits.

« — *Vous en rapportez-vous à la détermination de l'Eglise?*

« Et sa réponse est d'une clairvoyance psychologique tellement lumineuse: *Je m'en rapporte à Dieu qui m'a envoyée, à Notre-Dame, à tous les saints et saintes du Paradis. Et m'est avis que c'est tout un, Dieu et l'Eglise, et qu'on n'en doit point faire de difficulté. Pourquoi, vous, y faites-vous difficulté?*

« Ce qu'elle ne saurait déclarer sous aucun prétexte, c'est qu'elle n'a point vu ce qu'elle a vu et qu'elle n'a point entendu ce qu'elle a entendu. Mais eux sont ineffables: *Si de telles choses vous sont apparues, n'y croyez pas. La croyance que vous auriez pu avoir en de telles choses, réprouvez-la. Croyez plutôt aux dires et aux opinions de l'Université de Paris...*

« Assurément l'Eglise militante ne condamnait point Jeanne d'Arc. Ce sont les Anglais qui la condamnent par l'intermédiaire d'un évêque à leurs gages qui n'est point archevêque de Rouen...

« Où cette caricature d'Eglise n'est point l'Eglise militante, c'est quand elle rejette la demande de Jeanne d'être entendue en cour de Rome, Ysambard de La Pierre, à l'enquête de 1450, déposera qu'il avait recopié lui-même pour l'évêque d'Avranches cette *détermination* de saint Thomas: *Es choses douteuses qui touchent la foi, on doit toujours recourir au pape ou au concile général.* La Pucelle a réclamé l'intervention du pape, *auquel après Dieu elle s'en rapporte.* Comme Rome est trop loin, Ysambard lui suggère de se soumettre au concile de Bâle où se trouvent des gens du parti du roi de France. C'est là que Cauchon lança à l'adresse d'Ysambard son fameux: *Taisez-vous, au nom du Diable!* Et le vœu de la Pucelle de se soumettre au concile général ne fut pas enregistré.

« Jeanne, au début de son procès, avait sollicité que l'on convoquât pour la juger *des ecclésiastiques du parti de la France en nombre égal aux ecclésiastiques du parti d'Angleterre.* A cela il ne lui fut même pas répondu, ni davantage à sa supplique d'être maintenue en prison d'Eglise. Chaque fois que l'Eglise eût été pour elle, la même Eglise cessait d'être ».

Mais il faut tout lire. C. J.

LIBRAIRIE J. JACQUEMOUD

ARTICLES RELIGIEUX :-: LIVRES DE PIÉTÉ

Genève :: Corraterie 20 :: **Genève**

Téléphone Stand 17.93 Chèques postaux I. 1607

Somme théologique
de
Saint Thomas d'Aquin

en cours de publication
texte latin et traduction française

(Cette édition comprendra 30 volumes environ, format élégant, 10 × 17, chaque traité est présenté par un spécialiste, avec les textes latin et la traduction française, accompagnés de notes et appendices — Paraît **broché à 2.75 et 3 fr., relié 3.75 et 4 fr.**, suivant volume.

M. l'Abbé Ch. JOURNET

professeur au Grand Séminaire,
FRIBOURG

De la Bible Catholique
à la
Bible Protestante

1 volume fr. 1.90, franco 2.—

Utilisez chèques postaux I 1607.

CHANT GRÉGORIEN
EDITIONS RYTHMIQUES DE L'ABBAYE DE SOLESMES

PUBLICATIONS DE LA REVUE DES JEUNES

DÉPOSITAIRE DES

Editions Spes, Paris - Editions de la Vie spirituelle, St-Maximin
Librairie DE L'ART CATHOLIQUE, Paris

Editions liturgiques : Mame - Pustet - Dessain - Desclée & Cie.

Abbaye de St-André	Apostolat de la prière	Abbaye de Maredsous
Lophem-Lez-Bruges	Toulouse	Belgique

Bibliothèque Catholique des Sciences religieuses, — Bibliothèque Catholique Illustrée (Editions Bloud et Gay.)

Succès de l'année: R. LEYVRAZ

Les Chemins de la Montagne

1 volume Ars et Fides fr. 3.— (récit de sa conversion)

SERVICE DE COMMISSION

La Librairie J. Jacquemoud se charge de procurer très rapidement tous ouvrages de religion, d'apologétique, de littérature, romans choisis, etc. aux meilleures conditions. *En relations avec tous les Editeurs catholiques. Ouverture de comptes en francs français.*

ABONNEMENTS A « NOVA ET VETERA » SANS FRAIS

ET A TOUTES REVUES CATHOLIQUES